Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Eugène Nyon

LES PÉRÉGRINATIONS ESCAPADES ET AVENTURES DE CLAUDE LA RAMÉE ET DE SON COUSIN LABICHE

(1879)

Table des matières

AVANT-PROPOS

Une affiche placardée sur tous les murs de la Capitale annonçait, il y a quelque temps, que l'ouverture de la chasse aurait lieu le 25 août.

– Ah ! ah ! me dis-je, en me frottant les mains, bravo !

J'ai toujours été grand amateur de chasse. Malheureusement, je dois vous avouer ici que je suis loin d'y être aussi adroit que Nemrod, *ce fameux chasseur devant le Seigneur ;* car il m'est arrivé souvent, et il m'arrive encore, après une longue journée de promenade au milieu des luzernes et des regains, de revenir au logis sans la moindre petite alouette. Je ne suis pas, comme vous le voyez, de ceux à qui elles tombent toutes rôties dans le bec ; aussi, pour dissimuler ma honte, me suis-je vu forcé souvent de commettre un larcin que je confesse en toute humilité. Je passais ma fureur sur d'infortunées betteraves fort inoffensives, et, entassant mes victimes dans les profondeurs de mon carnier, je pouvais alors rentrer à Paris sans me voir exposé aux mille quolibets des passants, réduits au silence par l'aspect formidable de mon sac à gibier.

Néanmoins la vue de la bienheureuse affiche me fit tressaillir de joie ; et le 25 août ; plein d'une noble ardeur et fort galamment équipé, je me mis en route le fusil sur l'épaule. Vous dire que ce jour-là je ne fus pas heureux, ce serait mentir, et je m'en garderai bien, car c'est un fort vilain péché ; seulement la chasse que je fis est d'une nature toute différente de celle que vous supposez. Vous allez en juger.

Il était environ midi, et je marchais à travers champs depuis le matin, effrayant de mes coups de fusil les perdrix et les cailles qui se sauvaient en me narguant, quand je fis la rencontre d'un jeune homme de fort bonne mine. Il pouvait avoir environ dix-huit ans ; et, à son accoutrement de chasse des plus élégants, il était aisé de voir que la fortune prodiguait ses faveurs à ce jeune homme. Telles étaient au moins les réflexions que je faisais à part moi, au moment où il m'aborda.

– Chut !... me dit-il, silence !... ne bougez pas !

En effet, son chien venait de tomber en arrêt. Par une manœuvre adroite, le jeune homme, tournant l'animal, se plaça de manière que la pièce de gibier partît devant lui.

« Pille ! Médor, pille là ! » fit-il ; et une compagnie de perdrix s'envola avec bruit. Ses deux coups portèrent, et Médor ne tarda pas à lui rapporter deux superbes perdrix rouges qu'il mit avec beaucoup de sang-froid dans son carnier. Je l'avais regardé faire, sans songer que j'avais un fusil entre les mains.

– Ah çà, à quoi diable pensez-vous donc, Monsieur ? me dit-il. Comment, mon chien fait partir une compagnie entière, au moins douze pièces ; vous savez que je n'ai que deux coups, et vous ne tirez pas ?

– Ma foi ! lui répondis-je, j'admirais votre adresse, et j'avais assez à faire.

Il se mit à rire tout en rechargeant son fusil, et je le vis tirer de son carnier un énorme cahier de papier, auquel il allait arracher de quoi faire des bourres.

– Peste ! m'écriai-je, vous ne manquerez pas de bourres aujourd'hui !

– Ni demain... ni après-demain, répondit-il en riant toujours ; j'en ai au moins pour un mois... C'est une exécution que je fais, Monsieur ; ce cahier contient bien des souvenirs de mon enfance, et comme ces souvenirs n'ont rien de flatteur pour moi, je veux les anéantir.

– Vous avez eu une enfance orageuse ? lui demandai-je en me rapprochant.

– Ah ! ah ! reprit-il en me regardant finement, je vous crois plus habile questionneur que chasseur adroit ; votre question frise la curiosité, savez-vous ?

– Eh ! pourquoi ne l'avouerais-je pas ?... Oui, ma curiosité est vivement excitée ; vous avez là un cahier qui contient les impressions de votre enfance...

– Dites les tribulations, interrompit-il. Tenez, Monsieur, lisez le titre...

Il me passa le cahier, et je lus sur la première page, tracés en gros caractères, ces deux mots : *Mes Escapades*.

– La première, continua-t-il, a entraîné toutes les autres. Et c'est là l'histoire de tous ceux qui font un pas en dehors de ce qui est bien ; une faute les conduit à une faute plus grande. C'est un enchaînement inévitable ; et, si ce cahier était publié, Monsieur, ce serait une leçon pour la jeunesse.

– Eh bien ! pourquoi ne le serait-il pas, m'écriai-je avidement.

– Non, jamais !... Ne m'en parlez pas, dit-il avec assez d'agitation. On y verrait des choses que je tiens à cacher ; et ce qui amuserait les autres, ce qui les ferait rire, me ferait mourir

de honte. Croiriez-vous, Monsieur, que j'ai servi dans une troupe de baladins... que j'ai été *paillasse ?*

– Eh bien ? lui fis-je d'un ton encourageant, qu'importe, si par votre conduite vous avez reconquis une position honorable... si...

– Ici, Monsieur, je vous arrête... Ce n'est pas ma conduite, c'est la Providence qui m'a fait ce que je suis aujourd'hui... Oui, Monsieur, la Providence, qui sans doute eut pitié de mon repentir et de mes longues tribulations... Il y a dans ma vie du *Gil Blas* et du *Figaro.* J'ai déjà fait presque tous les métiers ; j'ai passé de misères en misères, et cela avec des circonstances si comiques, que je me prends quelquefois à en rire tout seul de souvenir. Mais j'en rirais de bien meilleur cœur, si c'était le hasard qui m'eût jeté dans ces positions et non ma faute. Au reste, Monsieur, continua-t-il, vous paraissez tellement curieux de parcourir les pages de ce cahier, si j'en juge à la manière dont vous y portez les yeux, que je me ferais un reproche de vous priver de ce plaisir. Voici là-bas une touffe d'arbres ; allez vous asseoir à l'ombre, et lisez. Moi, je vais continuer ma chasse, si vous voulez bien me donner quelques-unes de ces bourres dont vous vous êtes fait un collier ; et je reviendrai vous trouver dans deux heures... Au revoir, Monsieur.

– Bonne chasse !

– Bonne lecture !

Mon jeune homme fut exact. Au bout de deux heures il était revenu avec deux lièvres et une demi-douzaine de cailles.

– Eh bien ? me dit-il.

– Eh bien ! Monsieur, m'écriai-je, je ne vous quitte plus que vous ne m'ayez permis de publier vos *Escapades.*

– Y pensez-vous ?

– Si bien, que je vais vous décider d'un mot. Si vous avez à vous reprocher quelques peccadilles, la publication de ce cahier sera une expiation. Hein ? que dites vous de cela ?

– Je dis... je dis que votre insistance ne me permet pas de refuser... Et puis, peut-être avez-vous raison... Allons ! tenez, je me décide à vous donner *Mes Escapades ;* faites-en ce qu'il vous plaira, et si vous voulez me débarrasser de ce lièvre et de ces deux perdrix, j'irai demain matin juger du mérite de votre cuisinière.

– Accepté ! m'écriai-je en serrant vivement le manuscrit, après avoir fourré dans mon carnier le lièvre, dont j'eus bien soin de laisser passer les pattes.

Cette fois, je rentrai à Paris d'un pas ferme, le jarret tendu, regardant fièrement les passants, comme le geai paré des plumes du paon, et tout joyeux de la chasse manuscrite que j'avais faite. À peine arrivé chez moi, je me hâtai de me mettre à mon bureau, afin de vous composer, chers lecteurs, avec ma chasse, un plat de mon métier.

Il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour que vous le trouviez à votre goût ; car le succès de son livre est pour l'auteur mille fois plus agréable que ne le sont pour le mélomane les plus doux accords du plus harmonieux piano.

LES AVENTURES

DE

CLAUDE LA RAMÉE

ET DE

SON COUSIN LABICHE

CHAPITRE PREMIER

La maison de mon père. – Portrait de ma mère. – Le coin du feu. – Je prends du goût pour les aventures. – Mon cousin Labiche.

Mon père était un vieux soldat de l'empire, auquel il devait le grade de maréchal-des-logis dans les dragons et sept ou huit bons coups de sabre, dont le mieux appliqué lui traversait la figure du nord-est au sud-ouest. Cette immense balafre nuisait étrangement à l'aspect de bonté que, sans elle, le visage de mon père eût nécessairement présenté ; et elle lui donnait l'air si dur et si rébarbatif, que je ne puis y penser encore sans me sentir saisi de ce tremblement involontaire qui me prenait toujours quand il me regardait entre deux yeux. Cependant, c'était bien le meilleur homme que la terre eût porté ; et ma mère ne cessait de me répéter que, pour le bon cœur, on ne trouverait pas son pareil de Bordeaux à Pékin.

C'était, comme il s'appelait lui-même, un brigand de la Loire. Il avait été licencié en 1815, et ses voisins l'avaient vu, après les Cent-Jours, rentrer sombre et soucieux dans la petite maison que lui avait laissée un de ses oncles, il y avait déjà trois ou quatre ans. Cette maison, il ne la quitta plus : c'est là que je suis né, là que je fus élevé, là que moururent mon père et ma mère. Il me semble que je la vois encore, et je l'ai tant de fois parcourue, que l'on pourrait m'y mener les yeux bandés sans craindre que je m'égarasse dans les chambres qui la composent. C'était une petite maison faisant partie d'une ferme, avec porte charretière sur la route qui conduit d'Envermen à Dieppe, cour garnie de volaille, mare bourbeuse au milieu pour l'ébattement

particulier des canards. De grands peupliers, s'élevant devant la maison, procuraient la fraîcheur au logis, et un saule dressait ses branches flexibles au milieu de la cour. Quant à la maison, elle ne possédait qu'un étage, et, quoique peu luxueuse, donnait à chaque passant l'envie de s'y reposer.

Il est vrai de dire que ma mère l'entretenait avec un soin digne de tous éloges. C'est que c'était une excellente ménagère que ma mère ! Elle était toujours la première levée dans la maison ; et il fallait voir avec quelle exactitude elle me faisait sauter à bas du lit, chaque matin, à six heures précises, malgré mes grimaces et mes contorsions.

« Allons ! allons ! criait-elle, en me secouant par le bras, pas de paresse ! »

Malheureusement, j'en avais une assez forte dose ! mais il n'y avait pas moyen de résister à ma mère. Elle était Picarde, par conséquent passablement entêtée ; et, quand elle voulait une chose, elle la voulait bien : ce qui ne l'empêchait pas de vivre en parfaite intelligence avec mon père, lequel avait pris le sage parti de lui céder en tout.

« Que voulez-vous, disait-il souvent, j'ai fait assez longtemps la guerre pour avoir la paix dans mon ménage. »

Ma mère avait dû être fort belle autrefois. Elle avait un nez aquilin appointi par l'âge ; avant d'être profondément encavés, ses yeux devaient être à fleur de tête, et je me suis laissé dire que, avant d'avoir les cheveux gris, elle les avait eus du plus beau blond ; enfin ses dents étaient jadis magnifiques, à en juger par celle qui lui restait. Il est bon de faire savoir ici que ma mère était de dix bonnes années plus âgée que mon père, ce qui ne l'empêchait pas d'être alerte, vive, entendue et laborieuse. Dans tout le pays on la réputait femme de tête ; par exemple, de même qu'elle était la première levée dans la maison, c'était elle

aussi dont les yeux se fermaient les premiers. Elle avait à peine avalé sa dernière bouchée, qu'elle roulait son grand fauteuil devant notre vaste cheminée, et que là, les pieds sur les chenets, elle se laissait aller au sommeil qui la tourmentait dès avant le dessert. Je dis dessert, car, quoique simples fermiers, nous ne faisions jamais un repas sans nous donner cette jouissance de citadins. Ma mère donc s'étendait dans son fauteuil, pendant que mon père se promenait chaque soir dans la cour en fumant sa pipe. Ma charge à moi durant ce temps était d'attiser le feu, d'y jeter du sarment, et j'étais souvent aidé dans cette occupation par mon cousin Labiche, qui ne manquait jamais un soir de venir, attiré qu'il était par les lectures que nous faisions au coin du feu.

Oh ! le coin du feu ! c'était mon ardent désir depuis six heures du matin que j'avais quitté mon lit. J'y pensais tout en travaillant aux champs, à côté de ma mère ; j'y pensais en mangeant ; je crois même que si je n'avais pas dormi d'un si vigoureux sommeil, j'y aurais pensé en dormant. C'est que c'était un plaisir bien grand ! Quand mon père avait fini sa pipe, il ne manquait jamais d'envoyer ma mère se coucher ; du reste elle ne demandait pas mieux, et il me disait :

« Claude, prends un livre, mon garçon, et lis-moi quelque chose. »

Or, la bibliothèque de mon père ne se composait guère que de huit ou dix volumes : *les Victoires et Conquêtes* et *Mathieu Lænsberg*, les deux livres qu'il estimait le plus ; puis *Gil Blas*, *Don Quichotte* et *les Aventures de Robinson Crusoé*, les trois ouvrages que j'aimais le mieux. Alors la lecture commençait, et c'était pour mon cousin Labiche et pour moi une source de jouissances toujours nouvelles ; car, quant à mon père, il ne tardait pas à ronfler comme l'orgue de la paroisse. Livrés à nous-mêmes, mon cousin Labiche et moi, nous dévorions les vo-

lumes ; *Gil Blas* et *Robinson* nous intéressaient au-delà de toute expression.



« Oh ! si nous pouvions aussi avoir des aventures ! » disions-nous tous deux.

Mon cousin Labiche préférait *Gil Blas ;* il eût volontiers consenti à passer par les mêmes épreuves, en en exceptant toutefois la rencontre avec les voleurs, qui le faisait frissonner. Mais il n'aimait pas *Robinson,* et il tremblait rien qu'à l'idée d'éprouver un sort pareil au sien, parce que, disait-il, Robinson avait dû rester bien des fois sans manger. C'était là le *nec plus ultra* du malheur, au dire de mon cousin Labiche, intrépide mangeur, comme le lecteur pourra en juger par la suite.

Cependant, ces lectures me portaient au cerveau ; je ne rêvais plus qu'aventures, que naufrages, que rencontres de bri-

gands. Dans mes jours de repos et de promenade, je m'égarais dans la campagne, cherchant un lieu isolé ; là je me figurais être dans une île déserte, privé de nourriture, et obligé de fournir à mes besoins. Je laissais mon estomac pâtir pour donner plus de vérité à la position, et je ne feignais de découvrir une nourriture quelconque que lorsque la faim me forçait à tirer de ma poche un morceau de pain que j'avais apporté et que je dévorais alors à belles dents.

Ce genre de récréation était fort peu du goût de mon cousin Labiche. Sans doute il aimait beaucoup les aventures ; mais quand il avait faim, il aimait encore mieux la table. Aussi ne venait-il jamais partager mes excursions *robinsoniennes*. C'était un bien drôle de corps que mon cousin Labiche. Il n'était plus âgé que moi que de deux ans seulement, et on l'eût cru mon aîné de cinq bonnes années au moins. Il paraissait avoir environ dix-huit ans, mais il n'en avait réellement que quatorze ; et, en raison inverse, j'avais douze ans et j'en paraissais à peine dix, surtout auprès de lui. Qu'on se figure un grand corps maigre, entré dans une culotte courte, car ses parents, afin d'éviter l'achat de costumes à son usage, lui faisaient user la garde-robe d'un grand-père mort à Dieppe, dans la *magistrature* (il était huissier). Qu'on se figure donc mon long cousin fourré dans une culotte vert-pomme, avec des bas chinés, un grand gilet de perse, et un immense habit cannelle. Il ne lui eût plus manqué que la canne à corbin et les ailes de pigeon, pour achever la caricature. Qu'on joigne à cela un caractère tellement craintif que le plus petit enfant du village l'eût effrayé, et un appétit tellement formidable que la plus grosse galette de pâte ferme ne lui eût pas fait peur. Son appétit, comme on le voit, était plus courageux que son caractère.

Voilà trait pour trait le portrait de mon cousin Labiche ; on verra plus tard comment il se décida à suivre la carrière des *Gil Blas* et des *Robinson*.

CHAPITRE II

Mon père nous conte une histoire. – La campagne de Russie. – Les goûts militaires. – Le chapeau de papier. – Je reçois une rude correction. – Mon goût pour les aventures reparaît.

Un soir, mon père rentra de la petite promenade qu'il faisait chaque jour après souper, et je remarquai qu'il avait l'air animé et l'œil plus brillant que de coutume.

« Mon père a quelque chose, c'est sûr, dis-je tout bas à mon cousin Labiche qui venait d'arriver.

– C'est comme moi, reprit mon cousin, il me semble que je n'ai pas assez mangé.

– Oh ! toi... tu mangerais des bûches que tu n'en aurais pas assez ; mais papa, ça n'est pas la même chose... »

En effet, je ne m'étais pas trompé, car après avoir dit à ma mère :

« Voyons, Hyacinthe, à quoi ça sert-il de dormir sur un fauteuil ? Va te coucher, la mère...

Il ajouta en se tournant vers nous :

« Et vous, mes enfants, je vais vous conter une histoire. Je ne sais pas, moi... ça m'a mis en train... je viens de fumer ma pipe, assis sur le banc de pierre à la porte de la ferme ; un com-

mis voyageur, un bon garçon est venu à passer ; il s'est assis à côté de moi et nous avons causé de batailles... Oh ! ma foi, tant pis !... je suis lancé...

– Oh ! oui, papa, oui, des guerres ? m'écriai-je.

– Eh bien ! soit ! reprit mon père, des guerres... et des fameuses... Attention ! Je vais vous narrer l'histoire de l'agrément que j'ai sur la figure en guise de balafre. Pour lors, c'était en 1811 ou 1812... fin de l'une, commencement de l'autre. Napoléon nous avait dit : « Mes enfants ! je vous ai fait promener en Égypte, *ousque* vous avez tâté un peu de la chaleur ; je veux vous faire goûter des frimas à c't'heure. Nous allons aller faire un tour en Russie... histoire de rire et de flâner. » Ça va, mon vieux, que nous avions répondu ; et nous étions partis, les uns à cheval, les autres à pied, pour aller frotter les oreilles à tous les Russiens, Prussiens et *autres chiens*. Dans le commencement, ça avait bien été ; nous leur administrions des taloches soignées, et ils nous disaient merci en fuyant devant nous, ni plus ni moins que des troupeaux de moutons. Mais les gueux savaient bien ce qu'ils faisaient : ils nous laissaient nous enferrer ; et nous avancions toujours sans avoir trop froid, car on nous faisait bon feu. Ces animaux-là brûlaient les villes et les villages sur notre route afin de nous affamer...

– C'est effrayant ! dit mon cousin Labiche, en dévorant un morceau de pain qu'il avait trouvé sur la huche. »

Mon père reprit :

« Cependant ça allait encore. L'armée française filait son nœud assez passablement, sans trop jeûner ; et c'est ainsi que nous arrivâmes à Moscou. Mille millions d'une citadelle ! on nous avait préparé là une réception digne de la Grande Armée ; et, pour nous réchauffer, on avait mis le feu à Moscou même. C'était une attention délicate, car l'hiver arrivait à grands pas, et

dans ce pays-là, l'hiver vous coupe la figure en quatre, quand il ne fait pas de votre nez une pomme de terre gelée. C'est de là que part la débâcle ; le froid commençait à nous talonner, la faim nous taillait des croupières, quand un beau matin le Petit Caporal nous dit à la parade : « En arrière ! Marche ! Faut retourner en France ! » Et le voilà qui décampe avec l'avant-garde au pas accéléré. Ah ! mes pauvres enfants ! quelle déconfiture que cette retraite de Russie ! Pour l'avant-garde, ça allait encore. Il en tomba bien quelques-uns en route qui ne se relevèrent pas à l'heure de la gamelle ; mais pour l'arrière-garde, dont je faisais partie, ce fut bien autre chose. On marcha d'abord en corps, avec ordre ; mais je t'en souhaite ? Bientôt tout fut disséminé ; les uns s'en allaient à droite, les autres à gauche ; il y en avait qui ne s'en allaient pas du tout et qui restaient endormis dans la neige, où on les retrouvait roide morts. Quant à moi, je faisais partie d'un petit détachement de traînards, et chaque jour nous perdions au moins un des nôtres, tant de la faim que du froid. Il nous fallait marcher avec précaution ; car ces gredins de Cosaques, qui avaient fui devant nous, commençaient à montrer de nouveau le bout de leur nez et à nous faire sentir le bout de leur lance. Ils attendaient en grand nombre les petits détachements, et tombaient dessus à bras raccourcis. Malgré l'épuisement général, on ripostait encore et on se réchauffait en donnant quelques bons coups ; mais le nombre l'emportait toujours, et les gueux de Cosaques dépouillaient leurs victimes, sans prendre pitié des blessés, qu'ils laissaient nus, ni plus ni moins que des vers de terre. Nous, qui savions le mot de la chose, nous nous gardions bien de nous écarter, et nous marchions en colonne serrée. Notre petit détachement se composait de soldats de toutes armes ; les cavaliers étaient tous devenus fantassins, car les chevaux étaient morts de froid ou avaient servi à nous empêcher de mourir de faim. C'était un triste spectacle que de voir ces débris de la Grande Armée, dont la tenue était si belle en arrivant, revêtus de ce qu'ils avaient pu trouver, pelisses de femme, châles, etc. Pour moi, j'avais déterré dans un village un vieux carrick tout rapiécé qui eût été repoussé au loin par un

cocher de coucou, et dont je m'étais emparé avidement ; puis, comme j'avais perdu mon casque, je m'étais couvert la tête d'un chapeau à cornes sous lequel je portais un vieux serre-tête. La maraude se faisait avec ordre et toujours en corps ; mais il n'y avait pas gras dans les villages russes ; quand nous trouvions quelques pommes de terre, nous criions au miracle. Alors on faisait une halte : nous allumions du feu dans la neige, et, tous attroupés autour, nous regardions cuire notre fricot en nous réchauffant, sans oublier pour cela la surveillance ; des sentinelles étaient placées tout autour de notre bivac.

« Nous revenions comme cela, *cahin-caha,* quand, un jour, un de nous qui avait fait quelques pas en éclaireur, revient nous dire qu'il a vu dans le lointain un parti considérable de Cosaques. Nous étions épuisés ; une résistance était impossible ; cependant nous la tentâmes, et, après nous être tous embrassés en signe d'adieu, nous attendîmes les Cosaques de pied ferme. Ils ne tardèrent pas à nous tomber sur les épaules... Oh ! quelle dégelée, mes enfants ! De soixante que nous étions, trente avaient passé l'*arme à gauche,* et les trente autres ne valaient guère mieux. J'étais encore sans le moindre atout, quand j'entends la voix d'un de mes vieux camarades, dragon comme moi, qui me crie : « À moi, la Ramée, par ici, mon vieux ! » Je ne me le fais pas dire deux fois ; il était aux prises avec deux grands coquins de Cosaques. Je tire mon sabre et j'accours sur le lieu du combat juste au moment où mon pauvre camarade venait de perdre le goût du pain, et assez à temps pour voir les deux satanés Cosaques me retomber sur le dos. Prenant mon sabre à deux mains, je me mis à frapper de droite et gauche, quand je sentis sur ma figure une taloche qui me fit voir trente-six chandelles. C'est le coup de sabre qui orne mon visage. Je fus laissé pour mort dans la neige par ces gueux-là, qui eurent le soin de me débarrasser de mon carrick et d'une partie de mon uniforme. Quand je revins à moi, j'étais sur un chariot, entouré de nouveaux camarades : j'avais eu le bonheur d'être trouvé par un

autre détachement. Et c'est ainsi que je rentrai en France avec un pied gelé et une blessure encore saignante. »

Mon père finit ainsi son histoire, qui nous avait tellement intéressés, que, ce soir-là, nous ne pensâmes pas à notre lecture favorite. J'allai me coucher ; et toute la nuit je rêvai combats, uniforme, retraite. Le lendemain était un dimanche, l'histoire de mon père devait naturellement influer sur mes jeux du jour ; aussi passai-je toute la matinée à me confectionner un sabre de bois avec une latte que je dérobai à la cave. Ma veste, que j'attachai avec une ficelle à mon cou, pendait sur mon dos comme une pelisse de hussard. Il ne me restait plus que la coiffure à imaginer ; et j'étais équipé de manière à pouvoir jouer au soldat pendant toute la journée. Pour compléter mon accoutrement, je cherchai une grande feuille de papier avec laquelle je comptais me fabriquer un chapeau à cornes sans en excepter le plumet. Je fus longtemps avant de rencontrer la matière première de mon chapeau. Dans une ferme, le papier ne se trouve pas en abondance. Enfin, j'en aperçus une feuille dans la chambre de mon père, mais elle était sur un meuble, sous un volume des *Victoires et Conquêtes.* Malgré l'élévation du meuble j'atteignis le papier et tout fier, je courus m'en confectionner un chapeau sans regarder ce que c'était. Les morceaux inutiles sautèrent ; et, coupés par bandes, servirent à composer un plumet qui bientôt brilla sur ma tête en compagnie du chapeau. Je passai une journée délicieuse. En rentrant, vers l'heure du souper, je rencontrai mon père, qui sourit en me voyant revenir en caracolant sur le milieu de la route. Il admira mon accoutrement, et, quand il vint à parler du chapeau, j'étais si fier de mon ouvrage que je le lui passai. À peine y eut-il porté les yeux, qu'il devint pâle, puis rouge, et qu'il me traîna plutôt qu'il ne me conduisit jusqu'à la maison.

« Malheureux ! s'écria-t-il ; où as-tu pris cela ?... Répondras-tu, nom d'une citadelle ! »



J'étais tout interdit, je baissai les yeux sans oser répondre. Mon père déplia le papier, et, l'étalant devant moi, il me força à lire ce qui y était écrit. Je fus pris d'un tremblement convulsif en apercevant ces mots : *État des services militaires, campagnes et blessures du maréchal-des-logis la Ramée*. La colère de mon père était à son comble. Il me fit remarquer que j'avais déchiré l'endroit où il était consigné qu'après Austerlitz il avait été trouvé parmi les morts par une sœur de charité ; puis, sans autre explication, il m'appliqua de vigoureux soufflets, mais en si grand nombre et avec une telle rapidité, qu'il me serait impossible d'en dire le chiffre exact. Depuis douze années que j'étais au monde, c'était la première fois que mon père me frappait ; aussi je crois que ce jour-là il s'en donna pour douze ans. Je fus enfermé dans une espèce de pigeonnier avec du pain et de l'eau ; et mon père jura que je n'en sortirais pas de huit jours : ma mère n'intercéda pas pour moi et je subis ma peine sans le moindre adoucissement.

Comme on le pense bien, cette correction avait considérablement diminué mon goût pour la carrière des armes. En revanche, pendant mes huit jours de captivité, je ne fis que rêver aventures ; et je méditai dès lors ma première escapade, dont on verra le récit dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III

Mes projets de fuite. – Irrésolution de mon cousin Labiche. – Une noce dans la famille. – Labiche se donne une indigestion. – Des suites de cette indigestion. – Je décide mon cousin Labiche. – Notre départ.

Lorsque j'eus subi ma punition, mon père eut la générosité de ne plus me parler de ma faute ; et je repris ma vie ordinaire dans la maison. Je travaillais aux champs tout le jour, car je n'allais plus à l'école depuis un an ; je savais lire et écrire, et mon père trouvait que c'était bien suffisant.

« Avec une instruction pareille, disait-il, j'aurais eu les graines d'épinards, et mon ambition ne va pas si loin pour Claude : qu'il soit un bon cultivateur, capable de tenir sa maison, c'est tout ce que je demande. »

Mais, dans ma sagesse de douze ans, j'avais formé d'autres projets pour mon avenir. Cultivateur, fi donc ! toujours la même vie du matin au soir ! jamais d'aventures ! Et ce n'était pas là mon compte. Une idée, qui d'abord n'avait fait que germer dans mon esprit, finit bientôt par y prendre une telle force, qu'elle s'y représentait à chaque instant du jour, et que, un beau matin, je résolus de la mettre à exécution. Cette idée n'était rien moins que le projet de quitter la maison paternelle, afin de courir le monde. Cependant j'avoue qu'il m'était pénible de partir seul ; aussi, pensant à me procurer un compagnon, fis-je part de mes desseins à mon cousin Labiche. Il les approuva beaucoup, tant que cela me regarda personnellement ; mais, lorsque j'en vins à

lui faire la proposition de m'accompagner, sa figure, ordinairement comique, renchérit tellement sur son expression habituelle, que je ne pus retenir un grand éclat de rire. Mais, reprenant tout à coup mon sérieux :

– Songe donc, lui dis-je, comme ce serait amusant...

– Certainement... certainement, répondit-il en baissant la tête, je ne dis pas... mais...

– Toujours du nouveau ! repris-je. Qui sait ? peut-être des aventures brillantes.

– Je ne dis pas non, continuait toujours mon cousin Labiche, je ne dis pas non... mais manger ?

– Oh ! te voilà bien, tu ne penses qu'à cela ?

– C'est que j'ai toujours faim.

Bref, je m'aperçus bientôt que mon cousin était trop irrésolu pour que je le décidasse tout d'un coup. J'abandonnai la partie ; mais je me promis de renouveler plus tard mes tentatives. Hélas ! si j'avais su ce que devait me coûter un pareil compagnon, je n'aurais, certes, pas tant insisté. Chaque soir, je lui parlais de mes projets, mais je trouvais en lui la même indécision.

Sur ces entrefaites, il y eut une noce dans la famille. Mon oncle Labiche fiança ses deux filles à deux bons fermiers des environs qui conduisirent un matin mes deux cousines à l'église.

C'était un rude travailleur que mon oncle. Il était économe jusqu'à l'avarice : mais, que diable ! on ne marie pas ses filles tous les jours ; aussi, fit-il parfaitement les choses. Un copieux repas avait été préparé, et on y fit honneur. Comme on le pense bien, nous étions invités, mon père, ma mère et moi. Pendant le

repas, j'avais été placé auprès de mon cousin, qui, trop occupé pour pouvoir m'adresser la parole, mangea de tout et en telle quantité, que je passai une heure, sans m'ennuyer, rien qu'à le regarder faire. Cependant, tout a un terme ; et la faim de mon cousin Labiche commençait à s'apaiser, quand parut sur la table un monstrueux gâteau de Savoie.

– Quel dommage ! s'écria-t-il, et moi qui n'ai presque plus faim !

Ce *presque*-là signifiait : « Je n'ai plus faim du tout ; mais c'est égal, j'en mangerai tout de même... ce doit être si bon ! » C'est ce qu'il fit, et je vous assure que, à le voir, il eût été impossible de croire que sa faim eût jamais été apaisée. Il allait, il allait... si bien que, le dîner fini, il me dit pendant qu'on enlevait les tables pour la danse :

– C'est drôle, Claude, je ne sais pas ce que j'ai... on dirait que j'étouffe.

– Je le crois parbleu bien ! on étoufferait à moins.

Le bal commença : une de mes cousines me prit par la main et me fit danser. On était au milieu de la contre-danse, quand je vis disparaître mon cousin Labiche, qui depuis un instant, pâlissait et faisait des contorsions. Bientôt la joie fut troublée par des cris affreux qui partaient de la cour. On y courut, et on trouva mon cousin se tordant à terre, dans un état à effrayer les parents les moins sensibles. Adieu les danses ! adieu la fête ! Il fallut aller chercher le médecin. Celui-ci déclara qu'il y avait danger de mort ; et ce fut seulement vers minuit que mon cousin Labiche fut sauvé.

C'est en vain que mon oncle essaya de ramener la joie.

– Allons ! allons ! disait-il, reprenons la danse que ce goulu, ce propre à rien, si ce n'est à manger, a si mal à propos interrompue.

Mais la fête était troublée, et chacun s'en retourna chez soi. Cette indigestion de mon cousin Labiche devait avoir des suites favorables à mes projets. Mon oncle, le lendemain matin, le fit venir et lui dit :

– Goulu ! porc ! veau ! tu n'es donc bon qu'à manger ! Ton travail ne vaut pas le diable ; tu dévores plus en un jour que tu ne gagnes en une année. Ma foi ! je n'y puis plus tenir : tu as quatorze ans, tu es grand, pas malade... Allons ! allons ! décampe d'ici tout à l'heure, et quand tu seras forcé de gagner ta nourriture, nous verrons si tu te gorges à te donner des indigestions !

C'est mon cousin Labiche qui, le soir, me rapporta lui-même ce discours de son père, en me montrant deux pièces de cent sous que le digne homme lui avait données pour vivre, en attendant qu'il eût trouvé de l'occupation quelque part.

– Eh bien ! lui dis-je, maintenant que te voilà chassé, hésites-tu encore à suivre mes conseils ?... Ce n'est plus toi qui seras mon compagnon, c'est moi qui serai le tien.

– Mais papa se décidera peut-être à me garder... Ce n'est que demain matin que je dois partir... Qui sait si d'ici-là... ?

– Ton père ne changera pas d'avis ; tu sais qu'il est Breton... Tu n'as plus ta mère, puisque la sœur de la mienne est morte... Ainsi en route ! en route tout de suite !... J'ai comme toi deux pièces de cent sous amassées à grand'peine ; mon paquet sera bientôt fait, et tout à l'heure, après avoir embrassé papa et maman comme pour aller me coucher, je reviendrai t'attendre ici.

Nous étions alors dans le petit jardin de la ferme. Mon cousin Labiche, effrayé, joignait les mains et cherchait à me retenir, tandis que d'un geste je lui recommandais la discrétion. Nous nous séparâmes jusqu'à l'heure de notre rendez-vous.

À dix heures, muni de mon petit paquet, après avoir embrassé mon père et ma mère, je retournai au jardin. Labiche m'y attendait ; il était assis sur un banc et grelottait de peur plus encore que de froid. Il avait employé le temps de notre séparation à intercéder auprès de mon oncle qu'il avait trouvé inexorable : aussi, après avoir fait son paquet de toute la garde-robe du grand-père, était-il venu m'attendre dans le jardin. Quand j'arrivai, il parut on ne peut plus satisfait.

– Ah ! j'avais déjà peur que tu ne vinsses pas, s'écria-t-il.

– Par exemple ! répondis-je avec enthousiasme, quand c'est de ce soir que je vais devenir un homme... que vont commencer mes aventures.

J'entendis ses dents qui claquaient l'une contre l'autre.

– C'est drôle, me dit-il, j'ai froid !

– Allons ! allons ! en route ! cela te réchauffera...

Il se décida enfin à se lever et à prendre son paquet, qui me parut aussi lourd que volumineux. J'appris de lui que, par prudence, il avait fourré au milieu de ses vêtements un pain de douze livres pour les premiers besoins. Nous nous dirigeâmes doucement vers la petite porte du jardin qui fermait en dedans ; je l'ouvris, et nous fûmes bientôt en pleine campagne.

– Allons ! cousin, à la garde de Dieu ! m'écriai-je en franchissant le seuil de la maison paternelle, sans penser au chagrin

que j'allais causer à de bons parents, dont la tendresse avait veillé avec tant de sollicitude sur mon enfance.



CHAPITRE IV

Le clair de lune. – Où irons-nous ? – Comment le paquet de mon cousin Labiche se trouva plus léger. – Les joueurs d'orgue. – Le premier repas que nous fîmes, mon cousin et moi.

Jamais, pendant tout le cours de mon aventureuse enfance, durant laquelle je passai plus d'une nuit à la belle étoile, jamais nuit ne me parut plus agréable que celle de mon départ. Enfant ingrat ! rien ne me disait au fond du cœur :

« Il y a là un père excellent et une mère non moins bonne que tu quittes sans remords. Songe à leur douleur, songe à l'inquiétude que tu vas leur causer. » Je croyais avoir tout fait en griffonnant une petite lettre fort respectueuse, dans laquelle j'informais mon père de l'intention où j'étais de courir le monde, en m'excusant toutefois de l'avoir fait sans sa permission. Cette lettre, que j'avais laissée sur mon lit, apaisait le cri de ma conscience ; et puis cette nuit était si belle, si fraîche, si étoilée ! Je jouissais avec tant de plaisir de cette première heure de liberté, de mes espérances pour l'avenir, du clair de lune qui éclairait la campagne de son jour douteux, et de cette même campagne, si belle au pâle éclat de la reine des nuits !

C'est en vain que je communiquais mes impressions à mon cousin Labiche ; il était insensible à tout, marchait tête baissée, traînant la jambe et pliant malgré lui sous le poids de son paquet. Il était environ une heure du matin...

– Asseyons-nous, lui dis-je, et causons.

– Volontiers ! répondit-il en s’essuyant le front.

Et il laissa tomber son paquet, en poussant un soupir de satisfaction. Quand nous fûmes assis, je pris la parole, car je compris que c’était à moi de diriger l’association, quoique je fusse le plus jeune.

– Tenons conseil, fis-je donc : qu’allons-nous devenir, où irons-nous ?

Cette grave question, posée d’une manière aussi péremptoire, sembla étourdir mon cousin Labiche qui, au lieu de répondre, se mit à défaire son paquet. Je proposai alors mille choses. S’embarquer ? Il n’y fallait pas penser ; la vue d’un vaisseau, même en peinture, donnait la fièvre à mon cousin Labiche. Il ne fallait donc pas songer à prendre la route de Dieppe. Que faire cependant ? Je formai intérieurement le projet de suivre le chemin du midi de la France ; et, sans consulter davantage mon cousin, je résolus de me confier au hasard. Après avoir pris cette sage décision, je m’arrangeai commodément sur l’herbe, et, la tête appuyée sur mon paquet, je m’endormis bientôt profondément.

Je ne sais combien de temps dura mon sommeil, mais quand je m’éveillai, je portai les yeux vers mon cousin ; il était à la place où je l’avais laissé, paraissant profondément affecté, à ce que je crus. On va voir que l’air affligé que je lui trouvais n’était dû qu’à une digestion difficile.

– Allons ! lui dis-je, reprenons notre route.

Mon cousin ne se le fit pas dire deux fois ; il fut bientôt sur pied, et je remarquai qu’il soulevait son paquet avec moins de peine.

– Ah ! ah ! m’écriai-je, les forces sont revenues, à ce qu’il paraît… ou ton paquet est devenu plus léger…

– C’est plutôt cela, me répondit-il avec un hoquet… j’ai mangé une bouchée pendant que tu dormais, et je boirais bien un verre d’eau.

Heureusement pour nous, nous rencontrâmes une source où mon cousin se désaltéra : sans quoi il eût été possible que je le visse étouffer à mes yeux. Pendant qu’il buvait, je tins son paquet, et j’eus l’occasion de m’apercevoir que véritablement le poids en était diminué de plus d’une livre au détriment du pain.

Le jour commençait à paraître quand nous arrivâmes à la grand’route ; et, à la vue d’une chaise de poste qui passa devant nous au grand trot, mon cousin poussa deux ou trois soupirs, à la suite desquels il m’avoua qu’il était fatigué. Nous convînmes de suivre la grand’route jusqu’au premier village, où nous nous reposerions en déjeunant.

Cette manière d’arranger les choses parut convenir on ne peut plus à mon cousin, qui avait déjà oublié la tranche de pain dont son estomac s’était senti si péniblement chargé.

Il était grand jour quand nous arrivâmes au village ; la petite marche de deux heures environ que nous avions faite, depuis l’accident arrivé à l’estomac du cousin, lui avait probablement produit l’effet d’un verre d’absinthe, car il s’écria avec joie, en apercevant les premières maisons :

– Ah ! enfin ! je vais donc déjeuner !…

Je commençais à frémir de me trouver associé à un tel mangeur ; et, malgré mon jeune âge, il me fut facile de calculer que notre fortune de vingt francs ne tiendrait pas longtemps en présence d’un si formidable appétit. Quand il s’agissait de man-

ger, l'instinct de Labiche semblait tout à coup se réveiller ; car ce fut lui qui, le premier, découvrit une auberge vers laquelle, me prenant par la main, il m'entraîna avec rapidité. Un peu surpris de cette brusque entrée, l'aubergiste nous regarda de travers ; mais bientôt l'air comique de mon cousin, et peut-être aussi mon accoutrement fort mesquin joint à mon jeune âge, le rendirent plaisant jusqu'à l'insolence. Je ne m'en aperçus pas alors ; ce ne fut que plus tard, en fouillant dans mes souvenirs, que je me sentis pris de colère en songeant à la manière dont il nous reçut.

– Que servirai-je à ces *messieurs ?* demanda-t-il d'un ton gouailleur, en appuyant sur ce dernier mot. Des poulets ?... du pâté de foie gras ?... des éperlans ?...

Certes, il n'aurait pu nous servir aucun de ces mets luxueux. Sa misérable auberge de village n'avait jamais donné asile à la moindre tranche de pâté de foie gras ; cependant je ne compris pas qu'il nous plaisantait, et je me hâtai de répondre :

– Non, Monsieur, rien de tout cela.

– Pourquoi donc pas ? fit mon cousin Labiche, en se léchant les lèvres et en répétant à voix basse à plusieurs reprises : « Pâté de foie gras ! pâté de foie gras !... »

– Du tout, Monsieur, dis-je vivement ; une omelette au lard.

– Combien d'œufs ? Douze ? quinze ? reprit l'hôte gouaillant toujours.

– Quinze ! se hâta de répondre mon cousin.

– Et après cela... un morceau de veau ?

– Un morceau de veau… c'est cela ! dit encore mon cousin, sans me laisser le temps de prendre la parole.

– Est-ce que ces *messieurs* n'assaisonneront pas cela d'une petite salade ? ajouta l'hôte.

– Si fait ! si fait, une salade !

C'était encore mon cousin Labiche qui répondait cette fois. À défaut de ma langue, dont il ne me laissait pas la possibilité de me servir tant il mettait d'empressement à répondre, j'usai de mes pieds pour l'avertir qu'il allait trop loin ; mais il n'était plus temps, l'hôte était parti pour préparer notre déjeuner.

– Ah çà ! dis-je à mon cousin dès que nous fûmes seuls, tu veux donc dépenser nos vingt francs tout d'un coup ?

– Bah ! laisse donc, nous n'en aurons pas pour vingt sous… et, ma foi ! je me sentais en appétit.

On eût dit, à l'entendre, que cela ne lui arrivait jamais. Je fis contre fortune bon cœur ; et je réfléchissais au métier qu'il nous faudrait embrasser pour suppléer à l'exiguïté de notre bourse, quand des joueurs d'orgue s'arrêtèrent devant la fenêtre auprès de laquelle nous étions assis. C'étaient trois enfants de mon âge environ, et je pensai tout de suite à faire le même métier qu'eux ; peut-être, après avoir payé notre dépense, nous resterait-il encore assez pour acheter un orgue ? Je communiquai mon idée au cousin Labiche qui la rejeta bien loin, prétendant que cela devait fatiguer le bras de toujours tourner un pareil instrument. Je commençais à croire qu'il n'y avait pas à compter sur mon cousin pour nous tirer d'affaire, lorsque notre hôte parut apportant notre déjeuner.



Quand j'ai pensé depuis à l'effrayante quantité de nourriture que l'on plaça devant nous, il ne m'a jamais été possible de m'expliquer comment il se fit que tout eût disparu. Certes, je pris ma part du premier repas que je fis en société de mon cousin ; mais je déclare qu'il ne fallut pas la dixième partie de ce qu'on nous servit pour apaiser ma faim. Et cependant il ne resta rien sur les plats ! J'en suis encore surpris quand j'y pense. Enfin il fallut payer ; c'était ce qu'on appelle le quart d'heure de Rabelais : mon cousin ne sembla pas s'en soucier. Il étendit ses jambes, se renversa sur sa chaise, et, dans cette position agréable, il travailla à sa digestion tandis que je réglais avec l'hôte. Celui-ci nous apporta une note de sept francs et vingt centimes que je donnai en rechignant, tout en maugréant contre mon cousin Labiche.

Nous sortîmes de l'auberge. L'hôte, qui avait vu manger mon cousin, le regarda d'un air surpris ; et, comme nous étions encore sur le pas de la porte, je l'entendis dire à ses valets :

– Il n'est pas possible, ce garçon-là a le ver solitaire !

CHAPITRE V

Je commence à me lasser de mon cousin Labiche. – Le fond de notre bourse. – Les pommes à cidre. – Une tartine de beurre. – L'heureuse colique. – De ce qui arriva à propos de la tartine de beurre.

Au train dont allait mon vorace cousin, notre bourse fut bientôt aussi plate que celle de Job, le patron des gueux. Il y avait deux jours à peine que nous avions quitté le toit paternel, et déjà notre avoir se trouvait réduit à une somme de un franc, que, grâce à ma prudence, j'avais soustraite à la voracité de Labiche en la cachant dans mon soulier. C'est à cette prudence bien au-dessus de mon âge que je dus une ampoule au pied, laquelle nous contraignit de nous arrêter. Nous étions alors aux environs de Beauvais ; et depuis la nuit du départ, nous nous étions contentés de la belle étoile pour toute hôtellerie. Qu'on juge donc si nous étions fatigués, mon cousin Labiche et moi, et si nous aspirions ardemment au bonheur de reposer dans un lit ! Mais il fallait se le procurer ce lit, et ce n'était pas avec vingt sous que nous pouvions satisfaire à tous les besoins qui nous assaillaient à la fois ; car, depuis le matin, c'était bien la centième fois que mon cousin me répétait son sempiternel : « J'ai faim ! »

Il fallait cependant prendre un parti : nous pouvions, certes, nous procurer un lit pour notre franc ; mais alors il fallait se passer de manger, et c'était un chapitre sur lequel il était impossible de faire entendre raison à mon cousin Labiche. Je commençais réellement à me lasser de sa société. Tant que nous avions eu de l'argent en poche, nous avions vécu en assez bonne

intelligence ; mais, l'argent diminuant rapidement, les disputes arrivèrent grand train. Le sujet de toutes nos querelles était la nourriture ; mon cousin, de la meilleure pâte pour toute chose, était à cet endroit d'une ténacité et d'une âpreté remarquables. Quand j'essayais de lui faire comprendre que nous ne résisterions pas à une dépense pareille, il me répondait toujours par ces mots dignes d'un philosophe :

– Alors, comme alors !... Tant qu'il y en a, il y en a.

Et son imagination travaillait aussitôt sur ce thème : Que mangerai-je à déjeuner ? Que mangerai-je à dîner ?

Ce jour-là, je répondis à cette question qu'il se faisait à part lui depuis longtemps.

– Tu ne mangeras pas aujourd'hui, lui dis-je.

Il fit deux sauts sur la route à cette phrase foudroyante, et ouvrant de grands yeux :

– Pourquoi donc ça ? demanda-t-il.

– Parce que nous n'avons plus d'argent...

– Allons donc ! c'est impossible, s'écria-t-il, effrayé par cette perspective.

– C'est la vérité, répondis-je, regarde plutôt.

Et je lui montrai notre bourse.

Il se mit à rire niaisement, et, me frappant sur l'épaule.

– Tu en caches, farceur ! dit-il.

– J’en cache, moi !... Eh bien ! oui... j’ai caché vingt sous... les voilà !... avec cela il faut faire toute notre journée... Quant à demain... !

Mon cousin ne m’écoutait déjà plus. Il avait aperçu dans un champ des paysannes qui abattaient des pommes, et je le vis courir à elles avec une vivacité dont je ne le croyais pas susceptible.

Il ne tarda pas à revenir avec des pommes dans son mouchoir.

– Ah ! je ne mangerai pas aujourd’hui ! fit-il en me montrant sa conquête, regarde ce qu’on m’a donné.

Et, ce disant, il se mit en devoir de faire disparaître les pommes, sans penser seulement à m’en offrir. Je lui en pris quelques-unes ; c’étaient des pommes à cidre fort amères au goût et très dangereuses pour le corps, qu’elles dérangent inévitablement. En un quart d’heure mon cousin Labiche eut tout dévoré.

Cependant, j’avais trouvé un moyen de sacrifier à la fois à notre fatigue et aux exigences de notre estomac. J’obtins, de pauvres paysans qui occupaient une vieille masure à quelques lieues de Beauvais, la permission de coucher dans leur écurie, moyennant dix sous ; et, avec les autres cinquante centimes, j’achetai du pain bis et du beurre. J’avais laissé mon cousin Labiche dans l’écurie pendant que j’étais allé aux provisions ; quand je revins, je le trouvai tout blême, il se tordait comme le jour de la noce de ses sœurs, et il m’avoua qu’il se sentait gravement indisposé.

– Ce sont tes diables de pommes... lui dis-je ; aussi tu en as mangé une quantité...

– Pas déjà tant... une trentaine...

– Eh bien ! continuai-je, il faut faire diète aujourd’hui.

Cette ordonnance était un peu intéressée ; car, en voyant l’exiguïté de nos provisions et en pensant à l’appétit furibond de mon cousin Labiche, je commençais à craindre d’être condamné à un jeûne forcé. Mais il n’entendit pas de cette oreille-là.

– Bah ! fit-il. Au contraire... cela me fera du bien de manger un morceau.



Ce disant, il sauta sur nos maigres provisions, se fabriqua en un instant une monstrueuse tartine et se mit en devoir de la dévorer, sans toutefois lâcher le restant du pain dans lequel il avait introduit le beurre. Ah ! je me fâchai sérieusement cette fois ; mais mes paroles et ma colère ne troublèrent pas mon flegmatique cousin. Je fus obligé d’employer la ruse pour lui

faire lâcher prise. Je passai derrière lui ; et, lui arrachant le pain, je me sauvai à l'autre bout de l'écurie. Comme il commençait à faire nuit, il fut longtemps avant de me trouver, et ma tartine était achevée quand il me découvrit. Il voulut m'arracher mon modeste repas ; ventre affamé n'a ni cœur ni oreilles. Alors commença entre nous une lutte dans laquelle j'aurais eu le désavantage sans l'adresse que je déployai. Je sortis de l'écurie, et, courant çà et là dans la cour, je pus attraper quelques bouchées à la dérobée. Mais j'étais serré de près par mon maudit cousin ; et j'allais être saisi par lui, quand je le vis, à mon grand étonnement, abandonner tout à coup la poursuite et se sauver en courant. C'étaient les trente pommes qui venaient à mon aide. Heureuse indisposition ! J'allais probablement lui devoir mon souper. Pour plus de sûreté cependant, je me hissai sur un toit de chaume, non sans avoir emporté une peau de veau que nos braves hôtes nous avaient donnée pour nous couvrir. Là, à cheval sur l'arête du toit, je mangeai paisiblement ma tartine, sans crainte de mon cousin qui me regardait d'en bas, n'osant venir me trouver dans la salle à manger que je m'étais improvisée. Cependant, ma tranquillité devait être bientôt troublée : ma tartine était engloutie, et je songeais déjà à regagner mon lit, c'est-à-dire une botte de paille fraîche que notre hôte avait généreusement étendue sur de la vieille litière, quand j'entendis du bruit dans une petite ruelle au-dessus de laquelle je me trouvais, grâce à ma position élevée. J'avais été aperçu et sans aucun doute pris pour un voleur. Je songeai à descendre précipitamment ; mais, dans mon trouble, je me trompai de côté, et, au lieu de retomber dans la cour, je me laissai glisser dans la ruelle même où se trouvaient mes ennemis en armes. Je dis en armes, car la garde nationale du lieu était sur pied, et une patrouille de trois hommes, dont deux seulement étaient en uniforme, circulait d'un pas grave dans les environs, n'osant pas trop approcher du lieu où l'on avait aperçu l'audacieux voleur. En remarquant mon erreur, et en me trouvant dans la ruelle, je fus bien effrayé et je me sauvai à toutes jambes, entraînant avec moi la peau de veau, vers un taillis derrière lequel je me blottis. Cependant tout

le village était en émoi, et la patrouille, se sentant appuyée par de vigoureux paysans armés de gourdins, prit enfin le courage d'avancer dans la direction que j'avais prise.

Je fus bientôt découvert ; la patrouille devint féroce en reconnaissant mon âge et ce que sa peur avait de ridicule. On m'arrêta ; il fut question de me mener jusqu'à Beauvais, afin de me livrer à la justice. Bref, un obligeant se proposait déjà pour aller avertir la gendarmerie du canton, quand mon digne hôte parut, fort heureusement pour moi. Il me reconnut aussitôt ; et, lorsque je lui eus conté la cause de tout, l'histoire de ma tartine et la persécution de mon cousin Labiche, le brave homme n'hésita pas à me réclamer : puis chacun alla se coucher, tout en maugréant d'avoir été dérangé pour rien.

J'en fus quitte pour la peur ; et, rentré à l'écurie, je m'endormis en réfléchissant à tout ce qui aurait pu arriver à propos d'une tartine de beurre.

CHAPITRE VI

Promenade matinale. – Mon cousin Labiche s'ouvre l'appétit. – La défroque de mon grand-père. – La doublure d'un gilet. – Heureuse trouvaille. – Mon cousin fait encore des siennes. – La boutique du pâtissier.

Malgré la secousse que m'avait donnée l'alerte de la soirée de la veille, je ne me réveillai qu'à six heures, le matin, en criant :

– Voilà, maman, je me lève !

Je croyais sentir la main de ma mère qui me secouait vigoureusement ; mais, me frottant les yeux, je vis aussitôt que je n'avais auprès de moi qu'un cheval poussif et mon cousin Labiche, non moins poussif que le bucéphale, à en juger par les ronflements dont il emplissait l'air. Je fus bientôt debout, et, voulant réveiller mon dormeur :

– Allons ! lève-toi, lui dis-je.

Mais il fut insensible à cette invitation, et me répondit par un grognement prolongé. J'essayai de l'arracher au sommeil en le tirant par le bras, vain effort ; le grognement de mon cousin fut un peu plus accentué cette fois, mais celui-ci ne s'éveilla pas.

– Viens donc, Labiche, nous allons faire un tour.

Toujours le grognement pour toute réponse.

– Pour nous ouvrir l'appétit, continuai-je en riant.

En un instant il fut debout. Cette proposition de s'ouvrir l'appétit lui avait ouvert les yeux. Nous nous dirigeâmes vers la campagne, et, tandis que je réfléchissais à notre position, mon cousin Labiche humait l'air pur du matin afin de remplir le but de notre promenade.

– C'est fini, il est ouvert, me dit-il tout à coup.

– Ouvert ?... quoi ? demandai-je.

– Eh bien !... parbleu ! l'appétit, répondit-il ; tu sais bien que c'est pour cela que nous sommes sortis... Allons déjeuner...

– Où cela ?

– Où tu voudras... Qu'importe ?

– Avec quoi ?

– Ah ! diable !

L'état misérable de notre bourse se présenta tout à coup à son esprit, et il se gratta l'oreille comme un homme frappé d'une idée désagréable.

– Ah ! diable ! répéta-t-il... Je retourne me coucher, alors... Tâche de trouver un moyen, pendant que je vais faire un somme.

Il avait déjà fait quelques pas pour s'éloigner ; je courus après lui et je le retins. Je tentai de le distraire en lui faisant admirer la campagne.

– Regarde donc, lui dis-je, ce charmant paysage... C'est joli, ici !...

– S'il y avait au moins des pommes ! murmura-t-il.

Après ce qui lui était arrivé la veille !... Mon cousin était incorrigible.

– Écoute, repris-je tout à coup, il y aurait bien un moyen... Ce serait de vendre quelques-unes des parties de la garde-robe du grand-père, que tu traînes avec toi.

– Et nous déjeûnerions ?

– Comme des rois...

– C'est une idée !... D'autant plus belle, que cela rendra mon paquet plus léger et plus commode à porter.

Après ce beau raisonnement, je le vis arpenter le terrain, comme quelqu'un qui court à une affaire importante.

– Où vas-tu donc ? lui criai-je.

– Chercher mon paquet bien vite, afin de déjeûner plus tôt.

J'eus beaucoup de peine à le décider à m'attendre.

Nous arrivâmes à l'écurie ; et, en cherchant ce que nous pourrions vendre de la défroque du grand-père, je pris un gilet qui me parut plus lourd que les autres.

– C'est extraordinaire, dis-je à mon cousin Labiche.

– Quoi donc ?

– Ce gilet est joliment lourd... on dirait qu'il y a quelque chose dedans...

– Bah !... si ça allait être de l'argent, fit mon cousin en se rapprochant.

– Ma foi !... repris-je, en tâtant toutes les poches.

– Ah ! dame ! ça se pourrait bien, continua mon cousin ; parce que, vois-tu, le grand-père était riche.

– Labiche ! m'écriai-je brusquement, nous sommes sauvés, cousin.

Je venais de sentir, entre l'étoffe et la doublure, quelque chose de rond comme une pièce de monnaie...



– C’en est !... c’est de l’argent !

– Allons déjeuner, fit aussitôt mon cousin Labiche, cherchant à m’entraîner ; mais j’étais trop occupé à défaire la doublure avec mon couteau pour céder à ses instances.

Enfin, je jetai un cri de joie ; deux pièces d’or venaient de tomber à mes pieds. Qu’on juge de notre bonheur : nous qui n’avions pas un sou un instant auparavant, nous nous trouvions tout d’un coup à la tête d’une fortune de quarante francs. C’était un coup de la Providence. Et nous ne pensâmes pas à remercier le Ciel, ingrats que nous étions ! Oh ! pour cette fois, je ne fis pas à mon cousin la moindre observation ; il commanda ce qu’il voulut, et je vous assure que ce qu’il voulut passa la permission. Mais je ne dis mot, et je payai l’aubergiste sans la moindre humeur. J’étais si heureux de notre trouvaille.

– Je n’aime pas rester sans le sou dans ma poche, me dit mon cousin Labiche ; donne-moi une des deux pièces, quand tu en auras besoin, je te la rendrai.

Hélas ! je n’aurais pas dû céder ; mais comment lui refuser cette satisfaction ? Les deux louis ne lui appartenaient-ils pas ? Grâce à notre trouvaille bienheureuse, il nous fut permis de continuer notre voyage ; et quelques jours après nous traversions Caen. On voit que nous prenions un plaisant chemin pour gagner le midi de la France. Nous étions revenus sur nos pas dans la direction du nord, circonstance qui me fit regretter amèrement de ne pas avoir travaillé davantage quand je m’étais trouvé à même d’étudier la géographie.

Comme nous traversions la ville, je vis tout à coup disparaître mon cousin, et il me fut impossible de découvrir par où il était passé. Dans la crainte de le perdre, je pris le parti de rester à la même place jusqu’à son retour. Il ne tarda pas à reparaître,

sortant de la boutique d'un pâtissier avec un gros paquet qu'il portait dans son mouchoir.

Il vint à moi radieux.

– Je viens de faire une emplette... Des gâteaux, me dit-il en dépliant son mouchoir sur une borne.

– Ô mon Dieu ! quelle provision ! m'écriai-je.

– J'ai pris tout ce que j'ai pu trouver... il n'y avait que cela dans la boutique.

– Mais... ça a dû te coûter bien cher... dis-je en hésitant ; car l'aspect des gâteaux, que j'aimais beaucoup, me faisait oublier mon rôle habituel de mentor.

– Oh ! pas si cher que j'aurais cru... Il y en a pour seize francs dix-neuf sous, répondit mon cousin avec indifférence.

– Seize francs dix-neuf sous ! m'écriai-je, revenant tout à coup au sentiment de notre position ; et moi qui allais te demander ton louis aujourd'hui... Je n'ai plus d'argent...

– Oh ! mais j'en ai, moi !... Trois francs !... les voilà !...

Son sang-froid me confondait ; mais, comme tout en parlant il occupait ses mâchoires et que les gâteaux disparaissaient ainsi que dans un gouffre, je cessai tout à coup mes réflexions, pour imiter autant qu'il me fut possible mon cousin Labiche. Et tous deux, attablés sur un banc de pierre, dans la rue la plus fréquentée de Caen, nous fîmes le repas le plus *feuilleté* et le plus cher que je me sois permis pendant tout le cours de mes aventures.

CHAPITRE VII

Les suites d'une gourmandise. – Mon cousin tire la langue. – Une rencontre sur la route. – Proposition de traité. – Nous acceptons. – Nous entrons chez un barbier gascon.

Le lendemain du jour où nous avions fait notre splendide repas dans les rues de Caen, mon cousin Labiche se réveilla sur une meule de foin, où nous avions passé la nuit, en me disant qu'il avait rêvé lion, et que c'était un signe certain qu'il mangerait d'excellentes choses ce jour-là.

– Je ne sais pas si tu mangeras d'excellentes choses, lui dis-je avec humeur ; mais ce que je puis t'affirmer, c'est que nous n'avons plus le sou.

– Bah ! reprit-il avec ce sang-froid qui me surprenait toujours, nous avons déjà été dans cette position-là... et nous en sommes sortis...

– Au fait ! tu as raison, m'écriai-je ; passe-moi ton paquet, que je visite encore les gilets du grand-père.

Cette fois il sortit un peu de son apathie, et il m'aida à passer en revue toutes les poches de la garde-robe paternelle. Mais, hélas ! elles furent aussi insensibles à notre misère que les pierres du chemin, et ne nous offrirent même pas la moindre pièce de dix sous. Nos traits qui exprimaient l'espérance quand nous commençâmes notre perquisition, prirent peu à peu une teinte sombre, à mesure que cet espoir diminuait ; et, quand

nous eûmes acquis l'affreuse certitude que pour le coup nous étions tout à fait réduits au dénûment, nous nous trouvâmes dans les plus heureuses dispositions pour nous disputer. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

– C'est ta faute, aussi ! dis-je à mon cousin ;... avec ton idée de te payer pour seize francs dix-neuf sous de gâteaux...

– Écoute donc... il y avait longtemps que j'en avais envie.

– Ce n'était pas une raison pour acheter une boutique entière... Grâce à ta gourmandise nous jeûnerons aujourd'hui... car les trois francs qui te restaient ont passé au dîner d'hier... Maudit gourmand !

– Ah ! bien, je te trouve délicieux ! reprit mon cousin Labiche : tu m'appelles gourmand, et tu en as mangé ta part...

– Dame ! écoute donc... la sottise était faite... il fallait bien l'avaler... Et puis, d'ailleurs, tu en as englouti plus que moi.

– Oh ! si on peut dire !

– Enfin, veux-tu que je te dise ?... il me semble t'avoir vu, en nous endormant hier soir, tirer un gâteau de ta poche et le manger en te cachant.

– Par exemple ! fit mon cousin, évidemment embarrassé et s'efforçant de changer la conversation.

Mais son embarras même me prouva que j'avais deviné juste. Il avait caché quelques-uns des gâteaux, au moment où il les avait achetés. Cette nouvelle preuve de son égoïsme me révolta ; et je voulus me venger au moins en jouissant de son embarras.

– À propos, dis-je tout à coup, nous avons fouillé tous les habits, excepté ceux que tu portes. S'il allait y avoir de l'argent dans tes poches ?...

– C'est impossible... il n'y en a pas, répondit-il vivement.

– Donne, je vais chercher, repris-je.

Mais mon cousin Labiche à cette proposition, se leva vivement.

– Ah ! ah ! c'est ennuyeux, dit-il ; allons nous promener un peu.

Je me promis de l'observer, ne fût-ce que pour l'empêcher de jouir des trésors de sa cachette, puis je parlai d'autre chose.

– Ah çà ! qu'allons-nous faire ? lui demandai-je.

– Tiens, j'ai pensé à une chose cette nuit, me répondit-il.

Je le regardai avec stupéfaction : il avait pensé à quelque chose !... Il remarqua mon étonnement.

– Oui, continua-t-il, il faut que nous allions en Bretagne... Le frère de mon père est curé dans ce pays-là ;... allons le voir... il nous recevra bien... Il paraît que tous les Bretons l'aiment beaucoup et lui donnent de bons morceaux... On doit joliment manger chez lui... À propos de cela, ajouta-t-il, je déjeûnerais bien.

– Moi aussi, fis-je avec intention.

Nous avions formé le projet d'entrer au prochain village, dans l'espérance d'y trouver quelque chose à faire qui nous procurât la nourriture de la journée. Tout en nous dirigeant vers ce

but, nous marchâmes silencieusement côte à côte, et je ne cessai d'avoir les yeux sur mon cousin, qui paraissait contrarié de mon insistance. Il me regardait en dessous et cherchait à porter la main à sa poche.

– Ah ! je suis fatigué, dit-il tout à coup ; va devant un peu... je te rejoindrai.

– Je ne te quitte pas, répondis-je malicieusement ; je suis fatigué aussi.

Il s'assit de fort mauvaise grâce, et je me plaçai à ses côtés. Bientôt il se leva et se mit à marcher à grands pas, espérant que je ne pourrais pas le suivre ; mais grâce aux efforts que je fis, son espoir fut déjoué. Exténué de chaleur par la marche forcée qu'il avait faite, mon cousin Labiche tira son mouchoir, et dans ce mouvement un gâteau tomba à terre.

– Ah ! lui dis-je... tu n'en cachais pas !...

– C'en est un qui sera resté dans le mouchoir, fit-il vivement en rougissant, je ne comprends pas comment cela se fait...

Mais, sans lui laisser le temps de se mettre en garde contre une attaque aussi imprévue, je sautai sur sa poche, et j'en tirai un chaos de pâtisseries formidable. Mon cousin, en dormant, s'était étendu sur la basque de son habit dans la crainte qu'on ne le volât ; et il avait singulièrement arrangé la pâtisserie. Il fut un instant confondu, ce qui me laissa le temps de prendre ma part de cette macédoine ; après quoi je la lui rendis, et il la fit disparaître en deux coups de dents.

Nos démarches auprès des villageois furent parfaitement inutiles. Il y eut même quelques-uns d'entre eux qui nous reçurent fort mal, en nous traitant de vagabonds ; et, vers le soir, nous retournâmes à notre meule, découragés et portant bas

l'oreille. Mon cousin Labiche faisait une piteuse grimace ; après avoir répété au moins mille fois : « J'ai faim… je mangerais bien quelque chose, » reconnaissant l'inutilité de ses efforts, il avait fini par se résigner, mais de la plus mauvaise grâce du monde ; et il lui eût été impossible de dissimuler son découragement. Nous nous étendîmes sur notre foin sans souper ; et ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes enfin à nous endormir, car le sommeil est ennemi des estomacs vides.

Le lendemain et le surlendemain, même manège. Nous parcourions les villages voisins, demandant qu'on nous employât ; mais partout nous essuyions les mêmes refus injurieux, et chaque soir nous revenions à notre meule, le ventre vide et le cœur déchiré. Mon pauvre cousin Labiche faisait pitié ; il avait vainement secoué tous les pommiers, la récolte était faite ; il avait grappillé dans toutes les vignes, mais les grives et les oiseaux pillards avaient passé par là. Qu'on juge de son abattement à lui, qui, depuis trois jours, n'avait mangé que la moitié d'un pain de quatre livres que je m'étais procuré grâce à une petite épargne prudente, et que j'avais eu soin de diviser en portions égales ! Ce n'était pas le quart de ce qu'il fallait à mon pauvre cousin ; aussi laissait-il pendre ses jambes, tomber ses bras et refusait-il de faire un pas.

Nous étions dans ce triste état quand nous fîmes la connaissance d'un barbier, qui probablement fatigué, vint s'asseoir auprès de nous sur le bord de la route. Il ne fut pas longtemps sans remarquer notre tristesse.

– Eh ! qué que vous avez donc ? dit-il en gasconnant on ne peut mieux.

– Ma foi ! nous n'avons rien, répondis-je résolument, et voilà ce dont nous nous plaignons. Nous avons cherché à travailler ; on nous repousse partout en nous appelant vagabonds.

– Eh ! donc... né lé seriez-vous pas un peu ?

– Non, vraiment, Monsieur, m'écriai-je. Et je me hâtai de lui conter notre histoire sans lui rien cacher... si ce n'est le furieux appétit de mon cousin Labiche ; car, je ne sais pourquoi, j'espérais quelque chose de cet homme et je craignais que cette circonstance ne l'indisposât. Quand j'eus fini, le Gascon, me prenant par l'oreille :

– Eh ! donc... l'ami, dit-il, c'est cé grand escogriffé qui est ton cousin ?

– Mon cousin Labiche, oui, Monsieur.

– Eh bien ! mes pichouns, bénissez lé hasard qui m'a jeté sur votre routé... Jé veux vous être utile ; et jé vous prends chez moi... Jé suis barbier... et, voyez l'avantage... jé ferais votre apprentissage à tous les deux... Commé jé vous veux du bien... jé né vous prendrai rien pour cela... seulément nous férons un petit papier par lequel nous nous engagerons mutuellement à né pas nous séparer de huit ans... pendant lesquels, jé vous garderai aux mêmes appointements... c'est-à-dire que vous né mé payerez pas... Eh ! donc !...

Sans doute il était désagréable de s'engager pour huit ans, mais cela valait mieux encore que de mourir de faim ; aussi nous hâtâmes-nous d'accepter, mon cousin Labiche et moi. Le barbier fit claquer ses doigts, en se levant d'un air satisfait, et il nous emmena avec lui. Chemin faisant, mon cousin Labiche faillit tout gâter.

– Et les repas ! s'écria-t-il, vous n'en avez pas parlé.

Le barbier le regarda de travers.

– Les repas ! repris-je vivement, les repas ! tu verras bien à quelle heure ils sont.

Nous venions d'arriver au village, et de loin le barbier nous montra un tableau qui s'avançait sur la rue et représentait un pot de fleurs grossièrement peint.



– À l'*Oreillé-d'ours !* s'écria le barbier ; ça sé voit dé loin. *Cornésac, barbier, vétérinaire et épicier*, le tout au plus justé prix.

À ce moment, nous étions devant la boutique ou plutôt les boutiques, car il y en avait deux ; et ce ne fut pas sans surprise que je lus les mille inscriptions appliquées aux carreaux et ayant toutes trait à l'un des trois métiers de notre nouveau maître. En voici quelques-unes ; *Ici, on rase grâtis demain. – Coupe de cheveux à trois sous avec frisure. – Ici, on tond les chiens, on les saigne, ainsi que les chats et tous les autres animaux du pays. – Épiceries, clouteries, herboristerie en GROS et en dé-*

tail, – poudre pour les dents, – médecine pour les chiens ; on prend les animaux en pension et des élèves pour la coiffure.

Malgré ma triste position, je ris de bon cœur en lisant ces inscriptions ; mais je fus arraché à mon hilarité par la voix de mon patron, qui m'appela dans la boutique, dont je me propose de donner un aperçu dans le chapitre suivant.



CHAPITRE VIII

La boutique du barbier. – Portrait de mon patron. – Mon cousin Labiche produit son effet. – Conversation à notre sujet entre le barbier et sa femme.

Si vous n'avez jamais vu de boutique de village, il vous sera impossible de vous faire une idée de celle dans laquelle j'entrai sur l'invitation de mon patron, l'illustre barbier Cornesac.

Mon cousin Labiche m'avait précédé ; et ce fut lui qui attira le premier mes regards : il soufflait sur une chaise placée près d'une porte qui devait être celle de la cuisine, à en juger par les regards de convoitise que mon pauvre cousin lançait dans les profondeurs de la pièce voisine. Mais je fus bientôt détourné de cette observation par l'aspect étrange que présentait la boutique dans laquelle j'allais faire mon apprentissage. Qu'on se figure, si l'on peut, une petite pièce non pavée, non carrelée, et dont la terre, pour tout plancher, offre de tels accidents de haut et de bas qu'il faut une grande habitude du terrain pour ne pas se laisser choir. Les murs, nudifiés par l'humidité, paraissent avoir été couverts, bien avant la Révolution, d'un papier qui a pu être gris-bleu, mais dont bien certainement le chimiste le plus habile ne pourrait à l'heure qu'il est, reconnaître la couleur primitive quand bien même il se livrerait à l'analyse la plus minutieuse sur les quelques lambeaux qui en restent.

Passons à l'inventaire du mobilier. Quelque chose au fond qui a la prétention d'être un comptoir ; deux chaises estropiées et une table boiteuse, laquelle porte triomphalement une vieille cuvette en terre, qui prouve aux chalands, par trois brèches

énormes, l'ancienneté de ses services et les nombreux assauts qu'elle a eu à soutenir. Un vieux cadre jadis doré, et qui servait en ses beaux jours à entourer une glace, laquelle aura probablement volé en éclats dans un jour de colère ; car il n'en reste plus qu'un morceau dans un coin du cadre, encore paraît-il tout honteux de son isolement. Ce cadre passe sa vie monotone pendu au mur, en société de deux gravures qui, par l'absence de toute poussière, semblent être les favorites du lieu et l'objet d'un culte particulier du seigneur et maître.

Ceci n'est que pour un côté.

Si l'on se retourne, on aperçoit la boutique d'épicerie, plus basse de trois ou quatre marches que celle du barbier. Une cloison séparait jadis les deux boutiques ; mais elle a disparu pour la commodité du patron, qui trouve ainsi la facilité de servir une livre de sucre ou de chandelle dans l'intervalle d'une barbe à l'autre. Voilà pour les yeux ; que si nous nous occupons de l'odorat, nous nous apercevons qu'il est désagréablement frappé, en entrant, par un mélange de senteurs fort originales. Et il est impossible de donner la supériorité à aucune d'elles : tantôt c'est le savon aromatisé qui domine ; tantôt c'est le poivre, le café ou l'herboristerie, quand ce n'est pas un certain fumet particulier qui décèle, à ne s'y pas tromper, l'habitation des chiens dans ce séjour.

– Ce sont sans doute là les pensionnaires du barbier, pensai-je ; et en effet, en portant mes yeux sous ce qui servait de comptoir, je vis environ une demi-douzaine de ces quadrupèdes qui, en m'apercevant, se mirent à japper à qui mieux mieux.

– Allons ! tout beau... vous autres ! cria le barbier en rentrant dans la boutique, après avoir fait disparaître toute trace de son costume de ville, et avoir revêtu un négligé de circonstance tout à fait agréable.


TELORY.
PEGARD.

C'était un habit qui avait bien pu être jadis de la couleur du papier, mais qui, pour lors, paraissait entièrement revêtu de toile cirée, tant il était gras.

Le barbier nous présenta une feuille de papier toute préparée ; il n'y avait plus que les noms à écrire, et ce fut bientôt fait. Nous étions engagés pour huit ans ! J'avoue que je commençais à faire de sérieuses réflexions ; mais la faim m'avait mis la plume à la main et j'avais signé.

– Allons, nous dit le barbier, à l'ouvrage !... Lé cousin Labiche séra pour l'épicerie ; et toi, mon garçon, commé tu m'as l'air plus entendu, tu seras mon second.

Mon cousin Labiche vit avec plaisir la destination qu'on lui donnait ; il pensait aux pruneaux, aux confitures, au fromage même qui lui tomberaient sous la main ; aussi fut-ce avec une joie digne d'un tigre affamé qu'il descendit les trois marches qui le jetèrent à plein collier dans l'épicerie. Quant à moi, je restais avec le barbier, et comme il remarqua que je portais les yeux vers les deux gravures :

– Ah ! ah ! me dit-il, tu regardés mon portrait ?...

– Votre portrait !... fis-je étonné.

La gravure représentait M. de Turenne vu de dos.

– Certainément tout lé monde trouvé que j'ai beaucoup dé ressemblance avec M. dé Turenné... surtout dans cetté position... Né remarques-tu pas ?

Je ne savais que répondre, quand il reprit :

– Allons ! tu n'es pas bon phisionomisté... Mais qué diras-tu de ce Louis XIV ? Jé l'ai encore acheté à cause de la ressemblance frappante qué j'ai trouvée entre lé grand roi et moi.

Fort heureusement pour moi, on appela le sosie du grand roi, sans quoi j'allais lui rire au nez.

Je ne ferai pas ici le récit des huit jours que nous passâmes chez le barbier ; je me contenterai de dire que, vers la fin de la semaine, il ne semblait plus aussi enchanté qu'il l'avait paru d'abord de son acquisition. Mon cousin Labiche faisait des siennes ; il dévorait les pains de quatre livres, quand il ne trouvait pas mieux... et on avait soin qu'il en fût toujours ainsi. Le patron ne causait plus avec nous, la patronne murmurait en nous regardant en dessous. Mon cousin Labiche ne s'apercevait de rien, il allait toujours son train ; mais moi, je remarquais ces signes certains de l'orage qui s'amoncelait sur nos têtes. Il éclata enfin le huitième jour. Le barbier et sa femme étaient dans l'arrière-boutique, mon cousin Labiche consultait toutes les caisses de pruneaux dans l'espérance d'en trouver encore un ; il n'y avait donc que moi dans la boutique du barbier, et, tout en feignant de démêler une perruque, j'entendis la conversation suivante qui nous concernait :

– Tout va de mal en pis, disait la femme, depuis que tu as amené ici ces deux fainéants là...

– Oh ! né dis pas dé mal du petit, reprit le barbier plaidant en ma faveur, il a dé l'intelligence...

– Intelligence... tant que tu voudras ;... mais le grand, avec son habit cannelle, ne nous laissera bientôt plus de pain à la maison. Il en mange près de quatre livres par jour...

– Eh donc ! femmé, dit à son tour le barbier, si tu lui donnais tous les jours un peu de la soupe qué tu fais pour les chiens, cela calmerait peut-être son appétit...

– Du tout. Il en mangerait à lui tout seul plus que nos six pensionnaires... Il faut qu'il s'en aille... Ah çà ! tu as donc vendu beaucoup de pruneaux ces jours derniers ?

– Pas un ?

– Il n'y en a plus !... Ce vorace-là nous vole... c'est sûr...

Puis elle ajouta tout à coup :

– Cornesac, il faut les renvoyer.

– Les renvoyer... non... jé né lé puis... jé mé suis engagé à les garder huit ans... Mais laissé-moi faire... jé té réponds que demain ils né seront ici ni l'un ni l'autre.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Tu verras... tu verras... fit le barbier ; et il entra aussitôt dans la boutique.

– Eh ! eh ! dit-il en me frappant sur la joue, cé pétit ami... il travaillé comme un joli garçon. Mais c'est aujourd'hui samedi... et cé jour-là... on né travaillé pas le soir... Jé conte des histoires à mes apprentis.

Il appela mon cousin Labiche qui entra en toussant. Dans son empressement, en s'entendant appeler, il avait avalé de travers une figue qui l'étranglait. Alors le barbier, se plaçant au milieu de nous commença aussitôt l'histoire qu'on va lire.

CHAPITRE IX

Histoire du barbier et de ses grands-aïeux.

« Les Cornesac sont barbiers de père en fils. Mon père était barbier, mon grand-père était barbier, tous mes aïeux étaient barbiers. Jugez que de barbes furent faites par ma famille, qui est très ancienne et se fit connaître dans la partie quelques années après que le roi de France Louis VII, dit le Jeune, eut fait naître, en coupant sa barbe, la mode sublime de se raser le menton. Il faut donc remonter très haut pour trouver l'histoire de mes ancêtres.

« Un d'eux, mon architrisaïeul, était très misérable : il occupait une petite boutique, aux armes du roi, dans la rue de la Mortellerie, à Paris, vers le milieu du quatorzième siècle. Il y avait deux raisons pour que le commerce de mon architrisaïeul n'allât pas : la première, c'est qu'il avait fort peu de pratiques ; la seconde, c'est qu'alors la mode de porter la barbe avait reparu. Les barbiers, à cette époque, se disputaient donc entre eux les jeunes gens qui voulaient se faire pousser la barbe plus vite en se rasant, et les vieillards qui ne la portaient plus parce qu'elle était blanche. Parmi ces derniers, mon architrisaïeul avait pour client une espèce de grand vieillard sec, maigre, et dont le costume offrait aux yeux quelque chose qui vous surprenait malgré vous. Aucune des parties de son costume n'était étrangère à ce qu'on voyait chaque jour ; mais l'ensemble, mais la manière dont cela était porté était si bizarre, que l'on ne savait à quelle idée s'arrêter sur le compte de la pratique de mon architrisaïeul. Et puis il courait sur ce vieillard d'étranges bruits dans le quartier ; on disait, mais tout bas, qu'il se livrait aux

sciences occultes, telles que magie et sorcellerie ; quelques-uns de ses voisins allaient même jusqu'à prétendre que, à certaines heures, il sortait de sa chambre une fumée épaisse sentant le soufre à plein nez. Quoi qu'il en soit, mon architrisaïeul, fort aise de gagner le denier que lui donnait le vieillard à chaque jour de barbe, laissait jaser les bavards et n'en promenait pas moins hardiment son rasoir sur le menton du prétendu sorcier. Il allait même si hardiment dans cette besogne, qu'un jour le rasoir, au lieu de glisser sur le menton, entra dedans assez profondément. Le vieillard se mit dans une grande colère ; ses yeux semblaient lancer la flamme, et mon architrisaïeul faillit tomber à la renverse, quand, en cherchant sur le menton de sa pratique l'entaille qu'il y avait faite, il lui fut impossible de la trouver ; elle avait disparu. Cependant le vieillard s'était rajusté, et, avant de sortir, il dit à mon architrisaïeul :

« – Barbier du diable !

« Et notez que, en l'appelant ainsi, le vieillard savait bien ce qu'il disait, car, s'il n'était Satan, il devait être un de ses affidés.

« – Barbier du diable ! il fallait apprendre ton métier avant d'obtenir ta maîtrise.

« Puis se radoucissant, il ajouta en tirant un rasoir de sa poche :

« – Voilà un rasoir avec lequel tu ne couperas jamais aucune pratique... Je te le donne, ne fût-ce que pour que tu t'en serves quand je reviendrai.

« Mais il ne revint jamais. Cependant mon architrisaïeul regardait le rasoir sans oser s'en servir ; il ne s'y décida que longtemps après, pour faire honneur à l'un des quarteniers de la ville, qui était venu se faire raser chez lui. On ne sait comment cela se fit, mais le quartenier eut le cou coupé, et mon architri-

saïeul fut pendu au gibet de Montfaucon, comme atteint et convaincu d’assassinat.



« Le rasoir passa dans la famille ; et, comme mon architrisaïeul avait quarante ans juste le jour où il s'en servit, il fallut que tous ses descendants s'en servissent le jour où ils atteindraient le même âge. C'était une tradition de la famille, et Dieu sait que de cous coupés ces jours-là, et que de pendaisons lorsque mes ancêtres n'étaient pas assez adroits pour cacher leur victime ! Comme vous le pensez bien, le rasoir était un don de l'enfer ; et, en sens inverse des autres instruments de ce genre, c'était lui qui conduisait la main. Aussi que de tragiques histoires on raconte sur les Cornesac ! Environ vers la fin du règne de Louis XIII un autre de mes aïeux tenait déjà le rasoir fatal dont il allait se servir à l'égard d'un vieux cavalier ; or, ce vieux cavalier était un conspirateur, et le chevalier du guet entra pour l'arrêter juste au moment où la barbe allait commencer. C'est ainsi que le magistrat sauva la tête de ce gentilhomme du rasoir de mon aïeul, et qu'il la conserva pour l'échafaud, sur lequel elle tomba quelque temps après.

« Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler par vos nourrices de ce barbier qui assassinait ses pratiques, les faisait descendre dans un souterrain par une trappe, et les vendait ensuite à un pâtissier qui en confectionnait des pâtés délicieux, plus délicieux même que ceux de Lesage, si renommés. »

Mon cousin Labiche se trouva ici fort combattu entre la peur et la gourmandise. Depuis quelque temps déjà, il se tournait sur sa chaise, paraissait horriblement affecté, et ce ne fut que le mot *pâté* qui le fit un peu revenir à lui. Cependant la peur l'emporta enfin.

– Je crois qu'on sonne à la boutique, dit-il en se levant.

Mais le barbier le fit rasseoir, et reprit ainsi son histoire :

« Ce barbier, qui vivait du temps de Louis XIV, était mon trisaïeul ; il avait pris un si grand goût à la chose, que tous les jours il se servait du rasoir, tellement que le pâtissier lui refusa un matin une victime, en lui disant qu'il en avait encore pour un mois. Mon trisaïeul se trouva fort embarrassé avec sa pratique qui lui restait sur les bras. Cependant, comme il était très entreprenant, il résolut de s'en débarrasser ; et, coupant le corps par morceaux, il en fit plusieurs paquets qu'il envoya jeter à la rivière par des gamins. Il fut pris au moment où il donnait le dernier paquet à un enfant de la rue, en lui recommandant de le porter à l'arche Marion.

« Cependant le rasoir ne quittait pas la famille, et c'est ainsi qu'il arriva un jour en la possession de mon grand-père. On était sous la République ; mon grand-père était très à la mode alors, et il poudrait les plus fortes têtes de l'époque. Il parla de la propriété de son rasoir ; et, comme la guillotine était fort occupée dans ce temps-là, il établit, avec l'autorisation des gros bonnets, une succursale à cet établissement. On l'envoyait faire la barbe à ceux que l'on voulait dépêcher vivement : on prétend même que le 2 et le 3 septembre, il rasa tous les prisonniers renfermés à la prison de l'Abbaye.

« Mon père ne se servit pas du fatal rasoir ; il mourut à trente-neuf ans, onze mois et vingt-neuf jours. Quant à moi, ajouta le barbier en terminant, j'ai demain quarante ans, et s'il ne me vient pas de pratique, ce qui peut arriver, ma foi ! je me servirai du rasoir quand même, et je ferai la barbe au premier individu qui me tombera sous la main, n'eût-il que du poil follet au menton. »

Comme le barbier finissait son histoire, nous entendîmes un grand bruit à côté de nous, et nous vîmes mon cousin Labiche qui, dans son effroi, s'était laissé choir avec sa chaise ; nous le relevâmes, et le barbier monta se coucher en nous engageant à en faire autant.

CHAPITRE X

Frayeur de mon cousin Labiche. – Nous quittons la boutique du barbier. – Le fromage de Gruyère. – La boutique du rôtisseur. – Comment je perds mon cousin Labiche.

Dès que nous fûmes seuls dans la boutique du barbier, je me mis à rire ; car, grâce à la conversation que j'avais entendue le soir même, il m'avait été facile de comprendre que le conte dont venait de nous régaler maître Cornesac n'avait été fait que dans le but de nous effrayer, et de nous engager à prendre la fuite. Quant à mon pauvre cousin qui n'était nullement prévenu, il était dans un état de frayeur difficile à décrire : il portait des yeux hagards vers la porte par laquelle le barbier venait de disparaître. Enfin, quand il fut sûr que celui-ci était bien réellement parti :

– Monstre !... assassin !... dit-il, en tremblant de tous ses membres... Il prendra tout ce qui lui tombera sous la main !... Je suis sûr que ce serait moi... si je restais ici ; mais je n'y resterai pas... mon paquet sera bientôt fait...

D'un mot je pouvais rassurer mon cousin Labiche ; mais d'abord, c'était son funeste appétit qui nous remettait encore une fois sur le pavé, – et il n'était pas homme à le vaincre. – Et puis, je commençais réellement à me dégoûter de ma nouvelle condition. Je ne fis donc aucune observation quand mon cousin Labiche reprit, avec une énergie dont je ne le croyais pas susceptible :

– Non, je ne resterai pas ici… j’aimerais mieux aller garder les chèvres en Bretagne… chez mon oncle… Au moins, avec ces bêtes-là… on n’a rien à craindre… et on fait de bons fromages… Je veux partir… je veux partir tout de suite.

– Eh bien ! qui t’en empêche ? répondis-je, m’amusant un peu de sa terreur.

– Mais… mais… toi ? demanda-t-il avec embarras. Car il s’était habitué à m’avoir auprès de lui, et l’idée de se trouver seul parut tout à coup réprimer son ardeur de fuite.

– Moi, je reste ! fis-je, pour le tourmenter.

– Ah !… reprit-il, ah !… tu restes ?

Rien n’était comique comme son indécision ; d’un côté sa frayeur à l’idée seule de se voir en rapport avec le rasoir fatal du barbier, de l’autre la perspective de s’en aller sans moi, le jetaient dans un extrême embarras. Et ce que je remarquai dans tout cela, c’est qu’au milieu des pensées qui l’occupaient, il n’y en avait pas une qui ne fût de l’égoïsme. S’il me voyait avec peine rester chez le barbier, s’il me sollicitait de fuir avec lui, ce n’était pas que la crainte de me voir exposé à un danger quelconque le préoccupât en rien. Il n’y songeait même pas. Il avait peur seulement de se trouver obligé de penser pour lui-même, fatigue à laquelle il n’était pas habitué.

Je le rassurai cependant.

– Je pars avec toi ! lui dis-je.

Si je n’avais tellement connu son caractère, j’aurais pu me sentir ému de la joie qu’il éprouva à cette nouvelle ; mais je savais à quoi m’en tenir. Aussi, pendant qu’il faisait nos paquets, – car il s’était chargé de tout, – formais-je le dessein de me sépa-

rer de lui à la première occasion. Il m'était désormais prouvé qu'il serait toujours et partout une cause d'expulsion pour moi.

Ce fut plein de ces idées que j'ouvris doucement la porte de la boutique du barbier, et que, après avoir pris mon paquet des mains de Labiche, je sortis en sa compagnie. Le barbier nous guettait probablement ; car nous n'avions pas fait quatre pas, que nous entendîmes refermer la porte à double tour. Nous fûmes bientôt hors du village. Tout en marchant, je me sentais poursuivi par une odeur de fromage de Gruyère qui ne me quittait pas ; et il me semblait que mon paquet était plus lourd que de coutume. Je fis part de ces observations à mon cousin, qui se contenta de sourire sans me répondre.

– Ah çà ! qu'allons-nous devenir ? lui dis-je, car, grâce à ton féroce appétit, nous voilà encore privés de l'abri que la Providence nous avait assuré...

– Ma foi ! je n'en sais rien, me répondit-il, j'ai envie d'être domestique chez quelque personne riche, qui ait une bonne table... Je lui ferai ses commissions le matin, et je passerai le reste de la journée à la cuisine.

– Toujours !... tu ne penses jamais qu'à cela, m'écriai-je, véritablement révolté d'une pareille gourmandise. Tout à coup je m'arrêtai : – C'est étonnant comme ça sent le fromage de Gruyère !

– Bah ! c'est une idée, reprit mon cousin Labiche ; marchons, cela se dissipera...

Nous reprîmes notre marche, mais bientôt, m'arrêtant de nouveau :

– Je n'irai pas plus loin, m'écriai-je, cette odeur me poursuit encore... on dirait que je la porte sur moi.

Et, m'asseyant à terre, je me mis en devoir de dénouer mon paquet. Mon cousin me laissa faire avec le plus grand sang-froid ; et ce ne fut que quand je lui montrai environ trois livres de fromage que j'avais trouvé au milieu de mes effets, qu'il se décida à me dire :

– Ah ! oui... je sais bien... j'en ai autant dans mon paquet... j'ai partagé en deux... bien également...

– Mais où as-tu pris cela ? lui demandai-je.

– À la boutique, parbleu ! me répondit-il avec son sang-froid habituel.

– Incorrigible ! murmurai-je entre mes dents ; et je me promis bien de mettre à exécution le plus tôt possible le projet que j'avais conçu de me séparer de mon cousin Labiche.

Nous nous reposâmes une heure environ, et le jour nous surprit endormis au pied d'un arbre. Nous avions beaucoup marché, et nous nous trouvions non loin d'une assez grande ville, à en juger par le mouvement qui se faisait sur le chemin. Pour m'assurer du fait, je m'en informai à un bon paysan qui passait avec sa femme sur la route : il me répondit en bon normand :

– *C'que vous veyez là, m'nâmi, ch'est l'cloquai d'Chaint-Lo.*

– Saint-Lô ! le chef-lieu du département de la Manche !... m'écriai-je, en rassemblant tous mes souvenirs géographiques.

Nous fûmes bientôt sur pied ; et en peu de temps nous nous trouvâmes au milieu de la ville.

– Si je pouvais perdre mon cousin Labiche ici, pensais-je, il ne manquerait pas de trouver l'emploi qu'il désire ; il doit y avoir des gens riches, qui ont besoin de domestiques à Saint-Lô...

Tout en faisant cette réflexion, je portai les yeux vers mon cousin ; il était campé au milieu de la rue, la tête en l'air, le nez au vent, et flairant pour s'assurer d'où pouvait venir une agréable odeur de volaille rôtie, qui en ce moment arrivait jusqu'à nous.

– Ah çà ! que diable fais-tu là ? lui dis-je.

– De quel côté vient le vent ? me demanda-t-il pour toute réponse.

– Est-ce que je sais, moi !

– Attends ! fit-il en me saisissant le bras, c'est par là, bien sûr !... Viens !...

Il m'entraîna dans une rue transversale, et en un instant nous fûmes vis-à-vis de la boutique d'un rôtisseur, où il nous fut facile d'apercevoir devant un grand feu huit ou dix volailles à la broche. Son instinct de gourmand ne l'avait pas trompé et lui avait donné la perspicacité d'un chien de chasse ! Bientôt mon cousin Labiche tomba dans une contemplation muette ; et il fut enfin tellement absorbé, que je résolus de mettre ce moment à profit pour me débarrasser de sa société. Passant doucement derrière lui, je m'éloignai par la première rue qui se présenta, laissant mon cousin se lécher les barbes en regardant cuire les dindons. Et sans plus m'inquiéter de ce qu'il n'avait pour toute provision que les trois livres environ de fromage de Gruyère qu'il portait sous le bras, je me mis à courir, non sans toutefois l'avoir intérieurement recommandé à la grâce de Dieu.

CHAPITRE XI

D'une rencontre que je fis, et des suites de cette rencontre. – Je deviens rapin. – Un costume neuf. – À la chie-en-lit ! – Le visiteur. – Notice pour le salon. – Du noir sur du blanc. – Je suis encore sur le pavé.

Je courus au moins pendant un quart d'heure et j'étais déjà loin de Saint-Lô, quand je m'arrêtai essoufflé, hors d'haleine. J'avoue que la première chose que je fis, après une course aussi longue, fut de me féliciter d'avoir perdu mon cousin Labiche, qui sans doute était encore en train de regarder cuire les dindons. Mais, ce premier moment de satisfaction passé, je songeai sérieusement à ce que j'allais faire ; et je décidai, après mûre réflexion, que je n'en savais rien. La faim commençait à me tourmenter ; et, si j'avais eu du pain, je crois que j'aurais fait une entaille au produit du larcin de mon cousin, lequel produit continuait à empester mes chemises. Quand je dis mes chemises, je veux dire ma chemise ; car je n'en portais qu'une sous le bras, par la raison que j'en avais deux en tout, et que l'autre couvrait mon corps. Je dois dire ici, pour l'intelligence du lecteur, que la femme du barbier avait blanchi mon linge pendant les huit jours de mon apprentissage, et que c'est un service que je n'ai pas encore oublié.

Au milieu des réflexions que provoquait mon appétit, j'aperçus un homme en blouse, assis dans la plaine à un quart de lieue environ. Il m'était impossible, de l'endroit où je me trouvais, de reconnaître ce qu'il faisait ; mais il paraissait fortement occupé.

– Tiens, me dis-je, allons jusque-là... cela me fera peut-être oublier ma faim.

Je me dirigeai donc vers l'homme, et je m'aperçus bientôt que c'était un peintre qui travaillait d'après nature. Il était si attentionné à son œuvre qu'il ne m'entendit pas venir, et que je m'assis derrière lui sans qu'il me remarquât. Après avoir jeté les yeux d'abord sur la toile qu'il couvrait, je les portai autour de moi, et j'aperçus un énorme morceau de pain posé à terre à côté de lui. Par un mouvement instinctif, je développai mon paquet pour en tirer mon fromage. Cette opération ne se fit pas sans un peu de bruit ; et il se retourna.



– Que diable fait-tu donc là, petit ? demanda-t-il.

– Je vous regarde, Monsieur... C'est joliment beau !

Ce disant, j'avais tiré mon fromage, et le tournais dans mes doigts, tout en portant sur le pain des regards dignes de mon cousin Labiche.

Le peintre ne s'en aperçut pas ; il regardait mon fromage avec les mêmes yeux.

– Tu as là un beau morceau de fromage ! me dit-il.

– Vous avez là un fameux morceau de pain ! répondis-je.

Nous fûmes bientôt d'accord ; tout fût partagé et je me mis à manger de bon cœur.

– Ma foi ! me dit le peintre, tu es arrivé à propos, je n'avais rien là pour déjeuner, et je ne voulais pas retourner à la ville.

Il me proposa de me payer mon fromage ; je refusai, et la conversation fut bientôt engagée. De fil en aiguille je lui contai toute mon histoire, jusqu'à la manière dont je m'étais débarrassé de mon cousin ; il rit beaucoup, et finit par me proposer d'entrer chez lui en qualité de *rapin*. Il me dit qu'il s'appelait Ducormier, qu'il avait beaucoup de talent, que j'aurais un camarade, et tant d'autres choses qui ne firent que me décider à accepter.

M. Ducormier était une espèce d'original ; j'eus bientôt lieu de m'en apercevoir. Il portait la barbe à la manière des anciens maîtres, s'habillait dans son atelier comme Raphaël ou Michel-Ange (c'est lui qui m'apprit ces noms) : il faisait travailler ses rapins comme le faisaient ces grands hommes ; bref, à l'exception de la peinture, il faisait tout comme les anciens maîtres.

Ce n'est pas tout ; poussant à l'extrême son goût pour le costume à *caractère* comme il l'appelait, il voulait que ses ra-

pins fussent vêtus à sa mode. Cette bizarrerie me charma beaucoup, car ma blouse commençait à tomber en lambeaux ; et ce fut avec une joie sans égale que je le vis chercher dans un tas de hardes des accoutrements à ma taille. Sa recherche ne fut pas vaine, et je m'ajustai du mieux que je pus. Je ne concevais pas comment il se faisait que mon nouveau maître eût une telle quantité de costumes de toutes les époques ; mon camarade, l'autre rapin, m'expliqua ce fait en me disant que M. Ducormier était fils d'un directeur de théâtre, et que le magasin de costumes avait fait partie de l'héritage. J'étais vraiment tout fier de ma nouvelle toilette : je portais un tricot amarante collant, une espèce de blouse bleu de ciel, et une délicieuse petite toque rehaussée d'une plume. Ce bizarre accoutrement me charmait d'autant plus, que j'étais revenu à Saint-Lô, et que, dans le cas où mon cousin Labiche serait encore dans les rues, il était parfaitement impossible qu'il me reconnût. Mais j'eus le lendemain matin un désenchantement auquel j'étais loin de m'attendre. Mon maître m'envoya faire une commission ; et à peine eus-je mis le pied dans la rue, que je me vis entouré d'une foule de gamins qui me poursuivirent en criant : à la chie-en-lit !... à la chie-en !... lit !... lit ! lit !

J'étais rouge d'indignation quand je rentrai à l'atelier ; mais mon camarade me prêcha tellement, et l'habitude est si bien une seconde nature, que bientôt je n'y pensai plus, et que trois jours après nous nous amusions, mon camarade et moi, à parcourir les rues, crayonnant des charges sur les murs, en dépit des gamins, qui, de leur côté, finirent par ne plus faire attention à nous.

Je fus assez heureux pendant trois mois que je passai chez M. Ducormier. L'hiver était déjà avancé, l'époque du Salon approchait. Notre maître nous dit un matin qu'il fallait nettoyer l'atelier, parce qu'il attendait un visiteur. En effet ce visiteur arriva. C'était un petit monsieur, fort gras, très rouge, et dont le nez était orné de bésicles en or. Il entra la tête haute, en faisant

résonner ses talons, trancha sur toutes choses, blâma et approuva, le tout sans que mon maître, ordinairement si chatouilleux à l'endroit de ses œuvres, osât souffler mot. C'est que le visiteur était un riche amateur, et que M. Ducormier avait le doux espoir de lui vendre quelques-uns de ses tableaux.

– Montrez-moi votre Salon, dit le visiteur sans rien rabattre de l'importance qu'il se donnait.

– J'ai plusieurs choses ! répondit mon maître, en avançant son chevalet avec empressement. Voici d'abord une toile que j'appelle : *l'Enterrement du recteur*... c'est un tableau de genre, style moyen âge... Qu'en pensez-vous ?

– C'est trop triste ! dit l'amateur, après avoir regardé le tableau en sifflant entre ses dents et en clignant les yeux comme un parfait connaisseur.

– Et de cette *Noce de village*... qui n'est qu'ébauchée... qu'en direz-vous ? continua mon maître en faisant disparaître la première toile pour en placer une autre devant le riche visiteur.

– C'est trop gai, fit celui-ci après mûre réflexion.

– Allons ! reprit mon maître, je vois qu'il faut vous montrer mon chef-d'œuvre... ma grande toile... je compte sur un succès au Salon.

Et M. Ducormier, après avoir caché la *Noce de village*, apporta, avec toute la précaution et toute l'importance digne d'un chef-d'œuvre, un tableau qu'il plaça sur le chevalet en le mettant dans son jour.

– Ah ! ah ! dit le connaisseur, en le regardant en tous sens, ah, ah !...



L'AMATEUR DE TABLEAUX

Le tableau représentait un jeune homme irrité chassant de chez lui un vieillard, qui pouvait être un vieux serviteur ou un grand-parent, au choix ; derrière lui, une femme paraissait regarder la scène avec beaucoup d'indifférence, et sur le premier plan, un enfant tâchait de retenir le vieillard par son manteau qui lui restait dans les mains.

– C'est beau ! fort beau !... reprit l'amateur après un long silence, pendant que mon maître souriait de satisfaction. Quel sujet avez-vous traité là ?

– Ma foi ! je n'en sais rien... dit mon maître ; je me suis laissé inspirer, mais je ne sais vraiment comment faire ma notice.

– Nous la ferons ensemble, continua le visiteur. J'achète ce tableau.

Et, en disant ces mots, il avançait la main pour y toucher.

– Ne touchez pas ! s'écria mon maître effrayé, vous allez tout barbouiller. Ces blancs ne veulent pas sécher... c'est comme les noirs de mon *Enterrement*.

On fut bientôt d'accord sur le prix ; il ne fut plus question que de rédiger la notice. Ici une longue discussion s'engagea ; l'acquéreur du tableau voulait que l'on fît un détail pompeux du sujet en donnant aux personnages des noms historiques. Il proposa de mettre : *Louis XI faisant une scène à son père.* M. Ducormier eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que Louis XI ne portait pas une redingote, pas plus que son père Charles VII ne portait la culotte courte. Enfin, mon maître proposa ce titre : *une Scène de famille.*

Le visiteur parut assez satisfait ; seulement il fit observer que cela n'avait pas l'air d'une famille unie, et qu'il fallait l'indiquer. On écrivit donc : *Scène de famille désunie,* et le connaisseur exigea que le peintre fit mettre, sur le livret, cette note : *Acheté par M. Salvador, herbager, propriétaire à Saint-Lô, Grande-rue, n°* 104, *tient vaches, veaux, etc., et tout ce qui concerne sa partie.*

L'addition de cette note était une clause résolutoire du marché. Mon maître n'y regarda pas de si près ; et quand le visiteur fut parti, il sauta de joie, en m'ordonnant de remettre ses toiles en place, non sans me recommander la plus grande précaution.

Malheureusement, je ne tins pas assez compte de l'avis ; et, mettant *l'Enterrement* dont les noirs n'étaient pas secs sur la *Scène de famille* dont les blancs étaient encore tout frais, je fis un petit mélange fort agréable. La vue de ce mélange irrita tellement M. Ducormier, le lendemain matin, que, sans me laisser le temps de faire mes adieux à mon camarade, il me glissa une pièce de vingt sous dans la main et me jeta à la porte.

Sa colère fut même si violente qu'il oublia de me reprendre mon costume : je me trouvai donc de nouveau sur le pavé, avec vingt sous et mon beau tricot amarante collant, mon espèce de blouse bleue et ma jolie petite toque dont la plume flottait au vent.

CHAPITRE XII

Amères réflexions. – Ce que c'est qu'un costume. – Je me débarrasse du mien. – Je deviens pâtre. – Je m'ennuie avec les bêtes. – La calèche découverte. – Le bon curé.

Quand je me trouvai dans la rue, je fis d'amères réflexions :

– Faut-il, me dis-je, faut-il que, pour une étourderie, je me voie privé tout à coup d'une place où j'avais chaud, et où j'apprenais le dessin, ce qui m'amusait beaucoup ! Maudite couleur ! Pourquoi n'était-elle pas sèche ?... Me voilà maintenant, par le froid qu'il fait, exposé dans la rue à tous les vents...

Pendant que je faisais ces réflexions amères, je m'aperçus que mon costume, tout gracieux qu'il était, ne suffisait pas à me garantir du froid ; car, un vent de bise étant venu à souffler, je me pris à grelotter. Cependant je repris courage, et je pensai que, au lieu de rester à trembler au coin d'une borne, il était beaucoup plus sage de chercher de l'emploi. Je me mis donc aussitôt en course. Mais, hélas ! je ne savais pas encore de quelle importance est le costume ici-bas ; le mien me fit repousser partout.

– En voilà un qui est bien pressé, disait-on, il est déjà déguisé, et le carnaval ne commence que dans huit jours...

Cette phrase, à laquelle je ne fis pas attention d'abord, me revint plus tard à l'esprit. Désolé, sans ressources, je marchais au hasard, quand je me trouvai sur une éminence qui dominait

la rivière : je m'assis là avec découragement. Dieu sait que de pensées sinistres me vinrent à l'esprit ! Et, dois-je l'avouer, je commençai à regretter la maison paternelle et à maudire mon goût prononcé pour les aventures. Tout à coup ce qu'on m'avait dit en me repoussant me revint à la mémoire.

– Le carnaval ne commence que dans huit jours, m'écriai-je, on trouve que je suis bien pressé ; mais dans huit jours il y aura des gens qui se déguiseront. Si je pouvais changer mon costume !

Cette simple réflexion me rendit toute mon énergie, et je rentrai à Saint-Lô. Tout en rôdant dans les rues, j'aperçus une boutique de fripier sur laquelle était une inscription qui me fit bondir de joie : *Ici on loue masques et dominos.*

– Voilà mon affaire, fis-je tout-à-coup ; et j'entrai résolument dans la boutique. – Voulez-vous m'acheter le costume que je porte, Monsieur ? demandai-je sans regarder à qui je m'adressais.

– Qu'est-ce que c'est que ce carême-prenant ? glapit une voix de femme au fond du magasin.

J'étais fort intimidé, et je pensais déjà à battre en retraite quand un homme parut.

C'était le fripier ; il me prit par le bras, me fit tourner et retourner ; et après un examen sérieux :

– Où diable as-tu trouvé cela ? me dit-il.

Je crus prudent de lui cacher la vérité, et j'inventai une fable assez vraisemblable.

– Ne voulant pas me charger d'un paquet, lui répondis-je, comme on approchait du carnaval, je me suis décidé à sortir ainsi accoutré. Mon intention n'étant pas de vendre, mais bien de changer mon vêtement, j'ai pensé qu'il me serait bien plus facile de remporter mes nouveaux habits sur mon dos.

Le fripier parut de beaucoup radouci à cette pensée qu'il allait me payer en marchandises au lieu de débourser de l'argent ; et il entra en arrangement avec moi.

Nous allions nous entendre, quand la femme se mêla de l'affaire.

– Que vas-tu faire de cela ?... Un costume d'enfant !

– Bah ! laisse donc, reprit l'homme, ça ira tout de même... en s'y prêtant... Tope là, ajouta-t-il en me frappant dans la main, et je vais te chercher un habillement complet.

J'entendis la femme qui bougonnait, en lui recommandant de ne pas faire de folies ; et je vis bientôt mon homme revenir avec une veste et un pantalon qui pouvaient passer pour un costume d'arlequin, tant ils étaient bariolés de pièces de diverses couleurs. Je ne fis pas le difficile ; et, après avoir opéré mon changement le plus vite qu'il me fut possible, je sortis fièrement de la boutique.

J'allai tout droit chez M. Salvador ; la visite de l'amateur chez mon maître était trop présente à mon esprit, puisque c'était elle qui m'avait fait renvoyer, pour que j'eusse oublié l'adresse de l'herbager. Je le trouvai tout soucieux ; il commençait à regretter son marché, et ce ne fut pas sans plaisir qu'il apprit l'accident qui m'avait fait chasser. Cet accident était très réparable ; mais M. Salvador en profita pour écrire à mon ancien maître qu'il avait su que le tableau était gâté, et que, par conséquent, c'était marché nul. Puis, dans sa reconnaissance, il

m’admit chez lui en qualité de pâtre ; et, dès le lendemain, il me mena à sa ferme, située aux environs d’Avranches.

Dans les premiers temps, je n’eus pas grande occupation ; le froid empêcha les brebis de sortir. Mais, le printemps ramenant l’herbe sur la terre, je passais des journées fort peu agréables. Je m’étais fait une espèce de surtout avec une peau d’agneau, et, ainsi accoutré, je partais dès le matin pour mener paître mon troupeau jusqu’au soir. Je m’aperçus bientôt que ce genre de vie ne m’allait pas ; et, un soir entre autres que je rentrai au bercail avec un mouton de moins, je fus si vertement corrigé, que je maudis du plus profond de mon cœur ma houlette, mon troupeau, et jusqu’à l’herbager auquel il appartenait.

Il m’est impossible de dire combien de journées fastidieuses je passai à faire ce métier. Toujours assis dans la campagne, au milieu de mes bêtes, je ne pouvais me procurer quelque distraction qu’en profitant des éléments de dessin que je devais à M. Ducormier pour tracer le portrait des êtres stupides qui m’entouraient. Je veux parler des moutons. Je ne trouvais rien de stupide comme ces animaux-là ; et leur nature passive me privait même des émotions que des animaux plus rétifs m’eussent nécessairement données.

Véritablement, je me lassai de la société des bêtes, et je m’apercevais avec dépit que, à leur contact, je prenais un peu de leur nature. Je recevais passivement, en rentrant à l’étable, les corrections que le premier venu jugeait à propos de m’infliger pour la moindre cause ; et la manière moutonnière dont j’acceptais cela ne faisait que donner aux correcteurs plus d’envie de corriger.

Je ne m’étais jamais senti aussi apathique, lorsqu’une circonstance toute naturelle vint me réveiller de ma torpeur et me tirer de la position où je languissais.

Un jour que je faisais paître mon troupeau sur le bord d'une route, une élégante calèche découverte passa au milieu d'un nuage de poussière. Comme je regardais curieusement le bel équipage, je vis tomber un mouchoir sur le chemin ; je le ramassai vivement, et, pendant que le cocher arrêtait ses chevaux, je le rendis à un bon curé qui me remercia avec beaucoup de bienveillance, et, qui, – c'est lui qui me le dit plus tard, – remarquant dans mes yeux une certaine intelligence, daigna causer un moment avec moi.

Il y avait dans la voiture un monsieur, une dame et deux enfants ; mais je ne fis pas alors grande attention aux compagnons du curé, ne me doutant pas qu'un jour je leur devrais plus que je ne méritais.

– Cela te plaît-il de garder les moutons ? me demanda l'excellent homme.

– Oh ! non, Monsieur, répondis-je vivement en rougissant, j'aimerais bien mieux faire un métier qui m'instruise : car je n'apprends rien avec mes bêtes.

Il parut fort satisfait de ma réponse ; il allait de nouveau m'adresser la parole, quand le monsieur et la dame, qui paraissaient très pressés de continuer leur route donnèrent au cocher l'ordre de repartir. Le curé eut à peine le temps de me crier :

– Reviens demain faire paître ton troupeau à la même place !

Et la voiture disparut.

Je rentrai à l'étable le cœur plein d'espoir.

« Qui sait, me disais-je, ce bon curé veut peut-être me tirer de la position où je végète ? Certes, ce n'est pas pour rien qu'il

m'a dit de revenir à l'endroit où je l'ai rencontré... » Je dormis très peu cette nuit là ; et le lendemain j'étais sur le bord de la route bien longtemps avant l'heure probable de l'arrivée du curé. Le digne homme fut fidèle à sa parole ; il vint vers midi. En l'apercevant, je sentis mon cœur battre avec violence. Une voix secrète me disait que mon sort allait changer ; et ce fut d'un ton ému que je répondis quand il me demanda à qui appartenait le troupeau que je gardais.

– Allons, me dit-il enfin, en me frappant amicalement sur la joue, puisque tu veux t'instruire, mon garçon, je crois que j'ai trouvé le moyen de te contenter.

Il m'offrit alors de me prendre chez lui pour aider sa gouvernante dans les soins du ménage. Je fus si touché de cette offre, que je tombai à ses genoux en le remerciant. Il me releva, me promit de voir M. Salvador ; puis il m'engagea à prendre patience et à ne pas négliger mon troupeau pour cela.

J'étais au comble de la joie, lorsque, le lendemain, M. Salvador vint me trouver au pâturage et me dit d'un ton bourru :

– Ah ! te voilà, intrigant !... Tu as de hautes protections, à ce qu'il paraît... Laisse ton troupeau et va chez M. le Curé ; car tu lui appartiens maintenant.

CHAPITRE XIII

L'abbé Raymond. – Mademoiselle Marianne. – Je pense à mon cousin Labiche. – Un volume de « Gil Blas ». – Je commence à me lasser des confitures. – Encore mon goût pour les aventures. – La fête du village voisin. – Je commets une mauvaise action.

L'abbé Raymond, au service duquel j'entrai le jour même, était bien le meilleur homme de la terre. Jouissant d'une certaine aisance, trois mille livres de rente, il avait constamment refusé des cures plus importantes que celle qu'il occupait, prétendant qu'avec sa petite fortune, dans un village, il pouvait faire plus de bien qu'il n'en ferait dans une grande ville. Bien pénétré de cette noble idée, il s'était opposé obstinément à toutes les démarches que des amis puissants voulaient faire en sa faveur. « Non, disait-il, non... ces bons paysans sont habitués à moi... je ne veux pas changer leurs habitudes. » Et lui, ordinairement si bon, se fâchait tout rouge lorsque l'on insistait.

La paroisse que desservait l'abbé Raymond était à quelques lieues d'Avranches, et son petit presbytère était un modèle d'ordre et de propreté, grâce au soin de mademoiselle Marianne. Je ne dois pas aller plus loin sans parler de mademoiselle Marianne, cette autre excellente créature envers laquelle je ne me montrai peut-être pas assez reconnaissant pendant tout le temps que je l'aidai dans les soins du ménage, mais dont je conservai toujours le souvenir, et à laquelle je ne pensai jamais par la suite sans une larme d'attendrissement.

Mademoiselle Marianne était la gouvernante de notre bon curé : mais, plutôt amie que domestique, elle disposait de tout dans la maison, achetait, vendait, sans que jamais l'abbé Raymond pensât à la contrôler. Souvent elle voulait lui dire : « J'ai fait telle chose... j'ai fait telle autre... » Toujours le digne ecclésiastique répondait avant qu'elle n'eût fini : « C'est bien, ma bonne, cela ne me regarde pas... ce que vous faites est toujours bien fait. » Cette entière confiance aurait pu lui donner de l'importance à ses propres yeux ; eh bien ! jamais, au grand jamais, elle ne s'en targua envers moi, son subordonné.

Bonne mademoiselle Marianne ! Elle avait environ soixante ans ; mais, à la voir parcourir le presbytère, de la cave au grenier, jamais on ne lui eût donné son âge. Elle s'était habituée à me regarder comme son enfant plutôt que comme un serviteur, et la digne femme m'épargnait la besogne le plus possible.

– C'est jeune, c'est faible, disait-elle, en parlant de moi ; il ne faut pas trop le fatiguer, ce cher enfant !

Elle était sûre d'être approuvée par le bon curé. Celui-ci adorait tellement les enfants, qu'il ne sortait jamais dans le village sans que les petites filles ne courussent à lui pour lui dire : « Bonjour, monsieur le Curé ! » Et jamais elles ne s'approchaient de lui sans qu'il ne leur donnât quelques friandises dont mademoiselle Marianne avait toujours soin de garnir ses poches.

C'est qu'elle avait un bien grand talent pour confectionner les friandises, mademoiselle Marianne ! Les confitures étaient son triomphe, et Dieu sait que de bons gâteaux, que d'excellentes dragées, que de délicieuses pralines nous devions à son talent ; car elle était aussi bonne pâtissière que confiseuse adroite. Aussi fallait-il voir comme elle me bourrait de ces sucreries.

– Prends, mon enfant, me disait-elle, prends... ne te prive de rien... ces choses-là, c'est fait pour être mangé...

À l'entendre, je ne me nourrissais pas assez, et elle avait toujours peur que je ne fusse malade.

– Ah ! pensais-je souvent, comme mon cousin Labiche serait heureux ici... comme il adorerait mademoiselle Marianne !

Pauvre cousin Labiche ! qu'était-il devenu ? J'étais véritablement trop heureux chez ce bon abbé Raymond, auquel je dus quelques connaissances qui m'ont été fort utiles par la suite. Après mon ouvrage, qui était toujours achevé à neuf heures du matin, le curé exigeait que je travaillasse à perfectionner mon éducation qui se bornait comme je l'ai dit, à la lecture, l'écriture et un peu de géographie. C'est ainsi que je pris une teinture d'histoire et que j'appris l'arithmétique. L'abbé Raymond voulut même que je ne négligeasse pas le peu de dessin que j'avais acquis chez M. Ducormier ; et il poussa la bonté jusqu'à aller à la ville, un jour, pour m'en rapporter des modèles qu'il avait choisis lui-même.

Le soir, quand le bon curé s'enfermait pour faire ses lectures ou réciter son bréviaire, c'était mademoiselle Marianne qui s'occupait de moi ; elle raccommodait mes vêtements ou tricotait des bas tout en me parlant de M. le curé, de ses bienfaits, des belles connaissances qu'il avait dans le monde et de tant d'autres choses qui me mirent bientôt au courant des affaires de mon maître et de celles de tous ses amis. J'appris ainsi que le monsieur et la dame que j'avais vus dans la calèche avec le curé étaient M. et madame Saint-Émilion, amis intimes de l'abbé Raymond, auquel ils étaient venus dire adieu avant de partir pour l'Amérique, où ils avaient à recueillir un héritage considérable.

– Ce qui ne devait pas leur faire de mal, ajoutait mademoiselle Marianne ; car ils avaient des enfants, une fille et un garçon, et ils n'étaient pas riches... Bien loin de là !... M. Saint-Émilion avait éprouvé tant de malheurs !... Depuis bien longtemps sa famille semblait poursuivie par un mauvais génie... Et mademoiselle Marianne me raconta les malheurs de cette famille, ou au moins ce qu'elle en avait appris par les conversations qu'elle avait pu entendre.

Voici en peu de mots ce qui ressortit pour moi du récit fort embrouillé de mademoiselle Marianne :

« M. Saint-Émilion était d'une maison noble et fort ancienne ; et mademoiselle Marianne croyait que le nom de Saint-Émilion n'était pas son nom véritable. Il avait été obligé de le cacher, au dire de la bonne femme, autant pour se soustraire à la poursuite incessante d'un ennemi secret, que parce que les grands revers de fortune qu'il avait essuyés ne lui permettaient pas de le porter avec honneur. Puis, reprenant de haut toute cette série de calamités, elle m'apprit comment un de ses aïeux était mort attiré dans une embuscade ; comment un autre, proscrit et chassé de chez lui par des machinations d'un intendant, à ce qu'on suppose, s'était vu forcé d'errer à l'aventure, sans autre asile que celui que lui accordèrent d'anciens serviteurs dévoués à la famille. Le frère aîné du père de M. Saint-Émilion revenait de l'armée, heureux et honoré de grades acquis à la pointe de l'épée, quand il mourut tout à coup d'une manière étrange, sans qu'on eût jamais su ce qui avait causé sa mort. Enfin le père du malheureux jeune homme, dénoncé par on ne sait qui, fut arrêté au moment où il allait émigrer et mourut sur l'échafaud. Quant à M. Saint-Émilion lui-même, il était parti fort jeune pour l'Allemagne ; quand il revint en France et qu'il réclama ses biens que la famille avait rachetés, il lui fut impossible de se faire reconnaître. Il chercha en vain dans ses papiers des titres qui pussent prouver son droit ; ces titres avaient disparu. On n'a jamais pu savoir ce que ces titres étaient devenus, ce qui fait que les

biens revinrent à l'État par déshérence, et que M. Saint-Émilion se vit entièrement ruiné. Cependant, grâce à son travail, il s'était refait une position aisée, et il était sur le point d'épouser mademoiselle Verneuil, une orpheline qui avait pour toute fortune cent mille francs, lesquels devaient lui servir de dot. La jeune fille demeurait avec sa tante, chez laquelle les fonds étaient à la disposition de M. Saint-Émilion, qui allait les employer dans une opération commerciale. Mademoiselle Verneuil avait déjà reçu la corbeille et le jour de son mariage approchait, quand elle reçut une lettre anonyme qui lui apprenait qu'on venait de lui voler les cent mille francs, rien que pour empêcher M. Saint-Émilion de l'épouser. Quant à l'auteur de la lettre anonyme, il fut impossible de le découvrir. Cependant, M. Saint-Émilion n'en a pas moins épousé mademoiselle Verneuil, continuait mademoiselle Marianne ; et, son activité aidant, il a lutté heureusement contre la misère... Enfin, Dieu merci ! voilà qu'ils héritent... un oncle de madame... une fortune assez belle... Le Ciel leur devait bien cette compensation. »

Mademoiselle Marianne ne s'arrêta pas là : elle m'apprit que la calèche dans laquelle je les avais vus leur avait été prêtée par un autre ami de l'abbé Raymond. Bref, elle m'en conta tant que je m'endormis, non sans avoir écouté l'histoire de M. Saint-Émilion, que j'étais, sans le savoir alors, appelé à retrouver un jour dans le cours de mes aventures.

Comme on le voit, j'étais on ne peut plus heureux chez le bon abbé Raymond. Eh bien ! le croirait-on ? je me lassai encore de ce bonheur tranquille. Les confitures dont j'étais bourré chaque jour commençaient à me répugner ; et ce fut avec frénésie que je dévorai un volume de *Gil Blas* que le hasard me fit trouver un soir, au milieu d'autres livres, sur une planche au-dessus de mon lit. Cette lecture fit sur mon esprit son effet accoutumé : elle réveilla en moi le goût des aventures.

– Est-ce vivre, me disais-je chaque soir, en me tournant et me retournant dans mon lit sans pouvoir dormir, est-ce vivre que de faire la même chose chaque jour ?... Sans doute le curé est un excellent homme ; sans doute mademoiselle Marianne fait on ne peut mieux les confitures... mais j'en suis las des confitures !... Ah ! si je pouvais voir autre chose que les murs du presbytère qui ne changent jamais !... autre chose que ce joli jardin dans lequel je me promène chaque matin mais qui, tout joli qu'il est, n'en est pas moins toujours le même ! Oh ! oui... je repartirai... je ne resterai pas ici !

On le voit, j'étais incorrigible. La légèreté de mon esprit me faisait oublier mes mésaventures passées ; elle m'empêchait de goûter le bonheur calme dont je jouissais alors ; elle faisait pis encore, elle fermait mon cœur à la reconnaissance !

Cependant, je dois le dire, l'idée de quitter ce curé qui avait été si bon pour moi m'arrêta longtemps. Et, sans une circonstance qui décida de mon sort, je serais peut-être resté toujours auprès de lui : car je lui avais avoué qui j'étais, ma fuite de chez mes parents ; et, après m'avoir fait un long sermon sur ma faute, il m'avait promis d'écrire un jour à mon père et de me réconcilier avec lui.

Mais le destin en avait décidé autrement.

Nous étions dans l'été ; mademoiselle Marianne, un matin, se fit belle de ses plus beaux atours et m'ordonna de l'imiter. J'ai peut-être oublié de dire que le bon curé m'avait fait habiller à neuf des pieds à la tête.

J'obéis à cette injonction ; et, tout surpris, je revins trouver mademoiselle Marianne, qui m'apprit que c'était la fête du village voisin et qu'elle avait obtenu la permission de m'y conduire, d'autant plus facilement qu'elle avait dans ce village quelque argent à toucher pour le digne homme. Je ne me fis pas

prier, comme on le pense bien ; et nous partîmes sur l'âne du presbytère, qui nous mena grand train, la promenade étant pour lui une fête inaccoutumée. En arrivant au village, le spectacle que m'offrit la place me charma plus qu'il n'est possible de le dire. Les boutiques de jouets, les loteries en plein vent, les jeux de bague et les chevaux de bois attirèrent d'abord mes regards.

Mais mademoiselle Marianne était d'avis qu'il fallait songer aux affaires avant de s'occuper des plaisirs. Aussi allâmes-nous tout droit chez le débiteur du curé ; celui-ci nous compta une somme de vingt-cinq francs en gros sous. Mademoiselle Marianne les mit dans un sac, et me les donna à porter, en me recommandant d'en avoir soin, parce que, sinon, c'était moi qui en pâtirais.

Comme nous traversions la place en revenant, je vis un pitre qui était entouré d'une grande foule et qui excitait les éclats de rire. Bientôt le paillasse fit place à un gros homme vêtu d'une manière bizarre, lequel annonça qu'il avait fait de nombreux voyages, et qu'il en avait rapporté des curiosités qu'il se ferait un plaisir d'offrir à la vue du public :

Entrrrrez ! entrrrrez ! Messieurs, Mesdames, criait-il ; *suivez la foule... c'est le moment, c'est l'instant, c'est la bonne heure... Entrrrrez ! Ordinairement je fais payer aux curieux la somme de deux francs ; mais comme j'ai pour les habitants de ce village une estime toute particulière... on ne prendra que deux sous ! Deux sous !* répétait-il en criant de plus en plus fort ; *la bagatelle de deux sous !... Hâtez-vous, Messieurs, Mesdames, tout à l'heure il ne sera plus temps ; nous partons ce soir pour le midi de la France, où nous allons récolter d'autres curiosités et où nous attendent sans doute les aventures les plus surprenantes.*

J'ouvrais de grands yeux pendant que mademoiselle Marianne s'efforçait de me tirer du milieu de la foule qui commen-

çait à grossir ; mais je mettais de la résistance. Les mots de cet homme : *Nous partons ce soir... des aventures surprenantes nous attendent,* résonnaient encore à mes oreilles.



– Il faut que je parte avec lui, me dis-je.

Et, oubliant tout d'un coup les bienfaits du curé et les confitures de mademoiselle Marianne, oubliant même que je tenais à la main un sac contenant vingt-cinq francs qui ne m'appartenaient pas, je donnai une secousse qui fit lâcher prise à la gouvernante ; et, me baissant pour ne pas être aperçu, je me glissai dans la foule, sourd aux cris de mademoiselle Marianne, qui ne cessait d'appeler :

– Claude ! Claude !

J'arrivai ainsi derrière la baraque en toile de l'homme aux curiosités. Ce fut là seulement que je m'aperçus que je tenais à la main les vingt-cinq francs. Je dois dire à mon honneur que ma première pensée fut de courir après la gouvernante ; mais je dois avouer aussi que la seconde fut qu'elle me reprendrait par la main, et que je ne pourrais pas aller partager les aventures surprenantes de l'homme aux curiosités. Je me décidai donc à commettre une mauvaise action, à garder l'argent ; c'était un vol ! Il est vrai que je n'avais pas l'intention de m'en rendre coupable. Quoi qu'il en soit, je me le reprochai toujours jusqu'à ce que j'eusse appris que les vingt-cinq francs étaient destinés par le bon curé à m'acheter un vêtement bien chaud pour l'hiver.

Cette nouvelle, qui ne m'arriva que bien longtemps après, calma le trouble de ma conscience, laquelle ne pensa pas alors à me reprocher mon ingratitude. Hélas ! j'avais déjà été bien assez ingrat envers mes parents ; on va voir comment le Ciel m'en punit en me jetant dans une troupe de baladins.

CHAPITRE XIV

Une histoire racontée par je ne sais qui.

Je m'étais glissé entre la baraque et le mur le long duquel elle était adossée ; et là, tenant toujours en main la sacoche aux vingt-cinq francs, et parfaitement tranquille à l'endroit de mademoiselle Marianne qui bien certainement ne viendrait pas me chercher où j'étais, je me promis d'attendre un moment favorable pour me présenter devant le *monsieur* aux aventures. Je commençais à craindre de trouver le temps long, lorsque j'entendis, derrière la toile, et probablement dans ce qui servait d'arrière boutique à la baraque, une voix enrouée qui raconta l'histoire suivante, que j'écoutais... par la raison toute simple qu'il m'eût été impossible de faire autrement :

« À dix ans, j'étais *tapin*, vulgairement dit tambour. Mon père, un vieux de la vieille, luron soigné, se dit un jour : « Je vais faire don de mon marmot à la patrie qui ne le refusera pas. Le mioche battra la charge pendant que monsieur son père bousculera les ennemis. Je vas dire deux mots à l'autorité à ce sujet. » Ce qui fut dit fut fait : l'autorité bénévole accepta mes petits services, et mon père lui-même surveilla mon éducation. Tous les matins, avant déjeuner, je battais pendant deux ou trois heures des *ra* et des *fla*, histoire de me mettre en appétit ; et mon père battait la semelle à mes côtés pour être plus sûr de la chose.

« Nom d'un petit bonhomme ! je me suis flanqué bien souvent des coups de baguette sur les doigts en apprenant le roulement ; j'ai bien souvent battu la diane au lieu de la retraite, la retraite au lieu de la charge ; mais, comme disait un ancien :

« Apprenti n'est pas maître, » et c'est la vraie vérité. À m'entendre à présent, à voir le charme que je déploie en caressant mon instrument, on ne se douterait jamais que j'aie pu faire des incongruités pareilles... la retraite au lieu de la charge ! Dans ces occasions-là, mon père saisissait une de mes deux baguettes, et, dans sa colère, lui qui n'avait pas appris la chose, il battait d'instinct la générale sur mon dos, mieux que le tambour-maître de la 32e, qui était, je peux le dire, un crâne lapin.

« Pour lors ; v'là qu'un jour mon professeur me dit :

« – Petiot ! v'là que te v'là assez fort pour battre dans les chœurs... passe dans les rangs, et de l'huile de bras... jeune homme !

« Je n'en fais ni une ni deux, le discours m'avait flatté, et je bats des *ra* et des *fla* pendant cinq minutes en signe de triomphe.

« – Bravo ! qui me dit, si ça continue tu deviendras un lapin comme le tambour-maître de la 32e.

« Le compliment était flatteur, car le tambour-maître était le plus beau soldat de l'armée française, y compris Sa Majesté Napoléon lui-même, et de plus le meilleur *instrumentiste* que l'on aurait pu trouver dans les quatre parties du monde, sans en excepter Pékin, la patrie des bourgeois et de tous ceux qui ne sont pas militaires, généralement quelconques. Mon professeur reprit la parole, dont il savait se servir avec agrément :

« – Songe à te distinguer, petiot ; bats ferme et longtemps... Demain tu auras de la besogne soignée, nous allons tailler des croupières à l'ennemi, et, dans une affaire comme ça, rappelle-toi que le tapin est l'âme d'une armée. Allons, bats un *fla !*

« J'exécutai le *fla* sans le moindre petit accroc. Nous étions alors à Eylau.

« – Bats un *ra* à c't'heure ! reprit mon professeur. Bien ! bravo !... Il y a de la vigueur... Si tu vas comme ça, blanc-bec, il n'y a pas de doute que le Petit Caporal te remarquera ; et pour lors, il se pourrait bien que tu gagnasses tes baguettes d'honneur. Excusez ! continua-t-il avec satisfaction, j'ai une conversation soignée... Je lâche les *asse* comme un professeur du collège de France ou de Navarre.

« Mon professeur ne savait pas dire aussi vrai, quand il me faisait la prédiction que je serais remarqué par l'Empereur et que j'attraperais mes baguettes d'honneur. Écoutez voir :

« Le lendemain, il faisait *une* froid de chien ; j'avais bien les doigts roides comme les cinq cents millions de diables. On nous commande de battre la charge. En commençant ça n'allait pas, nom d'un petit bonhomme ! C'était roide, c'était sec... pas de moelleux ! Je commençais à bisquer ; mais v'là que petit à petit et insensiblement mes doigts se réchauffent, et je tapais ma peau d'âne, et je tapais... et je tapais de peur de me laisser refroidir. Pendant ce temps-là la bagarre allait... Pif ! pouf ! pan ! Allez donc ! Moi, je tapais toujours comme un possédé, et je marchais en avant des autres, des vieux qui avaient des moustaches pour leur tenir chaud au bout du nez. Tout à coup v'là quelque chose comme qui dirait un général qui passe, enveloppé d'une pelisse et de son état-major.

« « L'Empereur, » que j'entends dire autour de moi.

« Nom d'un petit bonhomme ! que je me dis, Michu, c'est le moment de te montrer.

« Et je redouble le roulement ; j'allais... j'allais comme si le diable m'emportait. L'Empereur me remarque ; il descend de cheval et vient à moi.

« – Bonjour ! qu'il m'dit.

« – Salut, mon empereur, que je lui réponds.

« – Comment que tu t'appelles ? qui m'dit.

« – Pierre Michu ! que je fais, sans cesser de battre.

« – Ton âge ?

« – Trente ans de moins que mon père.

« – L'âge de ton père ?

« – Quarante-deux ans, mon empereur.

« – C'est bien ! courage, mon brave !

« V'là qu'il me donne une petite claque comme ça d'amitié, et qu'il remonte à cheval. Les autres, les vieux bisquaient comme des enragés, parce qu'il ne leur avait pas parlé ; je les entendais qui disaient entre eux :

« – Est-il heureux ce petit-là... il a causé avec l'Empereur !

« – Il n'y a de bonheur sur la terre que pour les marmots, ma parole d'honneur !

« Moi, je ne faisais pas semblant d'entendre ; et je tapais toujours, histoire de les étourdir.

« Le lendemain, j'étais à l'ordre du jour et un aide de camp me remettait mes baguettes d'honneur. C'est pour le coup que les anciens enrageaient, et qu'ils marmonnaient entre leurs dents... ceux qui en avaient encore.

« Pour lors, on me fit passer dans la 32e, où était le joli tambour-maître. Il était vexé aussi de la distinction qu'on m'avait donnée ; et, en commandant ses manœuvres, il me regardait toujours de travers. Mais il ne pouvait pas me prendre, parce que s'il était le plus joli tambour-maître de l'armée, j'en étais le tambour le plus habile sous le rapport des batteries... à preuve ! »

Ici, j'entendis un roulement de tambour qui annonça que tout était fini, à ce que j'en pus juger par le bruit qui se faisait autour de la baraque, et par la foule que je vis passer tout à coup des deux côtés de l'établissement. Je pensai que c'était le moment de me présenter : et, prenant mon courage à deux mains, je me décidai à entrer.

CHAPITRE XV

Mon entrée dans la baraque. – De l'effet que produit la sacoche de Mademoiselle Marianne. – L'homme à l'histoire. – Mon engagement.

Après avoir fait un violent effort pour vaincre ma timidité, j'entrai donc dans la baraque de l'homme aux aventures, tenant toujours à la main la sacoche de mademoiselle Marianne. Mon entrée produisit un effet auquel, tout en craignant une mauvaise réception, j'étais encore loin de m'attendre. Il se faisait, au moment de mon arrivée, un étrange remue-ménage, et je vis plusieurs personnes, revêtues de costumes bizarres et que j'expliquerai tout à l'heure, occupées à faire des paquets avec une activité inconcevable. Grâce à cette occupation, je ne fus pas remarqué d'abord ; je me tenais dans un coin, tremblant et n'osant parler. Enfin, la première personne qui m'aperçut, en se retournant, fut une femme dont il était impossible de reconnaître l'âge, tant sa figure était barbouillée d'une teinte jaunâtre que je pris alors pour sa couleur naturelle.

– Qu'est-ce qu'il veut donc ce petit-là qui nous regarde ? dit la femme à la figure jaune.

À cette parole, tous les hommes qui faisaient des paquets se retournèrent tout à coup, et je cherchai vainement à reconnaître parmi eux le monsieur qui avait annoncé son prochain départ. Mon intelligence naturelle me disait que c'était à lui que je devais m'adresser. À peine eus-je été remarqué, que je me vis entouré par tous ces étranges personnages.

– Qu'est-ce que tu viens faire ici, gamin ? dit l'un.

– Il vient nous espionner, fit un autre.

– Attends ! attends !… je vais battre un *boniment* sur ton dos, ajouta une grosse voix enrouée sortant du milieu de deux épaisses moustaches grisonnantes accompagnées de leur *royale*, et que je reconnus pour celle qui avait conté l'histoire.

– Laissez-moi faire, je vas lui donner sa chasse, reprit un quatrième. Et je le vis saisir un manche à balai à mon intention.

J'essayais en vain de parler. La peur m'avait ôté la parole ; et, quand bien même j'eusse pu jouir alors de ce don de la nature, les baladins en faisaient un tel usage, tous à la fois, qu'il m'eût été impossible de me faire entendre. De même qu'elle m'avait privé de la parole, la peur m'avait cloué à ma place ; et je ne pensai même pas à fuir en voyant les apprêts de la réception que l'on me préparait.

– Frappe, La Gingeole, cria enfin un des hommes dominant la rumeur, frappe sur le marmot, je vais t'accompagner.

Et déjà ils levaient chacun un bras armé d'un bâton, lorsqu'ils furent arrêtés dans l'opération qu'ils allaient commencer par un beau monsieur habillé à la manière des cavaliers sous Louis XIII, à ce que je reconnus de suite en me rappelant les gravures de cette époque que j'avais vu chez M. Ducormier.

– Arrêtez, leur dit-il, qu'allez-vous faire ?

Puis, se posant au milieu d'eux, il ajouta avec une intonation comique :

À vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
Il est jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Puis il s'approcha de moi ; et, considérant le sac que je tenais à la main, il continua, en me frappant légèrement sur la joue :

– Eh ! eh !... il est gentil, ce petit... Qu'est-ce que nous *n*'avons donc là ? mon garçon.

Ce disant, il prit mon sac, malgré les efforts que je faisais pour le retenir, le soupesa dans ses mains, et, après s'être convaincu qu'il était plein de monnaie :

– Messieurs, s'écria-t-il en me prenant par la main et en me faisant avancer, ce jeune homme est mon ami... et le premier qui le touchera aura affaire à moi !

Après cette proclamation, qui fit éclater de rire toute la troupe, les bras s'abaissèrent, les manches à balai retournèrent à leur coin, et le cavalier m'attirant à lui :

– Parle, mon garçon, qu'y a-t-il pour ton service ?

– Je veux partir avec vous, répondis-je, enhardi par la protection du cavalier Louis XIII.

– Qu'est-ce que je disais ? s'écria celui-ci ;

La valeur n'attend pas qu'il ait quinze ans et demi.

– Il veut partir avec nous !... Qu'on aille prévenir le signor Bambochini.



À ces mots : « Je veux partir avec vous ! » une acclamation avait été poussée par toute la troupe, qui voyait dans mon sac l'espérance de quelque bon repas. Cette acclamation arracha à sa quiétude le directeur de la troupe, il signor Bambochini lequel parut aussitôt, sortant de l'arrière-partie de la baraque.

– Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? demanda le directeur, sans le moindre accent italien, quoique son nom semblât indiquer qu'il avait pris naissance au-delà des Alpes.

On lui expliqua mes prétentions, mon désir de m'engager ; et on n'oublia pas surtout de mentionner la présence du sac que l'on ne savait pas encore plein de gros sous seulement.

– Ah ! ah ! fit-il en me regardant, tu es ambitieux, jeune homme. Puis, tout en palpant le sac il ajouta : Cependant nous consentons à te recevoir, et tu peux te flatter d'être heureux... Il y a justement une place vacante... Nous allons te faire signer ton engagement... tu auras 9 fr. 50 c. d'appointements par mois... sur lesquels tu ne toucheras que 50 c... les 9 fr. étant retenus pour la pension de retraite.

On apporta du papier. Celui qu'on avait appelé La Gingeole griffonna quelques lignes ; et, s'arrêtant tout à coup :

– Quel emploi ? demanda-t-il au signor Bambochini.

– Tous les emplois ! répondit celui-ci.

Et l'on me fit signer. Après quoi le signor Bambochini ajouta :

– Quant à ton sac et à ce qu'il contient... il te servira de cautionnement... Nous le déposerons à la caisse des dépôts et consignations.

Il le jeta au cavalier Louis XIII, qui disparut avec lui dans la profondeur de la baraque.

CHAPITRE XVI

Il signor Bambochini. – Les jumeaux. – Pierre Michu. – La Bohémienne. – Le cavalier Louis XIII. – Une place vacante.

J'étais donc engagé dans la troupe du signor Bambochini ! Je ne veux pas aller plus loin sans faire connaître aux lecteurs mes nouveaux compagnons.

La troupe du signor Bambochini se composait de six personnes, sans me compter. Le directeur d'abord : c'était un homme de quarante-cinq ans environ ; sa figure, qui avait pu être belle jadis, était tellement chargée de rides prématurées, que l'on y lisait toute l'histoire d'une vie des plus agitées. Ses yeux avaient une certaine expression de ruse et de finesse qui faisait présumer que le signor Bambochini devait être un homme adroit, si ce n'est plus. Il savait profiter de toutes les occasions de s'approprier le bien d'autrui, comme on a pu le voir à l'égard du sac de mademoiselle Marianne ; et, quand ces occasions se faisaient par trop attendre, la médisance prétend qu'il les faisait naître.

Comme directeur, c'était, au dire de toute la troupe, l'homme le plus habile que la terre eût porté. Il dépassait Tabarin lui-même, ce fameux baladin de l'ancien temps, de plus de sept coudées. C'était un des géants de la *banque ;* et Bilboquet, la célébrité contemporaine, se fût vu forcé de lui rendre les armes.

Je viens de parler de Tabarin ; le signor Bambochini, ayant compris que les paillasses et les acrobates des temps modernes se ressemblaient tous, s'était appliqué à imiter le propriétaire des tréteaux du Pont-Neuf. Il avait habillé ses deux paillasses d'après un dessin de Callot que j'avais remarqué dans les cartons du peintre à Saint-Lô, et lui-même avait pris un costume analogue. Cette idée heureuse attirait la foule auprès de lui.

Je viens de parler de deux paillasses ; il y en avait deux en effet. On les appelait *les Jumeaux ;* c'est un d'eux qui avait eu à mon égard des velléités de manche à balai, et qui plus tard griffonna mon engagement. C'étaient véritablement deux frères jumeaux qui ne manquaient pas d'une certaine originalité, mais avec lesquels, durant tout le temps de ma carrière de baladin, je ne vécus jamais en bonne intelligence. Mon antipathie pour eux avait peut-être pour cause l'exercice auquel ils se livraient chaque jour à mon égard, exercice dont je parlerai bientôt.

J'avais reconnu la voix de l'homme à l'histoire, Pierre Michu ; c'était comme on le pense bien, le tambour de la troupe. Il avait conservé ses baguettes d'honneur, et ne souffrait jamais qu'on en approchât ; j'ai encore sur le cœur un vigoureux coup de pied qu'il m'appliqua pour en avoir fait tomber une, un jour, par mégarde. Du reste, c'était un assez brave homme, et pourvu qu'il eût toujours sa gourde pleine d'eau-de-vie, il supportait les privations de l'état en véritable philosophe.

Quant à la femme au teint jaune qui m'aperçut la première, on l'appelait *la Bohémienne.* C'était une femme mystérieuse et sombre ; ses petits yeux gris avaient une vivacité remarquable, et son regard perçant était empreint d'une certaine expression sauvage. Son caractère répondait à l'étrangeté de sa physionomie ; causant peu avec ses compagnons, elle paraissait quelquefois tellement absorbée, qu'elle parlait tout haut et laissait échapper des mots inintelligibles. Toute la troupe semblait la redouter ; et cependant – je ne sais ce qui me valut ainsi son

amitié, – je la trouvai toujours prête à prendre ma défense. Je suppose que le motif de cette affection de la Bohémienne pour moi est l'attention que je prêtais à ses histoires. La Bohémienne était une intrépide conteuse, aussi intrépide conteuse que mon cousin Labiche était vigoureux mangeur. Elle se dédommageait du silence qu'elle gardait dans le commerce habituel de la vie, en contant des histoires ; et je crois qu'elle était sensible au plaisir d'avoir un auditeur, car personne dans la troupe ne se donnait la peine de l'écouter. Aussi excepté moi, détestait-elle tout le monde du plus profond de son cœur ; et je suis sûr que, sans l'épaisse couche de jaune dont elle se couvrait le visage, on eût pu y lire le mépris qu'elle professait pour ceux qui l'entouraient. C'était un étrange personnage. Son emploi consistait à vendre certaines drogues, fabriquées, disait le signor Bambochini, *avec l'autorisation et l'approbation de la Faculté de médecine de Paris.*

Il me reste à parler du cavalier Louis XIII. On ne l'appelait jamais que *le Cavalier ;* mais son véritable nom était Grippier. Le Cavalier était chargé de se tenir à la porte et de faire entrer le monde. C'était, comme on le voit, une place assez secondaire ; et cependant le signor Bambochini semblait professer pour le Cavalier la plus haute estime. C'est qu'il avait certaines qualités particulières, et entre autres un esprit d'ordre remarquable, qui ne lui permettait pas de voir un coin de mouchoir sortant d'une poche sans qu'il ne s'empressât aussitôt d'enlever le mouchoir pour le serrer lui-même dans sa poche à lui.

Voilà mes compagnons.

Cependant les paquets étaient faits, la voiture prête. On partit pour Lisieux, où nous allions donner des représentations ; et, chemin faisant, j'appris que la place vacante, à moi destinée, était celle d'un nègre qui remplissait dans la troupe les fonctions de Bédouin, et qui, un beau soir, était parti en emportant la caisse après une importante recette.

Malheureusement je n'étais pas nègre le moins du monde. Mais le signor Bambochini ne s'arrêta pas pour si peu ; et il ordonna, en arrivant à Lisieux, que l'on me couchât par terre dans la plus parfaite nudité, et que, après m'avoir étendu du cirage sur tout le corps, on me fît reluire avec une brosse à décrotter. Cette cérémonie se renouvelait chaque jour : et *les Jumeaux* étaient chargés de cette besogne, qui ne s'effectuait jamais sans que je jetasse les hauts cris.

Mais il fallait bien faire un sacrifice à mon goût pour les aventures.

CHAPITRE XVII

Mes succès à Lisieux. – La figure me cuit. – Le tour de France. – Attention délicate du signor Bambochini – Les ennuis du voyage.

Le séjour que nous fîmes à Lisieux fut on ne peut plus favorable à la troupe, grâce au succès que j'obtins comme Bédouin durant les premiers jours. À Envermer, pendant mon enfance, je m'étais exercé à faire la *roue* avec d'autres gamins du village : ce petit talent me fut d'une grande utilité dans mon emploi de Bédouin.

Le signor Bambochini annonça pompeusement que, *à l'instar du Cirque Franconi de Paris, il s'était procuré à prix d'or un jeune Bédouin qui faisait les tours les plus surprenants.* Cette annonce piqua vivement la curiosité des habitants de Lisieux ; et, durant les deux ou trois premiers jours, notre caisse s'emplit assez rapidement.

Mais, un soir que je m'étais livré à mes exercices habituels avec une ardeur augmentée encore par les applaudissements frénétiques de la foule, je ressentis tout à coup à la figure une chaleur extraordinaire qui me gêna beaucoup. Mon malheureux visage se lassait indubitablement d'être frotté chaque jour à tour de bras ; et, la sueur qui me ruisselait par tout le corps donnant sans doute de l'action au cirage, j'éprouvais à la peau une horrible cuisson qui vint nuire à mes exercices.

Tout à coup ma souffrance devint intolérable, et je m'arrêtai. On murmurait déjà, on se mit à siffler ; et la figure me

brûlait toujours, tellement que, apercevant sur l'espèce de théâtre où je *travaillais* un seau plein d'eau destiné aux exercices, je m'y plongeai la tête, au grand étonnement du public qui me vit reparaître tout blanc.

Dire l'effet que produisit ma transformation me serait impossible. On faillit tout casser ; et le signor Bambochini, après m'avoir ôté par une bastonnade l'envie de me débarbouiller une autre fois, jugea prudent de décamper sans tambour ni trompette. C'est ce que nous exécutâmes le soir même, le signor Bambochini ayant l'intention de faire le tour de France. Cette nouvelle, que j'appris en montant en voiture, me fit bientôt oublier la bastonnade ; et je continuai mon métier de Bédouin avec succès dans tous les bourgs où nous nous arrêtâmes.

Je commençais à me faire à cette existence. Le signor Bambochini, enchanté de mes succès et de l'argent que je lui faisais gagner, avait pour moi quelques égards ; et je dois dire à sa louange que notre cuisine se ressentit de l'amélioration de notre position. Il ne me refusait rien et me traitait en premier sujet ; bref, j'eusse été assez heureux sans l'ennui que me faisaient éprouver deux choses inséparables de ma position. La première était le tiraillement continuel que je ressentais à la peau : on ne me cirait plus, le signor Bambochini ayant eu l'aimable attention, en passant à Paris, de se procurer une bouteille de vernis. Mais ce vernis venant à sécher, m'occasionnait, comme je viens de le dire, des tiraillements désagréables. La seconde chose déplaisante pour moi était le séjour de la voiture. Rien n'était ennuyeux comme des voyages faits la plupart du temps pendant la nuit, dans une grande boîte roulante, au sein de laquelle on se trouvait pêle-mêle avec les effets de la troupe, et où on sentait une odeur continuelle de cuisine, le directeur ne permettant pas qu'on s'arrêtât pour manger dans les auberges.

Certes, je n'aurais pu vaincre l'ennui qui me dévorait pendant ces voyages, si, grâce au secret de la boîte roulante, je

n'eusse obtenu quelquefois la permission de me débarbouiller, et si enfin la Bohémienne n'eût eu cette manie de raconter qui ennuyait tant toute la troupe, et qui m'était à moi si agréable, que maintenant encore je me souviens de tous les *Contes de la Bohémienne.* Je ne puis résister au désir d'en rapporter un ici, me réservant de les offrir tous quelque jour au lecteur.

CHAPITRE XVIII

Un des contes de la Bohémienne. – La salière renversée.

Je dois dire, pour être juste envers elle, que la Bohémienne, tout en cédant à sa manie de raconter, cherchait toujours à donner à ses récits un but d'utilité et un certain air d'à-propos. C'était généralement une des circonstances de notre voyage, une parole qu'elle avait entendue ou un fait qui s'était produit dans le courant de la journée, qui lui fournissait le sujet de l'histoire ou des histoires dont elle me récréait dans la soirée. Était-ce sa mémoire ou son imagination qui approvisionnait ainsi l'inépuisable répertoire de la conteuse ? C'est ce que j'ignore. Quoi qu'il en soit, la vérité est qu'il n'y avait pas de jour où ce qui s'était passé sous ses yeux n'amenât sur ses lèvres, le soir, quelque récit plus ou moins intéressant. Le fait même le plus insignifiant en apparence produisait ce résultat, ainsi qu'on va en juger.

Bien que j'eusse plus de douze ans déjà, et que, grâce à l'excellent abbé Raymond, j'eusse passablement réformé mon éducation première, j'avais l'esprit encore imbu de toutes ces traditions populaires dans la campagne dont j'avais eu la tête bourrée dès mon jeune âge. Il faut dire aussi que ma mère, superstitieuse comme une Bretonne, croyait fermement à quelques-unes de ces traditions, et avait travaillé de tout son pouvoir à me faire partager ses croyances. C'est ainsi que j'en étais arrivé à ne pouvoir rencontrer sous mes yeux une araignée le matin, sans être convaincu que j'éprouverais un chagrin dans la journée ; que la vue d'une fourchette et d'un couteau en croix

me faisait pâlir ; que le bris d'une glace ou d'un miroir me troublait outre mesure, persuadé que j'étais que cela m'annonçait un grand malheur prochain. Il m'est impossible d'énumérer la quantité de ces niaiseries dont j'avais encore le cerveau rempli au moment où je faisais partie de la troupe du signor Bambochini.

Il paraît que, sans m'en apercevoir, j'avais livré ce jour-là le secret de mes craintes superstitieuses, car le soir, lorsque nos compagnons furent endormis dans la voiture et que la Bohémienne m'eut attiré près d'elle comme de coutume, elle me dit :

– Claude, mon enfant, je me suis aperçue aujourd'hui que tu as pâli tout à coup lorsque *le Cavalier*, sans y faire attention, a mis, en dînant, son couteau et sa fourchette en croix. J'en ai conclu que tu attachais une importance à ce fait insignifiant, et que, comme bien des gens, tu voyais là un mauvais présage. Si tu as cette croyance, tu dois en avoir d'autres du même genre, et cela tient sans doute à la façon dont tu as été élevé. Prends-garde, Claude, ce sont là des superstitions dangereuses et qui peuvent te faire un jour beaucoup de tort dans la vie. Tiens, je vais te le prouver.

Et aussitôt elle me raconta l'histoire suivante :

LA SALIÈRE RENVERSÉE

« Il y a longtemps, bien longtemps, dans un pays dont je ne me rappelle plus le nom, vivait un pauvre gentilhomme qui n'avait pour fortune que sa noblesse, et pour moyen d'existence qu'un modeste emploi. Ce gentilhomme habitait une petite maison sur la lisière d'une forêt ; et là, il vivait médiocrement du produit de sa place avec sa femme et son enfant. Malgré sa pauvreté, il supportait patiemment la vie, car son petit Théodore faisait tout son bonheur. Il adorait cet enfant, et il n'était jamais plus heureux que lorsque, rentré le soir après une journée em-

ployée au travail, il tenait le petit Théodore sur ses genoux, le dorlottant et le caressant jusqu'à l'heure de le mettre au lit.

« Il faut dire aussi que Théodore était un charmant enfant. Il était d'une beauté remarquable et possédait toutes les grâces de son âge. Le père et la mère, – car cette dernière avait pour son fils une tendresse au moins égale à celle de son époux, – le père et la mère donc s'enorgueillissaient de la gentillesse de leur enfant et faisaient les plus beaux rêves pour son avenir.

« – Le sort de notre fils est assuré, disait le père. Il n'est pas douteux que, beau et bien fait comme il le sera, Théodore, plus heureux que moi, ne parvienne à se glisser à la cour et à y faire son chemin. Cet enfant-là rétablira la gloire de notre nom !

« Heureuse et fière de cette prédiction, la mère en avait cherché la confirmation dans des épreuves plus positives à ses yeux que l'opinion seule de son mari. Elle avait été élevée par une vieille parente très superstitieuse, qui était persuadée que le bon Dieu a laissé aux mortels certains moyens de reconnaître quel sera leur sort futur. Cette parente était convaincue aussi que le Seigneur prévient les humains, par certains présages, des malheurs qui doivent leur arriver ; et la mère de Théodore avait hérité de toutes ces croyances. Aussi avait-elle employé tous les moyens à elle connus pour tirer l'horoscope de son enfant, et s'était-elle sentie toute joyeuse lorsque son marc de café, consulté d'une certaine manière, lui eut prédit que Théodore rétablirait la fortune de ses parents et qu'il occuperait une haute position à la cour. Ce même marc de café avait bien annoncé aussi que cette haute position ferait beaucoup de jaloux et que l'envie qu'il exciterait pourrait devenir fatale au jeune parvenu. Mais la mère, éblouie par la première partie de la prédiction, n'avait pas alors fait attention à la seconde. Le père et la mère étaient donc pleins d'espoir.

« Or il arriva un jour que la reine, par hasard, dirigea sa promenade vers la forêt sur la lisière de laquelle demeurait le pauvre gentilhomme, et que, en passant, elle aperçut à travers la croisée le jeune Théodore que son père faisait sauter dans ses bras. La reine fut charmée des grâces de l'enfant ; elle voulut le voir de plus près et entra dans la maisonnette. Quand elle en sortit, elle était toute affolée de Théodore, si bien qu'elle revint le lendemain, puis le surlendemain, et qu'enfin elle conçut le plus vif désir d'attirer l'enfant à la cour, afin de l'avoir sans cesse sous les yeux. Elle fit part de son désir aux parents de l'enfant, qui refusèrent d'abord d'y souscrire, dans la crainte de se voir séparés de leur fils. Mais le roi, qui tenait à satisfaire la reine, laquelle n'avait pas d'enfants et les aimait beaucoup, envoya annoncer au pauvre gentilhomme qu'il lui donnait une charge importante à la cour. De cette façon, les parents de Théodore pourraient le voir chaque jour, et le souhait de la reine serait accompli. Le marc de café avait donc dit vrai : l'enfant relevait la fortune de ses parents, et il allait occuper une haute position.

« Pendant trois ans, en effet, Théodore fut non seulement le favori de la reine, mais celui de toute la cour. Il était fêté, adulé, choyé. Ses moindres caprices étaient satisfaits aussitôt. Il n'était rien de trop beau pour sa parure, et toutes les jouissances du luxe lui étaient prodiguées. Tous les grands seigneurs recherchaient son appui ; en un mot, il était presque aussi puissant que le roi même, et il était courtisé à l'égal de la reine, dont l'affection pour lui augmentait chaque jour.

« Inutile de dire si ses parents étaient au comble de leurs vœux. Pourtant, en voyant la puissance de son fils arrivée à ce point, la mère s'était rappelé tout à coup la seconde partie de l'horoscope qu'elle avait tiré du fond de sa cafetière, et de la véracité duquel elle doutait moins que jamais. Plus la position de son fils devenait brillante, plus elle se sentait effrayée. Cependant, du moment que ce souvenir lui était revenu, elle avait surveillé tous les courtisans, scruté attentivement le sentiment de

la cour à l'égard de Théodore ; et, après être restée ainsi pendant quelque temps en observation, elle n'avait rien vu ni rien appris qui pût justifier ses craintes. Elle n'avait trouvé aucune trace d'envie parmi les seigneurs, de cette envie qui devait, croyait-elle, être fatale à son enfant.

« Elle cherchait donc à se rassurer, lorsqu'un jour, en dînant en tête-à-tête avec son mari, – Théodore prenait ses repas à la table même de la reine, – la salière, heurtée par elle, se renversa, et le sel se répandit sur la table. La mère, éperdue, pâlit aussitôt ; c'était là un triste présage, et, pour comble de malheur, ce jour-là était un vendredi ! Plus de doute ! le bon Dieu lui annonçait ainsi qu'un grand danger menaçait son fils ! Elle était trop superstitieuse pour penser autrement. À partir de ce jour, la malheureuse femme n'eut plus de cesse qu'elle n'eût arraché son fils à cette position si belle qui menaçait, au moins pensait-elle ainsi, de lui devenir si fatale. Elle fit part de ses craintes à son mari, qui en rit d'abord. Mais elle insista tellement, elle revint si souvent à la charge, elle lui répéta tant de fois ces paroles dites au milieu des sanglots : « Père égoïste ! ce sera toi qui auras causé la mort de notre enfant ! » que le gentilhomme en fut troublé, qu'il se sentit ébranlé à la fin, et que, poussé par sa femme, il alla un beau matin redemander son fils au roi. C'est en vain que le monarque, surpris d'abord, engagea le gentilhomme à réfléchir, c'est en vain que la reine pria et que tout les seigneurs intervinrent, la mère de Théodore tint bon, et il fallut bien que la femme du roi laissât s'éloigner de la cour son petit favori. Mais, dès le lendemain, la charge qui n'avait été donnée au pauvre gentilhomme que pour que l'enfant vécût près de la reine lui fut retirée ; et le père de Théodore se retrouva Gros-Jean comme devant, c'est-à-dire ruiné.

« Ce n'est pas tout encore. Théodore avait pris des habitudes de luxe, que son père et sa mère cherchèrent à satisfaire autant que possible, dans la crainte de le voir malheureux ; ce qui augmenta leur embarras. Si bien qu'ils moururent tous deux

dans la misère. Quant à Théodore, qui était devenu un jeune homme, il ne perdit jamais le souvenir du séjour qu'il avait fait à la cour ; et, comme il avait conservé le goût du luxe et qu'il n'avait jamais pris celui du travail, il tourna mal. Afin de se procurer l'argent nécessaire pour satisfaire ses passions, il se lia avec des mauvais sujets, devint malhonnête homme et termina sa vie frappé par la justice.

« Et tout cela, pour une salière renversée, pour une crainte imaginaire ; car le chagrin qu'éprouvèrent les seigneurs de la retraite de Théodore prouve bien qu'aucun d'eux n'avait contre lui de mauvais dessins. »



CHAPITRE XIX

Continuation du tour de France. – Notre troupe s'augmente. – La petite Bédouine. – Je renonce au vernis. – Mon élévation. – Comment la petite Bédouine passa en France sur un sac de troupier. – D'une grande représentation que nous donnâmes à Carpentras, et de ce qui s'en suivit.

La Bohémienne charmait mes ennuis par ses histoires durant les longues nuits de voyage, pendant lesquelles il m'était presque impossible de dormir, tant était dur le roulement de la voiture.

Très satisfaite de l'attention que je portais à ses récits, la Bohémienne me prenait de plus en plus en affection chaque jour ; et je dois dire que son intercession m'épargna souvent de rudes corrections. Cependant notre tour de France continuait et mes succès allaient leur train. Dans les grandes villes, où l'on est plus connaisseur, je manquais généralement mon effet ; car, après tout, sauf quelques petits tours que m'avait appris *le Cavalier,* tout mon talent se bornait à faire *la roue,* et véritablement ce n'était pas la peine de payer cinquante centimes, taux des grandes cités, pour voir un gamin barbouillé qui fait la roue. Mais, dans les villages, je me vengeais du dédain des chefs-lieux d'arrondissement par des succès prodigieux ; on allait quelquefois jusqu'aux trépignements. Quoi qu'il en soit, j'avais la figure couverte de boutons, grâce au vernis dont je m'enduisais ; et je commençais à craindre réellement une maladie de peau. Ces appréhensions ne contribuèrent pas peu à me faire prendre en haine mon métier de Bédouin ; et puis, le dirai-je ? je me sentais

pris depuis quelque temps d'une étrange ambition : je jalousais *les Jumeaux,* et mon désir secret était d'arriver à être pitre.

– Parler au public ? me disais-je, au lieu de lui faire des gambades ridicules... exciter les rires... ce doit être bien amusant !

J'en avais dit quelques mots au *Cavalier* qui m'aimait assez ; et il m'avait promis d'en parler au signor Bambochini. Il le fit en effet ; mais, quelques instants après, il revint en me disant qu'il n'y fallait pas penser tant qu'il n'y aurait pas un autre nègre pour me remplacer. Cette réponse très décourageante me suggéra une idée assez bizarre. Je voulais décidément renoncer au vernis, et je m'imaginai de me mettre en quête d'un nègre. Malheureusement mes recherches furent inutiles pendant longtemps. Je ne passais jamais dans une ville sans regarder de tous mes yeux, espérant découvrir l'objet de mes désirs les plus ardents.

– Un nègre ! m'écriais-je quelquefois ; comment, je ne trouverais pas un nègre !

Comme nous traversions Toulouse, un jour, j'aperçus quelque chose de noir qui dansait sur la place ; sans prendre le temps de faire arrêter la voiture, je me précipitai par la portière, au risque de me briser les os. Je courus au danseur... c'était un nègre de mon espèce... faux teint ! Je m'y connaissais trop pour m'y tromper. Il paraît que la ruse était très répandue parmi les saltimbanques. Ce ne fut qu'à Montpellier que je fis la rencontre d'une petite Africaine d'une douzaine d'années. Elle était dans une rue pleurant et paraissant attendre que quelque passant la prît en pitié ; je m'approchai d'elle, et lui offris d'entrer dans notre troupe. Je craignais que le mot de saltimbanque ne l'effrayât ; mais elle avait déjà fait ce métier, et, d'après ce qu'elle me dit à la hâte, je vis qu'elle était bien autrement forte que moi. Je m'empressai donc de la prendre par la main, et,

l'entraînant avec moi, je la menai jusqu'à l'hôtellerie où nous étions descendus ; car, ne comptant pas donner de représentations dans la ville, le signor Bambochini avait consenti à ce qu'on s'arrêtât à Montpellier. J'étais on ne peut plus fier de ma trouvaille. La petite négresse fut accueillie avec empressement, après qu'elle eut donné un petit aperçu de ses talents ; elle jonglait à ravir, faisait le *cerveau*, – c'est-à-dire qu'elle touchait avec sa tête à ses pieds en se renversant en arrière, – et tant d'autres choses qui charmèrent tellement le signor Bambochini qu'il faillit me sauter au cou, et que, dans sa joie, il décida séance tenante que désormais le Bédouin serait remplacé par une Bédouine. Puis il me promut à l'instant même au grade de pitre, en me donnant l'autorisation de me débarbouiller et de renoncer au vernis pour toujours. J'étais au comble de mes vœux ; et, quelques jours après, je fis mes débuts comme paillasse avec assez d'agrément pour faire enrager les *Jumeaux*. Le tambour Pierre Michu, daigna me faire des compliments ; et la Bohémienne m'embrassa sur les deux joues, au risque d'enlever son jaune, en me disant que mon avenir était fait et que j'étais lancé.

Nous formions pour ainsi dire deux camps dans la troupe : tous les hommes d'un côté, à l'exception du *Cavalier* qui était neutre ; de l'autre, la Bohémienne et moi. La Bédouine fut des nôtres dès le premier jour ; elle parlait parfaitement le français ce qui lui permit de nous apprendre comment elle était venue en France. Après la défaite d'une tribu d'Arabes, elle avait été trouvée par les Français dans un gourbi abandonné. La pauvre petite, n'ayant été réclamée par personne malgré les démarches qui furent faites à cet effet, avait été adoptée par un sergent du 47e qui avait son congé. Le sergent l'avait emportée sur son sac jusqu'à Bône, où il s'était embarqué. Et c'est ainsi que toujours à cheval sur le sac du troupier, elle était venue en France, déjà depuis six ou sept ans. Mais, hélas ! à peine débarqué, le sergent avait fait une chute dont il ne s'était pas relevé ; et il était mort, laissant la pauvre petite sans secours et sans appui. Elle avait

environ six ans alors. Des saltimbanques, la voyant errer sur une place, la recueillirent et lui firent son éducation. Bref, le jour où je l'avais rencontrée, elle était descendue de la voiture, sans être vue, pour satisfaire un caprice d'enfant, et espérant la rattraper ; mais elle n'avait pu la rejoindre. Et voilà pourquoi j'avais trouvé celle qui devait me remplacer pleurant à chaudes larmes dans les rues de Montpellier.

Nous avancions toujours ; et une représentation ne se passait pas sans que je ne secondasse *les Jumeaux.*

Tout à coup le signor Bambochini nous dit un beau matin que, avec *l'autorisation de M. le maire,* il allait donner à Carpentras une grande représentation. En effet, à peine arrivés dans la ville, nous dressâmes une baraque plus grande qu'à l'ordinaire. Et, après deux jours que nous passâmes en préparatifs, les habitants accoururent en foule au son du tambour de Michu, qui, avec ses baguettes d'honneur, faisait un *boniment* qui eût excité la jalousie du tambour-maître de la 32e, le plus joli soldat de l'armée française y compris sa Majesté Napoléon lui-même.

Il est bon de dire en passant, que le *boniment* est le moyen par lequel les saltimbanques annoncent qu'une représentation va commencer.



Le Cavalier était à son poste au milieu de la foule. Un des *Jumeaux*, affublé d'une longue barbe et d'une robe non moins longue, la tête coiffée d'un bonnet carré, était chargé, ainsi que moi dont la figure était couverte d'un masque plaisant, des bagatelles de la porte. Nous amusions de nos lazzi le public, auquel nous donnions par là un avant-goût des plaisirs qui l'attendaient à l'intérieur. La Bohémienne, une plume en tête et sa boîte à drogues ouverte devant elle, annonçait de temps en temps ses onguents, sur lesquels la Gingeole et moi nous exercions notre faconde. Déjà le signor Bambochini engageait le public à ne pas s'arrêter aux bagatelles de la porte, et *le Cavalier* poussait la foule pour la faire entrer, quand la gendarmerie du département vint interrompre nos ébats en mettant la main sur le collet du *Cavalier,* lequel avait ce jour-là poussé son esprit d'ordre jusque sur les montres des habitants de Carpentras. L'autorité, jalouse de lui prouver qu'elle n'était pas moins soigneuse que lui, se promettait de le *serrer* dans la prison de la ville. L'arrestation du *Cavalier* fut le signal d'un *sauve-qui-peut* général. Le signor Bambochini fut pris au moment où il sauvait la caisse ; Michu, abandonnant son instrument, mais emportant ses baguettes d'honneur, décampa au pas de charge sans s'inquiéter des autres. Des deux jumeaux celui qui avait la longue robe, s'étant embarrassé les jambes dans son vêtement et étant tombé dans sa fuite, fut arrêté ; l'autre s'évada : enfin, la Bohémienne, la Bédouine et moi, nous gagnâmes la campagne sans regarder derrière nous.

Et c'est ainsi que fut disséminée la célèbre troupe de l'illustre signor Bambochini, de laquelle j'avais fait partie pendant neuf mois et cinq jours.

CHAPITRE XX

Notre fuite. – Accident imprévu. – Le frisson et l'agonie. – Notre embarras.

Après avoir couru plutôt que marché pendant le reste du jour et une partie de la nuit, nous fûmes arrêtés tout à coup par une circonstance imprévue ; et l'effroi qu'elle nous causa, à la petite Bédouine et à moi, nous fit oublier notre fatigue. C'était sur la Bohémienne surtout que la catastrophe qui venait de disséminer la troupe du signor Bambochini avait fait le plus d'effet. J'étais parfaitement sûr qu'elle ne se mêlait en aucune manière au commerce du *Cavalier ;* et cependant je remarquai, pendant notre fuite précipitée, quelque chose de si extraordinaire en elle, que j'en étais presque effrayé. À la vue des gendarmes sa raison avait paru se troubler ; elle nous avait saisis par la main, la Bédouine et moi, comme si nous eussions été ses enfants, et nous avait entraînés avec une force au-dessus de son âge.

Longtemps après que nous eûmes quitté la ville, elle se retournait encore avec inquiétude, marchant à pas précipités, et nous traînant à sa suite si rapidement que nous étions forcés de courir pour la suivre. Ses mains serraient nos petites mains à nous faire crier ; son visage était hideusement contracté, car son jaune contribuait, avec l'émotion qui se peignait sur ses traits, à la rendre affreuse. Ses yeux hagards se portaient autour d'elle avec une indicible expression d'effroi ; elle agitait convulsivement les lèvres et parfois laissait échapper des mots sans suite.

– Montdidier !... disait-elle, Montdidier !... Mon Dieu !... pardon !... pardon !... vengeance céleste !

Si j'eusse été dans un âge plus avancé, il m'eût été facile de comprendre que la Bohémienne était en proie à de violents remords ; mais alors je ne concevais rien à cet étrange égarement. J'étais effrayé : le contact de sa main me faisait mal et me brûlait ; la petite Bédouine, non moins troublée que moi, pleurait en la suivant avec peine.

Plusieurs fois la pauvre enfant tomba d'épuisement et de peur ; peu s'en fallut que je n'en fisse autant. J'avais tenté de me débarrasser de l'étreinte de la Bohémienne, mais autant eût valu tenter de sortir d'un étau.

– Reste, pauvre enfant ! disait-elle avec une âpre énergie en remarquant mes efforts ; reste, ne te laisse pas prendre par eux... ils ne te feraient pas grâce... car ta race est maudite !... maudite !... maudite !... répétait-elle en accélérant sa marche saccadée.

La Bédouine ne pouvait plus avancer ; la Bohémienne, sans quitter ma main, l'enleva de terre de l'autre bras et la porta comme si c'eût été une plume.

Enfin, vers minuit, elle tomba au pied d'un chêne, dans une forêt, qu'elle nous avait fait traverser afin d'éviter les regards...

– Oh ! je la connais bien, dit-elle avec effort, tandis que ses dents claquaient l'une contre l'autre ; je la connais bien cette forêt. Ce chêne... là !... là !... je n'irai pas plus loin... c'est là que je veux mourir...

– Mourir ! nous écriâmes-nous, la Bédouine et moi, saisis de crainte, mais pourtant émus de l'état dans lequel nous voyions la pauvre Bohémienne...

Il se fit un long silence, pendant lequel la malheureuse femme ne cessa de marmotter entre ses dents.

Elle tremblait ; deux grosses larmes cherchaient à s'échapper de ses yeux, et la lune éclairait cet affreux spectacle comme pour augmenter notre frayeur.

– J'ai froid !... murmura-elle, j'ai froid !... À boire ! à boire !... la bouche me brûle...

La pitié me fit oublier la peur ; et j'étais en train de recommander à la Bédouine de ne pas s'éloigner tandis que je tâcherais de trouver de l'eau, quand la Bohémienne, entendant mes paroles, fit un effort pour se relever... Mais elle retomba en se heurtant le long du chêne...

– De l'eau !... répéta-t-elle ; là... à vingt pas... la clairière... à droite... la fontaine des Montdidier... Montdidier !... continua-t-elle en élevant la voix.

Dominant mon effroi, je courus dans la direction qu'elle m'avait indiquée ; et en effet je ne tardai pas à entendre le bruit de l'eau. Il fallait qu'elle connût cette forêt bien parfaitement ; elle ne s'était pas trompée... Au milieu d'une clairière était une fontaine en ruines, et l'architecture indiquait que cet ouvrage des hommes remontait au siècle de Louis XIV.

Tandis que je puisais de l'eau dans une poche de cuir que je portais toujours sur moi ! j'entendis à travers les arbres, et malgré le murmure de la source, la voix stridente de la Bohémienne qui parvenait jusqu'à moi !...

– Montdidier ! criait-elle sans cesse, comme si elle eût évoqué de pénibles souvenirs.

Je revins auprès d'elle, en lui présentant ma coupe de cuir :

– Tenez, lui dis-je ; buvez... voilà de l'eau bien fraîche.

– Donne ! donne ! fit-elle avidement.

Elle but jusqu'à la dernière goutte le contenu de la poche de cuir ; après quoi, la jetant au loin :

– Oui... bien fraîche, continua-t-elle bien fraîche... cela fait du bien !...

Puis elle parut se calmer un peu. Nous l'avions couverte, la Bédouine et moi, de tous les habits que nous avions pu quitter. Pendant un quart d'heure environ elle sembla débarrassée du frisson qui l'avait agitée jusque-là ; on eût dit même que l'étrange égarement de son esprit avait cessé et qu'elle était revenue à des idées plus saines.

Nous étions dans un bien grand embarras : la pitié nous ordonnait de rester auprès de cette femme qui avait toujours été bonne pour nous ; et, d'un autre côté, nous nous sentions pris d'une frayeur invincible, quand nous pensions à la scène qui venait d'avoir lieu et qui pouvait se renouveler. S'il avait fait jour, si nous avions su en quel lieu nous étions, il eût été possible d'aller chercher un médecin ; mais au milieu de la nuit, en pleine forêt, quel secours donner à cette malheureuse qui allait mourir ?

– Crois-tu, en effet, qu'elle meure là comme elle vient de le dire ? me demanda la Bédouine en tremblant.

– Dame ! je n'en sais rien, répondis-je sur le même ton.

La Bohémienne nous avait entendus ; elle se redressa, et, nous appelant par nos noms pour nous prouver qu'elle nous reconnaissait, elle nous attira à elle malgré notre résistance.

– Pauvres enfants ! dit-elle en nous embrassant ; vous êtes les seuls êtres que j'aie aimés depuis bien longtemps... Je ne savais que haïr... que haïr et me venger ! ajouta-t-elle avec un accent qui me fit craindre un nouvel accès.

Mais elle parut se recueillir, et elle reprit bientôt d'une voix calme :

– Je vais mourir... je le sens... La vue de ces gendarmes... cette arrestation... en me rappelant tous les malheurs de ma famille... a troublé ma raison... Cette course précipitée a enflammé mon sang... mais je ne peux pas mourir ainsi... Un prêtre !... par pitié... un prêtre !...



Nous restions là tous deux, tremblants de tous nos membres, sans bouger et nous regardant l'un l'autre.

– Mais vous ne m'entendez donc pas ?... répéta-t-elle avec colère ; vous voulez donc que je meure sans avoir réparé mon crime ?... Peut-être Dieu me pardonnerait-il ?... Pitié ! par pitié... un prêtre !

Nous ne pouvions la satisfaire, et nous restions toujours debout devant elle.

– Oui !... que le dernier des Montdidier recouvre son nom et sa fortune... ce sera une expiation... et ma conscience sera plus légère... Écoutez !... écoutez !... car je vois bien que Dieu me refusera la grâce de mourir... après avoir reçu les consolations de l'Église...

Elle cacha sa tête dans ses deux mains, et la serrant fortement, elle sembla recueillir ses souvenirs. Il se fit un silence de quelques instants.

– Écoutez ! reprit-elle enfin ; et toi, Claude... toi surtout... ne perds pas un mot de ce que je vais dire... car il s'agit de rendre un nom et une fortune à un homme... au dernier rejeton des Montdidier, qui, grâce à moi, végète aujourd'hui méconnu, pauvre... et sous un nom qui n'est pas le sien... Oui, c'est moi... moi... continuait-elle en se dressant autant que ses forces le lui permettaient, c'est moi... Dinah Berghem... qui ai poursuivi l'œuvre de vengeance jusque sur le dernier de cette famille orgueilleuse... Il fallait bien que la mort de Mathias... fût vengée... Mathias... le chef de notre famille, si nombreuse jadis et qui va s'éteindre en moi aujourd'hui... Cependant, je l'aimais... ce Montdidier... cet Arthur que j'ai nourri de mon lait... Sans cet attachement... leur famille impie eût péri avant la nôtre... j'ai épargné sa vie... Que diras-tu, ma mère... quand je vais te retrouver tout à l'heure ?...

Nous ne comprenions rien à ces discours ; seulement, elle avait dit qu'il s'agissait de rendre un nom et une fortune à quel-

qu'un, et je prêtai toute mon attention, dominé par l'air solennel qu'elle avait pris en me chargeant de cette mission.

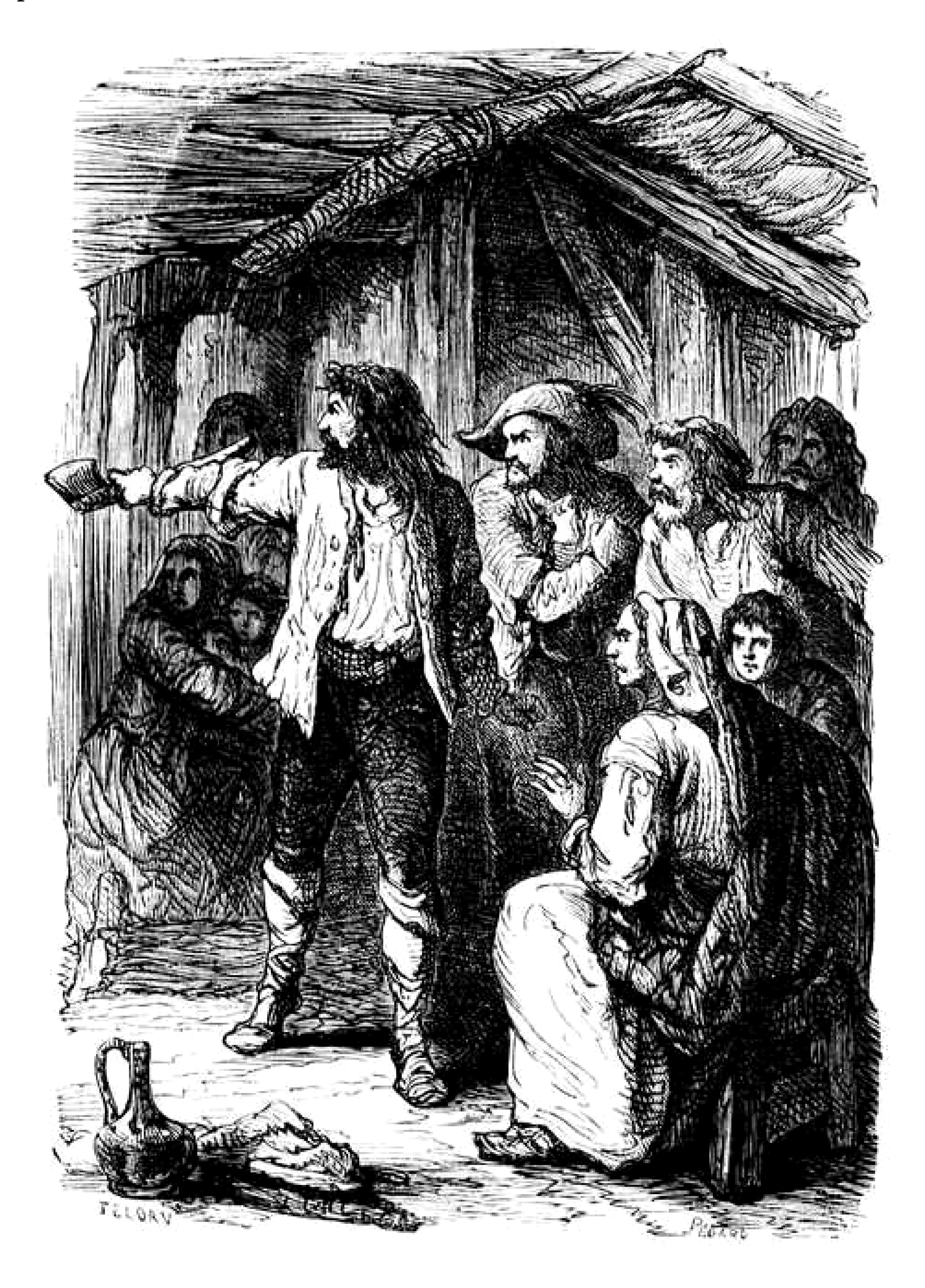
CHAPITRE XXI

Confession de la Bohémienne.

Mes souvenirs se croisent dans ma tête affaiblie... Écoutez, écoutez... cette fatale histoire !... Je suis en effet de Bohême ; notre famille était nombreuse et puissante au temps où votre roi Louis XIV emplissait le monde de sa gloire. Notre caste habitait cette forêt ; et le château de Montdidier s'élevait à l'orient de ces bois. Mathias était notre chef alors. Nous vivions de chasse et d'aumônes ; puis, aux jours de foires, nous allions égayer de nos tours les habitants des demeures voisines pour un modeste salaire. Quand je dis nous, je veux parler de mes aïeux, car je n'étais pas née alors. Notre caste couchait en plein air, à l'exception des anciens, auxquels Mathias avait élevé une cabane dans la forêt même, à l'endroit où est aujourd'hui cette fontaine à laquelle Claude vient de puiser de l'eau. Les orgueilleux seigneurs l'ont fait bâtir sur les ruines de la cabane, et ils l'appelèrent *fontaine des Bohémiens ;* mais mes pères la nommèrent *fontaine des Montdidier*. Il est vrai que cette forêt appartenait à ces puissants barons, et que Mathias, à la rigueur, n'avait pas le droit d'élever la masure ni de tuer le gibier. Mais quel autre mal faisait-il ? Jamais de pillage, jamais de meurtre, et il eût donné son sang pour ces Montdidier, se regardant comme un de leurs vassaux. Un jour, Mathias entra hors de lui dans la cabane des anciens.

– Malheur sur nous ! s'écria-t-il, mais malheur sur eux aussi !... Les Montdidier ont donné du cor dans la forêt ; leurs piqueurs et tous leurs gens sont en armes, et savez-vous qui ils

chassent ainsi comme des bêtes fauves ?... Notre pauvre caste proscrite et misérable !...



Il fit partir les vieillards, les cacha avec les enfants et les femmes dans un souterrain connu de lui seul ; puis il s'arma pour défendre sa vie, il fit armer tous ceux qui étaient en état de se battre. Cette horrible chasse des Montdidier dura cinq jours ; tous les hommes furent tués, à l'exception de deux qui se traînèrent, blessés et sanglants, jusqu'à la caverne. Quant à Mathias, il fut pris et mourut au gibet, où son corps resta pendu jusqu'à ce que notre tribu fût parvenue à l'enlever. Cependant, après cette fameuse chasse des Bohémiens, – les Seigneurs orgueilleux appelaient ainsi cette boucherie dans leur triomphe, – Joachim et Pierre de Leyde, qui se trouvaient les chefs de notre tribu décimée, jurèrent de poursuivre leur vengeance sur les Mondidier, et ils firent répéter ce serment même aux enfants. Ceux-ci furent élevés dans la haine de ces barons ; et, à mesure qu'il naissait d'autres enfants, on leur inculquait cet esprit de vengeance qui s'est perpétué pendant deux siècles et qui va s'éteindre en moi. Le baron de Montdidier était parti pour la guerre de Flandre. Joachim le suivit, après avoir dit adieu aux nôtres ; car il savait qu'il ne reviendrait pas et que sa vie paierait celle du Montdidier. Mais que lui importait, à Joachim, pourvu qu'il travaillât à la vengeance commune ?

Joachim suivait l'armée de loin, s'enquérant des nouvelles, en attendant avec patience une occasion de saisir sa proie. Elle ne tarda pas à se présenter. Il apprit un jour que le baron de Montdidier, qui avait alors un commandement assez important, avait reçu l'ordre de tourner l'ennemi afin d'occuper une position avantageuse. Mais, pour y réussir, il fallait éviter d'être aperçu, et pour cela on avait besoin d'un guide sûr.

Joachim vint trouver Montdidier qui se promenait devant sa tente avec son frère ; et, joyeux de pouvoir perdre deux de nos ennemis d'un seul coup, il tomba aux pieds du baron avec les marques du plus profond repentir.

Le baron étonné lui demanda la cause de ses larmes ; et Joachim s'écria avec un accent de vérité :

– Pitié, Monseigneur, pitié pour moi ! et accordez-moi la grâce de servir de guide à vos troupes pour réparer le mal que j'ai fait.

Alors, dans une fable fort bien arrangée, il raconta qu'il était Français, que, fort jeune, il avait quitté la France pour prendre du service en Allemagne ; que, voyant la guerre déclarée contre sa patrie, il avait cherché à fuir, mais qu'on l'avait tellement surveillé, que c'était la veille seulement qu'il avait pu mettre son projet à exécution. Il voulait rentrer dans les armées françaises ; et, pour obtenir cette faveur, lui qui connaissait parfaitement le pays, il s'offrait à conduire les troupes de Montdidier.

Celui-ci pensa d'abord à un piège ; mais son frère lui fit remarquer que le profond repentir de cet homme ne pouvait être simulé, et on se fia à Joachim. Cependant, par prudence, les Montdidier le placèrent entre eux deux, et armant chacun un pistolet, ils se tinrent prêts à faire feu sur Joachim s'il les avait trahis. Le Bohémien les mena droit vers le plus nombreux corps d'armée des Impériaux. Montdidier ne s'en aperçut qu'en se voyant entouré d'ennemis. Joachim tomba percé de deux balles ; mais il eut la joie, avant de mourir, de voir les deux Montdidier expirer à ses côtés. Il restait un troisième frère au manoir avec le fils du baron. Pierre de Leyde, apprenant que ce frère était malade et qu'il avait fait mander le premier médecin venu dans les environs, attendit le médecin sur la route, le força à lui céder ses habits, et, après l'avoir attaché à un arbre dans un endroit isolé de la forêt, il se présenta au chevet du malade, auquel il ordonna une potion qu'il voulut fabriquer lui-même. Le lendemain, le frère de Montdidier était mort ; et Pierre de Leyde, reconnu pour empoisonneur, fut plus tard pendu au même gibet que Mathias.

Cependant la famille des Montdidier n’était pas éteinte, et la nôtre diminuait sensiblement ; on était sans pitié pour notre caste... Sitôt pris, sitôt pendus !

Bien des années s’étaient écoulées ; notre tribu ne comptait plus que cinq membres quand je naquis, et la haine contre les Montdidier subsistait toujours. Après ma naissance, mon père et deux de nos frères furent pris et moururent au gibet comme Mathias et Pierre de Leyde.

Ici va commencer une série de crimes auxquels j’ai pris part de loin, et qui...

La Bohémienne s’arrêta tout à coup, et je l’entendis qui murmurait :

« Mon Dieu ! donnez-moi la force d’achever... car s’il est encore temps de réparer le mal que j’ai fait... »

Mais la voix lui manqua, sa tête se pencha sur sa poitrine, et, glissant sur le chêne le long duquel elle était appuyée, elle tomba inanimée sur la terre.



CHAPITRE XXII

Comment je fais mes adieux à la petite Bédouine. – Les trois cents francs. – Suite de la confession de la Bohémienne. – Sa mort.

– Morte ! elle est morte ! s'écria la petite Bédouine au comble de l'effroi.

– Mon Dieu ! qu'allons-nous faire ? dis-je à mon tour... Quel malheur qu'elle n'ait pas achevé ses aveux !...

– Oh ! ma foi ! je n'y tiens plus, reprit la Bédouine : j'ai trop peur... je me sauve...

– Par exemple ! y penses-tu ? fis-je en la retenant... Qui sait ? peut-être n'est-elle pas morte, et ce serait bien mal de la laisser là avant d'être sûr...

– Oh ! Tant pis !... tu t'en assureras si tu veux : moi, je viens d'entendre, en me couchant contre terre, un bruit de voiture qui m'annonce que la grand'route n'est pas éloignée... Je ne reste pas là... Adieu !

Je tentai encore de la retenir.

– Mais que vas-tu faire !

– Qu'importe ? répondit-elle : je ne resterai pas plus longtemps avec cette femme qui me fait peur... Adieu, Claude !

Et, d'un saut, elle fut à dix pas de moi ; bientôt je la vis disparaître au milieu des taillis, dans la direction que semblait lui indiquer un bruit de voiture que je parvins à distinguer. Ce bruit était si faible, qu'il me prouva que la route devait encore être loin de l'endroit où nous nous trouvions.

– Adieu ! m'écriai-je indigné.

Et, perdant tout à coup l'amitié que j'avais pour elle :

– Adieu ! va, tu n'as pas de cœur de me laisser ainsi seul... avec la Bohémienne qui est morte, ajoutai-je... Je voudrais que tu ne trouvasses pas la route !...

Ce vœu n'était pas charitable ; mais j'étais dans une position à me le faire pardonner, et la peur s'empara de moi tellement que je sentis mes jambes faillir et que je tombai assis malgré moi aux pieds de la Bohémienne. Je n'avais pas perdu connaissance, et j'eus encore la force d'adresser à Dieu une prière fervente ; car je dois dire ici que je n'avais pas oublié les prières que ma bonne mère m'avait appris à faire chaque soir et que, malgré ma vie aventureuse, il ne m'arriva pas souvent de manquer à ce devoir.

Pendant que je priais, la Bohémienne fit un mouvement et reprit ses sens.

– Où suis-je ?... demanda-t-elle.

Puis, regardant autour d'elle :

– Ah !... je reconnais... je suis au pied du chêne... Oh ! si le dernier des Montdidier pouvait savoir... où je suis... et ce qu'il y a là... là... ajouta-t-elle en frappant la terre de ses deux mains.

J'étais revenu à moi en voyant que la Bohémienne n'était pas morte ; et je fus frappé de ses dernières paroles. Que voulait-elle dire ? et que pouvait-il y avoir au pied du chêne ?...

– Depuis douze ans, reprit-elle, comme se parlant à elle-même, je n'en ai pas entendu parler... Fasse le ciel qu'Arthur de Montdidier ne soit pas mort... et que je puisse réparer...

Je profitai de ce moment pour la remettre sur la voie de sa confession.

– Mais vous étiez en train de me conter...

– Oui... oui... continua-t-elle ; je sais bien... j'en étais encore à l'époque de ma naissance... je vais achever ces pénibles aveux que j'offre à Dieu comme une expiation. Puisses-tu me comprendre, pauvre enfant... et par là rendre utile la confession que je fais aujourd'hui... Mais, avant que je poursuive... prends ces trois cents francs... je te les laisse... Ils sont purs, ceux-là... ce n'est pas de l'argent volé... je l'ai gagné sou à sou dans le métier que je fais depuis douze ans... Maintenant, je n'en ai plus besoin... Prends... et écoute l'indication que je vais te donner pour ne pas te perdre dans cette forêt... Tu suivras ce chemin tout droit... arrivé au bout de l'allée, tu verras un sentier à ta gauche... C'est celui-là qu'il faut prendre pour gagner la grand'route.

Elle me remit les trois cents francs contenus dans une ceinture, me répéta encore le chemin que j'avais à suivre, puis elle ajouta :

– Maintenant, je reprends mes pénibles aveux. De toute notre tribu, ma mère restait seule avec moi ; elle s'éloigna du pays pendant quelque temps, puis elle y revint et fit tant qu'elle entra comme domestique chez le vieux baron de Montdidier, toujours riche, mais moins puissant que ses ancêtres. Il avait

deux fils, militaires à l'époque où commençait la Révolution. Ma mère avait tant fait par sa bonne conduite et son dévouement affecté, qu'elle avait obtenu toute la confiance de son maître, fort vieux alors, et qui vivait seul au château avec elle. Le vieillard était trop près de la mort pour que ma mère voulut attenter à ses jours ; elle crut que sa vengeance serait plus affreuse si le vieux baron voyait mourir ses enfants l'un après l'autre. L'aîné, Maximilien, annonça son retour sur ces entrefaites ; et en effet, quelques jours après, il sautait au cou de son père. Rien ne fut plus touchant que la scène qui eut lieu à son arrivée. Ma mère, qui était présente, sentit toute sa haine se rallumer ; et, en voyant leur joie, elle résolut de la changer en douleur.

M. Maximilien annonça que sa femme devait arriver le lendemain avec son fils qui venait de naître, et qu'il lui faudrait une nourrice. Ma mère lui proposa sa fille, et cette fille... c'était moi... moi, qui devais nourrir de mon lait cet enfant... le dernier des Montdidier !...

Ma mère avait ses projets !

Le lendemain, quand la femme de M. Maximilien arriva avec son fils... elle était veuve. On avait trouvé M. Maximilien mort dans son lit ; et les médecins appelés déclarèrent qu'il était mort piqué par une bête venimeuse.

On fit dans le château les recherches les plus actives, et l'on ne trouva rien. C'était ma mère qui, profitant du sommeil de Maximilien, l'avait piqué avec une aiguille tellement empoisonnée que la mort avait dû être instantanée. Le jeune Arthur me fut confié et tout le château était dans le deuil quand l'autre fils du vieux baron arriva. La Révolution avait éclaté, les nobles quittaient la France un à un, et M. Raoul voulut en faire autant. Quant au vieillard, il déclara que rien ne lui ferait abandonner sa terre.

Les préparatifs du départ de Raoul avaient été faits si mystérieusement au château, que personne ne pouvait en avoir connaissance au dehors ; et pourtant M. Raoul venait de faire ses adieux à sa belle-sœur en deuil, lorsqu'il fut arrêté comme convaincu d'avoir voulu émigrer.

On se demandait qui avait pu le dénoncer : et personne ne pensa à accuser ma mère. Comment se douter que Betzy n'était autre que la Bohémienne qui vengeait la mort de tous les siens ? M. Raoul fut mené à la prison de Montpellier, où sa belle-sœur obtint la permission de l'aller voir. Le sort de ce Montdidier n'était que trop certain ; aussi les adieux que la veuve de Maximilien fit à Raoul dans la prison furent-ils touchants. Le frère et la belle-sœur savaient qu'ils ne se reverraient que dans l'éternité !

Ils devaient se revoir plus tôt... au pied de l'échafaud ; car ma mère avait encore passé par là... Oh ! je te le dis, Claude, nous sommes une race maudite... et nous avons vécu dans le crime !... La veuve de Maximilien ne sortit de la prison de son beau-frère que pour entrer dans une autre ; arrêtée illégalement, elle fut condamnée de même. C'était ma mère qui l'avait poussée à aller voir M. Raoul et qui l'avait dénoncée comme aristocrate... Ce sont d'affreux crimes, n'est-ce pas, que ceux-là ? Aussi ma mère en fut-elle punie par le Ciel... Elle mourut de malemort et dans des douleurs si atroces, qu'elle eut à peine le temps de m'arracher le serment de continuer l'œuvre de vengeance, et de me dire :

« Il n'y a plus que deux Montdidier, Dinah... étouffe entre tes bras l'enfant que tu allaites plutôt que de laisser nous survivre un seul de cette race de serpents... Brise-lui la tête sur le pavé, quand le vieillard sera mort, et va, si tu le veux après, te livrer au bourreau... Tu pourras mourir contente, car tu auras accompli l'œuvre à laquelle nous travaillons depuis deux siècles de père en fils... et notre race aura survécu à la leur. »

Je me trouvais seule au monde, car j'avais épousé un homme de Bohême qui était mort, et j'en avais eu un fils qui n'avait vécu que huit jours.

À moi, maintenant, à moi seule était réservé d'achever l'œuvre criminelle de notre race, et pour cela je n'avais qu'un enfant à frapper !... Je ne m'en sentis pas le courage... Chaque jour, je pensais au serment que j'avais fait à ma mère ; et, chaque jour, je remettais la mort d'Arthur au lendemain. Le vieillard s'éteignit dans sa quatre-vingt-quatrième année ; et un jour, un notaire ami de la famille vint m'enlever le jeune Montdidier, mon Arthur, que je vis partir avec joie... car je craignais de céder enfin à la voix de ma mère qu'il me semblait entendre me crier : « Frappe ! frappe ! »

Qu'il soit malheureux, pensai-je, mais qu'il vive !

De ce jour, je ne le perdis pas de vue. Le notaire s'arrangea de manière à ce que les biens revinssent plus tard à l'héritier ; il les acheta à la nation, et eut bien soin dans ses notes de consigner que le domaine de Montdidier devait être remis au jeune Arthur, qui, pour prouver son identité, présenterait certains papiers qu'il indiquait. Ces papiers avaient été confiés à un vieux serviteur, lequel emmena le jeune enfant en Allemagne en lui donnant un nom supposé. La Révolution passa, et l'enfant devint homme. Quand il eut vingt ans, il revint en France pour réclamer ses biens ; et, lorsqu'il voulut présenter ces papiers qui prouvaient qu'il était réellement Arthur de Montdidier, il ne les retrouva pas ! Je les lui avais fait voler par un homme de notre nation qui lui servait de domestique. On le prit pour un intrigant ; et, après le temps voulu pour la prescription, ses biens retournèrent à l'État par déshérence. Cependant, Arthur s'était fait une position sous un nom supposé, car on lui refusait le droit de s'appeler Montdidier... Ce n'est pas tout, dit la Bohémienne qui paraissait perdre ses forces d'instant en instant.



Elle s'arrêta pour reprendre haleine ; puis continua enfin d'une voix si faible, que j'eus quelque peine à l'entendre :

– Il allait se marier... La dot de sa femme... cent mille francs... je les ai volés... pour empêcher son mariage... mais ils sont encore intacts... Claude... cherche cet homme... et dis-lui... Ces papiers et les cent mille francs... cachés... il s'appelle... Ah !

Elle jeta un cri, et ce fut son dernier soupir.

– Mon Dieu ! m'écriai-je, Bohémienne... dis-moi le nom... le nom de ce Montdidier ? où sont cachés ces papiers ?

Mais je n'obtins pas de réponse... bientôt je m'aperçus qu'elle était morte.

– Malheureuse ! fis-je avec horreur, quel tissu de crimes !...

Et je me mis à courir dans la direction qu'elle m'avait indiquée. Mais tout à coup je revins, et, tirant mon couteau :

– Faisons une marque à ce chêne, me dis-je, peut-être aurai-je un jour besoin de savoir où cette femme est morte... Mon Dieu ! si je pouvais retrouver ce Montdidier !

CHAPITRE XXIII

Je passe par Paris. – La diligence de Saint-Lô. – La boutique du rôtisseur. – Qui je reconnais dans la personne d'un mendiant.

Aux premiers rayons du jour naissant, je fis une croix profonde dans l'écorce du chêne ; et, après cette sage précaution, je m'éloignai rapidement, plein d'horreur pour cette malheureuse qui n'avait pas commis de meurtre, il est vrai, mais dont la sanguinaire race s'était souillée de tant de crimes.

J'eus bientôt gagné la route. La diligence de Paris passait, j'y pris place ; et, chemin faisant, je me rappelai tous les détails de l'horrible récit de la Bohémienne, que Dieu avait si justement punie en la faisant mourir aussi misérablement. Cependant les impressions de l'enfance ne sont pas de longue durée ; le mouvement de la diligence, la vue de la campagne, toutes les distractions du voyage eurent bientôt éloigné de moi cette idée, et je n'y pensais plus déjà quand j'arrivai à Paris. Je ne savais que faire dans une aussi grande ville ; et puis je me sentais pris d'un bien grand désir de rentrer à la maison paternelle. En descendant dans la cour des messageries, je vis une voiture sur laquelle était écrit Saint-Lô. J'y retins une place ; et le soir, après avoir acheté une blouse neuve, je m'embarquai de nouveau. J'étais si fatigué de mon voyage, et je fus pris d'un tel sommeil que je ne me réveillai qu'à Saint-Lô, où j'arrivai en plein midi.

La rue dans laquelle la voiture s'arrêtait ne m'était pas inconnue ; et, en cherchant à m'orienter, j'aperçus une boutique de rôtisseur. Je la reconnus aussitôt ; c'était celle devant la-

quelle j'avais laissé mon cousin, et, comme la première fois, il y avait encore sept ou huit volailles à la broche. Tout en faisant cette observation, j'aperçus une espèce de mendiant planté devant la boutique et regardant cuire les dindons avec un œil de convoitise. Ses vêtements surannés étaient dans un état de délabrement à faire pitié : et je pensai que cet homme que je voyais de dos devait être un vieillard, tant il était maigre et décharné. Tout en l'examinant, il me sembla avoir vu cet habit-là quelque part, avant qu'il ne fût aussi délabré. La pensée, que ce pouvait être mon cousin se présenta tout à coup à mon esprit, et je courus à lui.



– Je ne me trompe pas ! m'écriai-je au comble de l'étonnement ; c'est... c'est toi... Labiche... mon cousin !

C'était lui en effet, lui que je retrouvais à l'endroit même où je l'avais perdu. Un éclair de plaisir brilla dans ses yeux ; et,

pendant que je me félicitais de ce que ma vue ne lui était pas indifférente, il me dit, après m'avoir embrassé :

– Si tu as de l'argent, achète donc une de ces volailles qui ont si bonne mine.

– Ah çà ! repris-je, stupéfait de le retrouver à la même place et toujours le même ; ah çà... tu es donc resté là depuis le jour où je t'ai perdu ?...

– Oh ! non, me répondit-il, mais j'y suis revenu souvent, espérant t'y retrouver.

Je lui offris de le mener déjeuner ; à cette proposition, il me sauta au cou de nouveau et faillit pleurer de joie. Je le conduisis dans une auberge ; et là, après avoir commandé un déjeuner solide, je le priai de me conter ce qui lui était arrivé depuis notre séparation. Mais je ne pus rien obtenir de lui avant que le déjeuner eût été servi ; et quand il fut placé devant nous, si je n'appris rien encore des aventures de mon cousin Labiche, il me fut au moins permis de juger que son appétit n'avait rien perdu de sa violence.

CHAPITRE XXIV

De ce qui est arrivé à mon cousin Labiche depuis notre séparation. – Nos projets. – Nous allons en Bretagne.

Quand il fut enfin rassasié, mon cousin Labiche commença ainsi le récit de ses aventures :

« Je regardais toujours cuire les dindons ; et ils avaient si bonne mine, je les considérais avec tant d'attention, que je ne m'aperçus pas d'abord de ta disparition. Te croyant encore là, je te dis, sans perdre de vue les volailles tentatrices :

« – Claude !... si nous en avions une comme cela pour déjeuner !

« Mais tu ne me répondais pas.

« Enfin, tournant les yeux de ton côté, ou plutôt du côté où tu étais quand nous nous arrêtâmes, je fus bien surpris de ne pas t'y voir. Je t'appelai de toute la force de mes poumons :

« – Claude ! Claude !

« Mais tu ne pouvais pas m'entendre, et les passants me regardaient comme un fou.

« À propos, fit-il en s'interrompant, comment m'avais-tu donc perdu ?

– Continue... continue, répondis-je, je te dirai cela plus tard.

Il reprit :

« Quand je fus bien sûr que nous étions séparés, je me trouvai très désolé... C'est bien malheureux pour moi, me dis-je,... au moins, avec mon cousin Claude, j'étais toujours à peu près sûr de manger... il trouvait des expédients. Ce discours me fit penser que j'avais très faim et que je ne possédais pour toute provision qu'un morceau de fromage. J'étais bien embarrassé ; et je me promenais de long en large devant la boutique du rôtisseur, quand je l'entendis qui grondait un de ses garçons. Celui-ci répondit, la dispute s'envenima, et le garçon fut chassé à l'instant même. Tiens, me dis-je, voilà une place qui me conviendrait bien ! Je pris le courage de me proposer, et je fus admis aussitôt. Mais, hélas ! je n'y restai pas longtemps ; l'aspect des dindons m'enflammait l'appétit, et huit ou dix jours après mon entrée en place, cédant à ma tentation, j'en dévorais un tout entier. Il ne restait plus que les os que je suçais pour mon dessert, quand je fus pris sur le fait par le maître... qui m'envoya rejoindre mon prédécesseur. J'entrai successivement dans trois ou quatre maisons comme domestique ; mais il fallait toujours travailler, et on trouvait que je mangeais trop... Quelle petitesse ! Je fus renvoyé de toutes ces maisons. Je ne savais plus où donner de la tête, quand, à quelques lieues de cette ville, un jour que j'étais allé dans la campagne pour y cueillir à la dérobée quelques navets ou quelques carottes, je fis rencontre d'un acteur du théâtre de Saint-Lô, qui, en m'apercevant, se mit à rire. Il s'écria à plusieurs reprises :

« – Oh ! la bonne tête !... quel effet ça ferait dans les comiques !

« Et il m'emmena avec lui.

« Je fus présenté au directeur du théâtre de Saint-Lô, qui s'écria à son tour :

« – Oh ! la bonne tête !

« Il paraît que réellement j'avais une excellente tête, car il m'engagea pour un an, à cette seule condition qu'il me nourrirait. Il ne se chargeait pas de grand'chose ; peut-on appeler cela nourrir ? Mais deux ou trois accidents qui m'arrivèrent durant mon année me firent chasser honteusement à la fin. Je figurai d'abord, et cela n'alla pas mal, si ce n'est que j'avais une faim éternelle. Enfin, un jour, le public rit tant à ma vue, que le directeur juge à propos de me donner un rôle. On m'en choisit un qui consistait à dormir tout le temps de la pièce jusqu'à un certain moment où une femme me réveillait. Après m'avoir bien donné mes instructions, on m'affubla d'un costume ; et je me plaçai, avant le lever du rideau, sur le banc où je devais dormir. Je jouai mon rôle tellement au naturel, que lorsque la femme voulut me réveiller, cela lui fut impossible. Et il paraît que je ronflais à effrayer tous les enfants qui se trouvaient dans la salle. Ceux-ci jetèrent les hauts cris, le public siffla, et je fus réveillé par ce charivari. »

Je ne pus m'empêcher de rire à ce trait qui caractérisait mon pauvre cousin ; il me conta son autre mésaventure.

« Une autre fois, continua-t-il, – il est bon de te dire que, ce jour-là, j'avais fort peu mangé à dîner, – on me donne à représenter un personnage comique, mais qui cependant se laisse attendrir par une scène touchante. On me fait bien comprendre le moment où je dois m'attendrir. C'était une scène dans laquelle un jeune enfant se jetait aux pieds de son père et implorait son pardon pour une faute que je ne me rappelle plus. Malheureusement pour moi, il y avait sur la table une grande jatte de lait, et cette jatte attirait constamment mes regards. Le père de l'enfant avait beau me dire à voix basse :

« – Regarde donc de notre côté, imbécile !

« J'essayais, mais ce lait avait l'air si bon, que je lui lançais des coups d'œil en coulisse. Enfin, au moment le plus pathétique, au moment où je devais pleurer, je me précipitai sur la jatte de lait ; et, prenant un morceau de pain qui se trouvait là, je dévorai le tout aux grands éclats de rire du public.

« Ce fut la cause de mon expulsion. Depuis ce temps-là, je n'ai jamais pu me placer ; j'ai erré dans Saint-Lô ou dans les environs, attrapant par-ci par-là ce qu'on voulait bien me donner et venant chaque jour regarder cuire les dindons, autant pour satisfaire ma passion pour ces volailles que dans l'espérance de te retrouver. Dieu merci ! ajouta-t-il en finissant, mon espoir n'a pas été trompé, et tu m'as payé un bon déjeûner ! »

C'est ainsi que mon cousin Labiche termina le récit de ses aventures ; et la conversation continua sur notre séparation. Il me dit qu'un jour, dans les rues de Saint-Lô, il avait vu passer un enfant qui me ressemblait, mais que cet enfant était déguisé. Il ne m'avait pas reconnu sous les habits *à caractère* de M. Ducormier. Enfin nous en vînmes à parler de ce que nous allions faire ; car Labiche déclara positivement que, de ce jour, il ne me quittait plus. Je proposai de rentrer à la maison paternelle : cette proposition ne lui sourit pas ; il craignait que son père ne voulût pas le recevoir... ou ne le reçût trop bien !

– J'aime mieux aller chez mon oncle en Bretagne, dit-il.

Et il m'expliqua, avec plus de chaleur que je ne lui en avais jamais vu, tous les avantages d'une détermination pareille. Sans parler de la manière toute paternelle dont le curé nous recevrait, il prétendait que la table du digne homme, toujours bien servie, et à laquelle nous serions admis, était une considération d'une

importance assez haute pour nous décider. Je consentis assez volontiers au voyage de Bretagne, non que la cuisine de l'oncle m'attirât, mais j'avais dès lors le projet que l'on me verra réaliser à la fin du chapitre suivant.

CHAPITRE XXV

Le tailleur en vieux. – Mon cousin Labiche sent l'eau lui venir à la bouche. – Désappointement. – Je m'embarque.

Saint-Brieuc était le but de notre voyage qui, grâce à l'argent que j'avais en poche, ne fut ni long ni fatigant. De Saint-Brieuc, nous devions gagner Ploeuc, lieu de la résidence de notre oncle le curé, et qui n'était éloigné que de quatre lieues. Avant de nous mettre en route pour cette dernière destination, mon cousin fit une observation assez sensée : c'est que notre costume fort endommagé pourrait nuire à la gracieuseté de l'accueil que nous ferait l'oncle. Je tombai d'accord de cela, et nous convînmes qu'il fallait nous habiller à neuf. À cet effet, nous cherchâmes dans la ville quelque tailleur de peu d'apparence qui pût nous satisfaire à bon marché. Après une longue recherche, nous en aperçûmes un qui paraissait fort misérable, car il travaillait sur de la paille, devant sa porte.

– Voilà notre affaire ! dis-je à mon cousin.

Et nous nous avançâmes vers le tailleur, qui ouvrit de grands yeux sous ses lunettes quand nous lui fîmes notre demande.

– Des habits neufs ! répondit-il, mais je n'en ai pas... je n'en ai jamais eu... Tenez, mes petits messieurs, si vous savez lire, regardez mon enseigne : Kersoël, *tailleur en vieux.*

– Qu'importe ? repris-je, il y a quelquefois dans le vieux de fort belles choses.

Cette parole parut le flatter énormément.

– Ah ! ah ! vous êtes connaisseurs, mes petits amis ; tenez... j'ai là deux superbes costumes bretons... ils me viennent de deux braves gens qui sont morts lors de l'incendie de la maison d'un curé dans les environs.

Et, tout en nous donnant ces détails, il nous montra les costumes dont la vue nous empêcha de faire attention aux derniers mots : *incendie de la maison d'un curé dans les environs.* Les costumes avaient appartenu au père et au fils, morts tous deux victimes de leur dévouement. Ils nous allaient à peu près, grâce à la grande taille de mon cousin qui s'arrangea de celui du père. Cependant je n'aimais pas le costume breton ; mon cousin me décida d'un mot.

– Mon oncle adore les Bretons... notre costume le flattera.

Je ne répliquai pas et bientôt nous fûmes revêtus de ces maudits costumes qui nous coûtèrent à eux deux une vingtaine de francs, et qui faillirent nous coûter la vie. Labiche avait l'air on ne peut plus plaisant sous son accoutrement ; les jeûnes et la vie errante avaient brûlé son teint et creusé ses joues. Ses cheveux fort longs tombaient sur ses épaules, mais si sales et dans un tel désordre, qu'ils vieillissaient encore de beaucoup mon cousin, lequel eût pu dans cet équipage passer pour un homme d'un âge mûr. Nous partîmes fièrement ; et mon cousin me dit pendant que nous marchions vers Ploeuc :

– Claude, l'eau me vient à la bouche quand je pense au régal que le bon oncle va nous faire à notre arrivée.

Je n'étais pas aussi sûr que mon cousin d'un bon accueil ; mais j'étais encore loin de prévoir celui qui nous attendait à Ploeuc. Avant d'entrer dans le village, je proposai à Labiche de manger un morceau, mais, à ma grande surprise, il me refusa, prétendant qu'il gardait tous ses moyens pour faire honneur à la table du curé. Nous entrâmes donc au village ; mais à peine eûmes-nous fait quelques pas que nous nous vîmes l'objet d'une curiosité sans égale. Les femmes se mettaient sur leur porte et causaient entre elles d'un air effaré, en nous montrant du doigt. Sur la place, notre vue produisit encore plus d'effet.

– C'est Kersie et son gars, disait l'une en faisant le signe de la croix... le Seigneur Dieu nous protège !

– C'est tout eux, disait une autre ; ils ne se ressemblent plus tout à fait, mais on retrouve encore leurs traits.

– Ce sont des revenants, reprit une troisième ; mais M. le curé n'est pas avec eux.

– C'est qu'il est au paradis, le digne homme, et que les Kersie n'y ont pas été admis ;... ils reviennent de l'enfer, c'est sûr !

L'effroi se répandit dans tout le village. Bientôt les cris : *Au revenant ! au revenant !* se firent entendre. Nous voulûmes demander à une femme le chemin de la cure ; elle tomba à la renverse de peur... Ce fut le signal d'une véritable insurrection ; tous les paysans s'armèrent de bâtons ; et on allait frapper sur les revenants, c'est-à-dire sur mon cousin et sur moi, quand fort heureusement une voix normande se fit entendre.

– Arrêtai, non d'un p'tit bonhomme ! ch'est men beau-frère et men cousin.

Nous levâmes les yeux, et nous reconnûmes, à notre grande joie, un des deux fermiers qui avaient épousé mes cousines.



– Diable m’emporte si j’t’aurions r’cônnu ! dit-il, en nous emmenant tous deux pour nous soustraire à la tempête populaire que notre emplette chez le vieux tailleur avait si mal à propos excitée. Les habits que nous avions achetés étaient ceux de deux paysans bretons, morts à Ploeuc même.

Le beau-frère de Labiche nous apprit qu’il était en Bretagne pour recueillir l’héritage de l’oncle, le curé, qui avait péri dans les flammes ainsi que les deux paysans qui avaient tenté de le sauver. Sa maison était brûlée, mais il lui restait du bien, et le fermier était venu pour arranger les affaires. Qu’on juge de notre désappointement ! Cependant le beau-frère de Labiche lui promit de l’emmener avec lui et de le réconcilier avec son père. Je m’informai de mes parents ; j’eus la joie d’apprendre qu’ils se portaient bien, mais le déplaisir en même temps d’acquérir la certitude que mon père ne me recevrait pas, à moins qu’il n’eût appris que j’avais embrassé une carrière honorable. Cette dernière partie du discours de mon cousin me décida à mettre à exécution un projet que j’avais formé depuis quelque temps.

– Dites à mon père que je me suis fait marin ! m’écriai-je.

Après avoir dit adieu à mes deux cousins, je partis pour Brest, où je m’embarquai.

CHAPITRE XXVI

La traversée. – Le mal de mer. – La leçon de natation.

Je m'étais engagé pour une campagne, en qualité de mousse, à bord d'un bâtiment marchand faisant voile pour Saint-Domingue. Ce bâtiment appartenait à un riche armateur de Brest qui envoyait des quincailleries aux colonies : il avait pour capitaine M. Duvivier, excellent homme, parfait marin, que j'ai connu trop peu.

Je n'avais jamais mis le pied sur un bâtiment ; aussi fus-je extrêmement malade pendant les premiers jours de notre traversée. Je me sentis pris de nausées affreuses et d'un affaiblissement tel, que mes jambes pliaient sous moi.

À chaque instant je manquais de tomber, le tangage du vaisseau me donnait des secousses auxquelles je n'étais pas habitué. Les matelots, tous vieux marins, riaient de mon mal, que je ne savais à quoi attribuer.

– C'est jouer de malheur, pensais-je, être malade juste au commencement d'un voyage !... Moi qui me faisais une fête de voir la mer !... Et ces méchants, ces hommes sans cœur qui rient de mon mal et ne veulent pas me faire soigner.

Mais les matelots jouissaient de mon ignorance.

Enfin un d'eux, prenant pitié de moi :

– C’est le mal de mer, imbécile ! me dit-il… dans deux jours il n’y paraîtra plus… Bois une goutte d’eau-de-vie et tiens-toi près des bastingages… au moins tu auras la mer pour recevoir tes bordées.

En effet, au bout de deux jours je ne pensais plus à mon malaise ; et, sauf quelques coups de garcette par-ci par-là, notre traversée n’offrit rien qui soit digne d’être raconté. Cependant je parlerai d’une certaine leçon de natation, dont je ris beaucoup par la suite, mais qui, au moment où je la pris, ne m’amusa pas le moins du monde. Deux des matelots qui s’étaient chargés de mon éducation m’apprenaient, en me montrant les diverses parties des agrès, le nom technique de chacune d’elles, et je profitais assez bien de la leçon, quand l’un des deux, donnant un léger coup de coude à l’autre pour le prévenir :

– Sais-tu nager ? me demanda-t-il.

– Ma foi, non ! répondis-je.

– Ah ! tu ne sais pas nager ?… Dites donc les autres, il ne sait pas nager… donnons-lui une leçon.

– Oui ! oui ! une leçon ! s’écrièrent tous les matelots en m’entourant.

En un instant, malgré ma résistance, un cordage me fut passé autour du corps, et je me sentis enlever à une hauteur prodigieuse. Je criais bien comme quatre ; mais mes cris ne firent qu’exciter l’hilarité générale.

Quand je fus au haut de la grande vergue, un des matelots qui, à l’aide des cordages, avait fait la même ascension que moi, reprit la parole.

– Attention ! cria-t-il, la leçon de natation à *sèche*. Première position : rapprochez les coudes au corps, les talons l'un contre l'autre !... Là... une !

Et malgré ma peur, il me força à exécuter le mouvement qu'il m'indiquait. Bientôt je m'habituai à l'élévation et je pris consciencieusement la leçon qu'il me donnait, mais tout à coup il ajouta :

– La leçon en pleine eau !

Et, après m'avoir balancé un moment dans l'espace, il me donna une impulsion qui m'envoya par dessus les bastingages plonger dans la mer. J'avoue que je me suis cru perdu ; mais la corde me tenait toujours, et, quand j'eus bien barboté, on me hissa sur le pont. Au bout de quatre ou cinq leçons je nageais comme un requin.

CHAPITRE XXVII

Retour en France. – Les passagers. – Conversation qui devient intéressante.

Un beau matin nous arrivâmes à Saint-Domingue, dont je ne dirai rien, par la raison que nous ne fîmes que débarquer notre cargaison et que nous repartîmes presque aussitôt, non sans avoir pris quelques passagers. Parmi ces derniers se trouvaient deux personnes, le mari et la femme, que leur air distingué recommandait dès l'abord. J'étais trop occupé au moment du départ pour remarquer que notre capitaine les appela Saint-Émilion ; mais plus tard, en pleine mer, ce nom frappa mon oreille plusieurs fois, et il me sembla l'avoir déjà entendu quelque part.

– Saint-Émilion ! répétais-je à part moi, en fouillant mes souvenirs.

Tout à coup je me rappelai mademoiselle Marianne, et tous les détails du récit qu'elle m'avait fait des malheurs de M. Saint-Émilion me revinrent à la mémoire.

– C'est bien cela, pensai-je... la famille poursuivie par un mauvais génie... l'embuscade... la Révolution... les cent mille francs... Mais non... je confonds... je confonds avec l'histoire de la Bohémienne...

Je fus absorbé par mes réflexions pendant toute la journée ; et, tout en cherchant à me rappeler le récit de mademoi-

selle Marianne, malgré moi j'y mêlais celui de la Bohémienne. Et ce rapprochement se représentait sans cesse à mon esprit.

– C'est extraordinaire, me disais-je, je ne peux pas me distraire du pénible souvenir de cette malheureuse.

Je ne cessais de porter les yeux vers M. Saint-Émilion chaque fois qu'il passait sur le pont ; et je le regardais avec une telle insistance qu'il s'en aperçut et parut s'en offenser.

– Qu'as-tu donc à me regarder ainsi, mousse ? me dit-il un jour fort durement, est-ce que tu me connais ?

– Peut-être, répondis-je résolûment ; car j'avais je ne sais quel désir secret d'entrer en conversation avec lui. J'y étais poussé par un sentiment vague et indéfinissable.

– Qu'est-ce à dire ? drôle, reprit-il choqué de ma réponse, je ne crois pas être connu d'un polisson de ton espèce, et je vais parler au capitaine pour qu'il t'apprenne à être insolent avec les passagers.

À ces mots M. Saint-Émilion s'éloigna en me menaçant.

– Oh ! Monsieur, m'écriai-je, l'abbé Raymond m'avait dit que vous étiez si bon !

– L'abbé Raymond ! fit-il vivement, en revenant sur ses pas... que veux-tu dire ?... tu le connais donc ?

– Allez, Monsieur, lui dis-je, voulant me venger un peu de sa menace, allez réclamer pour moi quelques coups de garcette... pour avoir eu l'insolence de vous reconnaître.

– Réponds, réponds, continua-il avec intérêt... tu connais l'abbé Raymond ?

– Monsieur Saint-Émilion, lui dis-je, vous rappelez-vous un petit pâtre qui ramassa un mouchoir sur la route de Saint-Lô, et que le bon abbé Raymond accueillit avec bonté...

– Attends... oui... je crois me rappeler... répondit M. Saint-Émilion après réflexion.

– Ce pâtre... cet enfant ingrat... c'est moi... Le bon abbé me prit chez lui, et mon désir de courir le monde me fit oublier ses bienfaits... Je le quittai...

– Digne homme !... excellent ami ! Mais comment m'as-tu reconnu, ne m'ayant vu qu'une fois ?

– C'est votre nom, Monsieur... votre nom que mademoiselle Marianne m'a répété bien souvent... et puis je savais que vous étiez venu en Amérique pour recueillir un héritage.

– Ainsi mademoiselle Marianne conte mes affaires à qui veut les entendre ? reprit M. Saint-Émilion d'un ton moitié plaisant, moitié irrité.

À ce moment madame Saint-Émilion parut sur le pont.

– Arthur ! fit-elle en appelant son mari.

Ce nom me frappa vivement.

– Mademoiselle Marianne m'a dit que le nom de Saint-Émilion n'était pas le sien, pensai-je... si c'était... oh ! non, c'est impossible.

Cependant, tout à coup le rapprochement qu'il y avait entre l'histoire contée par la gouvernante et celle de la Bohémienne

frappa de nouveau mon esprit. Je courus après M. Saint-Émilion qui s'éloignait.

– Arthur ! m'écriai-je... vous vous appelez Arthur ?

– Pourquoi cette question, répondit-il, reprenant aussitôt sa froideur...

– Au non du Ciel ! Monsieur, répondez... vous vous appelez Arthur ?

– Tu l'as bien entendu, fit-il avec impatience.

– Arthur... de Montdidier ! me hasardai-je à dire.

Il fit deux pas en arrière d'un air stupéfait, invita d'un geste sa femme à s'éloigner, et, revenant à moi précipitamment :

– Qui t'a appris ce nom, malheureux enfant ?... Tu en sais plus que tu ne dis... au nom du Ciel... à ton tour, qui t'a appris ce nom fatal ?...

– Une Bohémienne !

– Dinah ?

– Votre nourrice.

– Ainsi tu sais ?...

– Tout !

– Les malheurs de ma famille ?

– Entière.

– Mon père mort d'une manière étrange ?...

– Mort empoisonné par la mère de la Bohémienne !

– Malheur !... Ma mère ?...

– Guillotinée par la trahison !

– De qui, enfant, de qui ?...

– De la mère de la Bohémienne.

– Infamie !

– Votre fortune perdue faute de titres...

– Et ces titres ?... parle... au nom de Dieu !

– Volés...

– Par qui ?...

– La Bohémienne !

– Toujours ces Bohémiens ?

– Et les cent mille francs de votre femme... volés !

– Encore la Bohémienne ?

– Encore la Bohémienne ! affirmai-je vivement.

– Achève... en sais-tu davantage ?

– Peut-être !... Ô mon Dieu ! merci... merci... vous m'avez permis d'accomplir les dernières volontés de cette malheureuse.

– En bien !… j’attends… ne vois-tu pas que j’attends ?…

– Les cent mille francs sont intacts… Les papiers, nous les retrouverons…

– Mon nom ! s’écria-t-il… mon nom !… Je pourrais prouver que je ne suis pas un imposteur !

– J’ai reçu les derniers aveux de cette femme.

– Elle est morte ?

– Au pied d’un chêne…

– Dans quel endroit ?

– Dans la forêt de Montdidier.

– Non loin de la fontaine ?

– À vingt pas.

– Et ce chêne ?

– J’y ai fait une croix…

– Merci !… généreux enfant, merci !… Je ne sais quel espoir s’est emparé de moi tout à coup ; grâce à toi, je recouvrerai tout : honneur, considération, fortune… et mon nom, le nom de mes ancêtres !… Mais ces papiers ?

– Elle n’a pas achevé ses aveux… La mort a arrêté son dernier mot sur ses lèvres. Cependant j’ai un soupçon.

– Lequel ?

– Je vous le dirai.

– Où ?

– Au pied du chêne… dans la forêt de Montdidier !

M. Saint-Émilion m'entraîna dans la cabine où se tenait sa femme.

– Embrasse cet enfant, Fanny, embrasse-le, car de ce jour il m'appartient. Son avenir sera mon ouvrage comme mon bonheur sera le sien.

Et il me pria de raconter à madame Saint-Émilion tous les détails de ma vie aventureuse.

Trois semaines après nous débarquions à Brest.

CHAPITRE XXVIII

Les événements se succèdent. – J'embrasse ma mère. – Les habits neufs. – Le jeune Saint-Émilion.

Je rentrais en paix avec moi-même ; rien n'égalait ma joie. J'étais sur le point de réparer un grand malheur, et cela, parce que j'avais eu le courage d'écouter jusqu'au bout l'horrible confession de la Bohémienne.

Si j'eusse fait comme la petite Bédouine, jamais Arthur de Montdidier, cette victime d'une vengeance obstinée, n'aurait eu l'espoir de rentrer dans son bien et dans la jouissance de son nom. Mes escapades se trouvaient subitement, par la main de la Providence, conduites à une fin heureuse. Je n'étais plus à mes propres yeux ce petit vaurien qui avait déserté le toit paternel pour courir le monde, mais bien un jeune homme, car j'avais grandi beaucoup, duquel dépendait le sort de toute une famille. J'étais si fier de moi, que je voulus embrasser mon père et ma mère. Je fis part de mon désir à M. et à Mme Saint-Émilion, qui insistèrent pour m'accompagner afin de me réconcilier eux-mêmes avec mon père.

En débarquant à Brest, nous vîmes sur le port des galériens qui travaillaient, et d'eux d'entre eux, accouplés, qui recevaient une correction d'un garde-chiourme. Dès qu'ils nous virent, ils sollicitèrent notre pitié. Jugez de l'embarras que j'éprouvai en retrouvant en eux mon ancien directeur, il signor Bambochini, en compagnie du *Cavalier*. Heureusement ils ne me reconnurent pas, et je me hâtai de m'éloigner. Quelques jours après,

nous arrivions à Envermeu. Dès que j'aperçus la maison, je me mis à courir en criant :

– Ma mère ! ma mère !

Celle-ci faillit mourir de joie en me revoyant. M. et Mme Saint-Émilion ne tardèrent pas à me suivre, et c'est devant eux que j'appris en pleurant que je ne reverrais jamais mon père. Il était mort ; mais ce qui fut une consolation à ma douleur, c'est que ma mère me dit qu'il m'avait pardonné le jour où on lui avait annoncé que je m'étais fait marin.

M. Saint-Émilion avait un trop grand intérêt qui l'appelait ainsi que moi dans le midi de la France, pour ne pas m'arracher des bras de ma mère. Ce ne fut pas toutefois sans avoir obtenu d'elle qu'elle viendrait habiter Paris, au milieu de sa famille, qui désormais lui était attachée par les liens d'une éternelle reconnaissance.

Notre voyage fut on ne peut plus précipité ; nous passâmes un jour chez le bon abbé Raymond. Le digne homme ainsi que mademoiselle Marianne, ne pouvaient se mettre dans l'idée que le jeune marin qu'ils voyaient devant eux, l'ami de M. Saint-Émilion, était ce même petit Claude qui s'était échappé en emportant vingt-cinq francs en gros sous. En apprenant notre espérance pour M. de Montdidier, le bon abbé adressa au Ciel une fervente prière pour le succès de notre recherche ; et mademoiselle Marianne, premier auteur de cette bonne fortune inattendue, ne cessait de répéter dans sa joie que le bavardage pouvait être bon à quelque chose, et qu'elle savait bien ce qu'elle faisait en me contant tous ces détails. La bonne femme se posait en devin.

Le lendemain nous étions à Paris, où, par les soins de madame Saint-Émilion, je fus habillé des pieds à la tête du costume élégant des enfants riches. Elle eut la bonté d'assister à ma toi-

lette et de m'apprendre elle-même la manière de porter ces vêtements, auxquels j'étais loin d'être habitué.

Puis, avant de me laisser partir avec son mari, madame Saint-Émilion voulut que je l'accompagnasse à la pension de son fils.

– Oscar, dit-elle en me présentant au jeune Saint-Émilion, embrasse cet enfant, embrasse-le, et, de ce jour, regarde-le comme un frère.

Cependant au moment du départ, je me sentis pris d'une bien grande crainte.

– Si je ne trouve pas ces papiers, pensai-je, que dire à ces généreuses personnes qui me comblent de bienfaits ? Je passerai pour un menteur... peut-être pour un intrigant.

Nous fîmes arrêter la chaise de poste sur la grand'route, vis-à-vis l'allée de la forêt de Montdidier par laquelle je m'étais sauvé après la mort de la Bohémienne.

CHAPITRE XXIX

Le chêne de la Bohémienne. – Le château. – Arthur de Montdidier. – Un frère et une sœur.

– Qu'allons-nous faire, mon ami ? me demanda M. Saint-Émilion.

Le cœur me battait avec violence, et mes craintes se réveillaient en moi.

– Allons toujours jusqu'au chêne de la Bohémienne, dis-je d'une voix émue.

Nous cherchâmes pendant quelque temps mais cette circonstance de ma vie m'avait tellement frappé, que je reconnus bientôt le chemin qu'il fallait suivre.

– Par là !... c'est par là ! m'écriai-je. Mais, mon Dieu ! qu'a pu devenir cette femme ? ajoutai-je, pensant pour la première fois à ce cadavre que j'avais abandonné dans une allée isolée du bois.

– La croix !... la croix faite avec mon couteau ! criai-je tout à coup en l'apercevant.

M. Saint-Émilion accourut.

– Ainsi c'est là que cette malheureuse est morte ?... Parle, enfant, voyons... quel est ton soupçon ?

– Laissez-moi !... laissez-moi, répondis-je, la vue de cet arbre me rappelle tous les détails de cette horrible scène...

Je me recueillis pendant quelques instants ; et bientôt, tous ces souvenirs me revenant à l'esprit d'une manière précise :

– Il me semble encore la voir, m'écriai-je, comme me parlant à moi-même. Attendez !... attendez... oui, c'est cela... « À boire !... j'ai soif ! disait-elle, la fontaine des Montdidier... dans la clairière, à vingt pas... » Puis, après son évanouissement... Oh ! je la vois encore... « Où suis-je ?... au pied du chêne... Oh ! si le dernier des Montdidier pouvait savoir où je suis... et ce qu'il y a... là... là... »

– Elle a dit cela ? interrompit vivement M. Saint-Émilion.

– Monsieur, repris-je aussitôt, il faut creuser la terre au pied de ce chêne... il le faut, entendez-vous. Je suis sûr que vos papiers sont enfouis à cette place.

M. Saint-Émilion fit signe à un domestique de confiance qu'il avait amené avec lui et qui se tenait à quelque distance avec divers outils apportés par nous à tout hasard. Nous nous employâmes tous trois à creuser la terre. Mais, hélas ! déjà depuis une heure notre travail avait été infructueux. Je me tenais haletant au-dessus de cette fosse qui se creusait, respirant à peine, tant je prenais d'intérêt à cette recherche. Tout à coup la pioche du domestique rendit un son sourd.

– Il y a quelque chose ! m'écriai-je.

– C'est une pierre, reprit le domestique, ou les racines de l'arbre.

– Qu'importe ? creusez toujours... ordonna M. Saint-Émilion.



Le domestique obéit ; et, au deuxième coup de son outil, il découvrit une espèce de boîte en plomb. Je me précipitai dessus, et l'arrachant avec mes mains :

– Les voilà ! les voilà ! fis-je, sans chercher à me rendre maître de ma joie.

M. Saint-Émilion tremblait de tous ses membres en brisant cette boîte. Elle contenait les titres et les cent mille francs intacts !... Je ne m'étais donc pas trompé ! Je tombai à genoux et je remerciai Dieu. M. Saint-Émilion, ou plutôt le baron de Montdidier, car ce nom allait être le sien désormais, me serrait dans ses bras avec reconnaissance.

– C'est à toi que je dois tout, s'écria-t-il ; la fortune n'est rien, mais mon nom... ce nom que j'avais le droit de porter et qu'on me refusait...

Après les premiers moments de bonheur, il voulut visiter la fontaine. En en approchant, nous aperçûmes des ossements et un crâne humains ; M. Saint-Émilion en conclut que la Bohémienne était devenue la proie des bêtes fauves. Enfin, donnant ordre au domestique de nous rejoindre avec la voiture de l'autre côté de la forêt, nous nous dirigeâmes vers le château. Il était dans un état de délabrement affreux, et sur les murs, des deux côtés de la grille, il y avait une affiche : *Vente par adjudication du château et domaine de Montdidier.*

– J'y rentrerai ! dit avec force M. Saint-Émilion en me serrant la main.

Puis, dominant son émotion, il remonta en voiture.

Madame Saint-Émilion travaillait à une broderie, dans son salon, à Paris, avec sa fille, quand on entendit notre chaise ren-

trer dans la cour. Ces deux dames poussèrent un cri de joie, et accoururent au-devant de nous. Qu'on juge du bonheur de tous les personnages intéressés à la découverte des papiers ! Le jour de notre arrivée se termina par une délicieuse soirée en famille car on avait envoyé chercher Oscar à sa pension, et moi je ne pouvais plus passer pour un étranger. Oscar et mademoiselle Saint-Émilion m'avaient prié de les appeler frère et sœur.

CONCLUSION

Que dirai-je encore ? M. Saint-Émilion réclama à la chancellerie, et on lui rendit son nom avec éclat. Le château de Montdidier lui fut adjugé pour un prix bien au-dessous de sa valeur ; et il devint un séjour délicieux où nous passâmes l'été, en compagnie de l'abbé Raymond, qui consentit enfin à quitter sa cure pour prendre celle de Montdidier. Mademoiselle Saint-Émilion, ou plutôt mademoiselle de Montdidier, passionnée pour les fleurs, s'était fait faire une admirable terrasse, toute garnie de plantes rares et odorantes. C'était là qu'elle se plaisait à s'asseoir chaque jour ; c'était là que nous aimions à venir pendant les vacances, Oscar et moi, car j'étais entré à la pension du jeune de Montdidier, et mes progrès étaient si rapides que je l'eus bientôt rattrapé.

Quand j'eus fini mes études, M. de Montdidier, toujours reconnaissant, me réservait une surprise qui me fut bien agréable, plus encore parce que c'était une grande preuve d'affection que parce que ma fortune se trouvait par là fixée désormais. Ma mère était morte... pauvre mère !... morte dans nos bras, entourée d'amis, et après m'avoir donné sa bénédiction.

– Te voilà orphelin, me dit M. de Montdidier... tu n'as plus de famille... je veux que la nôtre soit tout à fait la tienne.

Et il courut chez son notaire où il fit un acte d'adoption en ma faveur. Depuis ce moment, je suis le plus heureux des jeunes gens. Mes études sont finies, et je vais commencer mon droit. Au milieu des jouissances du luxe, entouré de parents que j'aime, – car je peux les appeler ainsi, – jamais je n'oublierai

d'où je suis parti, et jamais je ne cesserai de remercier Dieu qui, pouvant me punir, a donné une fin aussi heureuse à mes escapades.

NOTE

Au moment où je termine ces Mémoires, je reçois une lettre de mon oncle qui m'apprend que mon cousin Labiche est mort d'indigestion. Il devait un jour ou l'autre finir par là. Comme il s'est souvent trouvé mêlé à cette histoire, j'ai cru devoir consigner ici la fin malheureuse de mon cousin Labiche.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Octobre 2009

—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : PatriceC, Jean-Marc, Carl, Coolmicro et Fred.